

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
Université de Sherbrooke

Partenariats pluriels : le polyamour dans trois romans québécois
suivi de
Au 5^e, roman d'amours

par
MARIE-PIER BOISVERT
Bachelière ès Arts (Études littéraires et culturelles)

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
en vue de l'obtention de
LA MAÎTRISE ÈS ARTS

Sherbrooke
Août 2015

COMPOSITION DU JURY

ISABELLE BOISCLAIR (directrice)

Département des lettres et communications, faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke

SARAH ROCHEVILLE (membre du jury)

Département des lettres et communications, faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke

DOMENICO A. BENEVENTI (membre du jury)

Département des lettres et communications, faculté des lettres et sciences humaines, Université
de Sherbrooke

REMERCIEMENTS

Il va sans dire que ce mémoire n'aurait pu voir le jour sans l'aide précieuse de ma directrice, Isabelle Boisclair. Mes personnages (!), mes chapitres, mes élans de recherche et de création : tu as toujours réussi à me ramener à l'essentiel (une, deux, cinq, vingt fois). Merci d'avoir été ma guide, ma lectrice, mon amie.

Je remercie également les membres de mon jury, Sarah Rocheville et Domenico Beneventi. Vos conseils et encouragements m'ont apporté une confiance en mes propres capacités et en la pertinence de mon projet que je ne soupçonnais pas.

S'ensuit une longue liste de merci aux gens qui m'ont inspirée, aidée et même endurée, *at times* :

à ma famille, pour le soutien financier surtout, mais aussi pour les repas impromptus, le *tough love*, la validation et la fanfiction.

à ma *off*-famille des trois dernières années, Félix H., Charlotte C., Sophie D.-B., Guillaume B., Myriam P., Jean-François M., Alex G., Renaud et Gabrielle B.-P. : vous êtes incroyables. Cette histoire ne serait pas la même sans vous.

à ma famille d'avant, Christian V. : tu n'aimeras pas lire ton nom ici, mais t'es *etched* partout dans ma mémoire et, par conséquent, dans ce roman. Merci de m'avoir (re)construite.

à ma famille argentine, Paula et Tincho N.-W., Bruno M. et Danny A.-D. : j'aurais pas pu finir sans le maté. Merci.

à ma *sister from another mister*, Catherine D.-F. : faudrait que tous nos futurs bureaux soient toujours côte à côte, peu importe où on est dans le monde. J'suis sûre que ça se fait. Maudit que j'ai (eu) besoin de toi, dans 'vie : merci.

Finalement, comment dire merci à ma lectrice bêta, mon éditrice préférée et ma *partner in crime*, Sarah L., sans faire une interminable phrase nominale qui se lirait « merci, merci, merci, ayoye, merci » pendant 20 pages ? *Road-trips*, envolées créatives, références et projets communs, enchevêtrements émotifs et corporels... Dire qu'il y a deux ans j'avais peur de te faire peur avec mes utopies. Tu es une inspiration *more than you know* ; je t'aime, *moonbeam*.

RÉSUMÉ

Présenté en deux parties, un essai et une création, ce mémoire se veut une première exploration de la présence du polyamour dans la littérature québécoise. Alors que la monogamie règne toujours en maître du « vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » dans la plupart des fictions littéraires, le modèle polyamoureux – posant qu'il est possible et acceptable d'aimer plus d'une personne et d'entretenir plusieurs relations amoureuses à la fois – s'inscrit comme un nouveau possible. Considérant ce modèle comme une critique de la monogamie institutionnelle et de la contrainte à cette dernière (ou *mononormativité*), la présente recherche étudie la représentation du polyamour dans trois romans québécois : *C'est la faute au bonheur* d'Arlette Fortin (2001), *Ainsi font-elles toutes* de Clara Ness (2005) et *Tarquimpol* de Serge Lamothe (2007). L'étude du nombre de partenaires impliqués, de leur configuration et du contrat établi dans chaque cellule amoureuse permet de mettre en lumière les éléments communs ou exclusifs à chaque récit et de comparer leurs discours. L'essai est suivi d'un court roman racontant l'irruption d'une cinquième personne dans un appartement où les colocataires partagent déjà leur amour, leurs ressources et, occasionnellement, leur sexualité. Cette création se pose à la fois en continuation et en opposition avec les romans étudiés, en évitant les pièges hétéronormatifs présents dans ces derniers, et en intégrant le polyamour dans le quotidien des personnages.

Mots-clés : polyamour, relations amoureuses, littérature québécoise, non-monogamies, féminisme, bisexualité.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
<i>PARTENARIATS PLURIELS : LE POLYAMOUR DANS TROIS ROMANS QUÉBÉCOIS</i>	18
CHAPITRE 1 : <i>C'EST LA FAUTE AU BONHEUR</i>	19
CHAPITRE 2 : <i>AINSI FONT-ELLES TOUTES</i>	26
CHAPITRE 3 : <i>TARQUIMPOL</i>.....	36
CONCLUSION.....	48
AU 5^E – <i>ROMAN D'AMOURS</i>	60
L'ARRANGEMENT TEMPORAIRE	53
AJUSTEMENTS CULINAIRES	80
IL FAIT NOIR LE MATIN.....	110
FAMILLE PAS-CHOISIE	138
L'ARRANGEMENT TEMPORAIRE (REPRISE).....	159
RÉFLEXION SUR LA CRÉATION.....	180
BIBLIOGRAPHIE	188

« Un ménage à trois, donc, est un mélange de vie domestique et de sexe. C'est beaucoup plus semblable à un couple que les gens ne pensent. C'est juste un couple plus compliqué. »
Adam Thirlwell, *Politique*

« Group marriage is the obvious solution to shipping wars in about 90% of fandoms. »
Love and marriage [melannen.dreamwidth.org]

INTRODUCTION

Des partenariats amoureux et sexuels autrefois considérés comme transgressifs et répréhensibles se multiplient et deviennent de plus en plus visibles, aujourd'hui, dans la société comme en littérature. Entre la décriminalisation de l'homosexualité en 1969, via l'adoption du bill omnibus de Pierre Elliot Trudeau — « *There's no place for the State in the bedrooms of the nation* » — et la législation du mariage entre personnes de même sexe en 2005¹, la tolérance à l'égard des couples non-hétérosexuels, modèle consacré de la conjugalité, s'est grandement accrue. D'autres modèles de partenariats autrefois jugés inacceptables – couples non mariés, couples interethniques – ont également acquis une plus grande légitimité, au point où la norme d'autrefois – le couple marié – est aujourd'hui marginale chez la jeune génération². Mais « le privé est [encore] politique », pourrait-on dire, reprenant le slogan lancé par le mouvement féministe des années 70 : l'homosexualité, pour ne prendre que cet exemple, est plus facilement tolérée lorsqu'elle reproduit les comportements hétérosexuels conformes au modèle conjugal traditionnel et monogame.

C'est cette question de la *contrainte à la monogamie* (pour paraphraser Adrienne Rich) qui m'intéressera ici, puisqu'il s'agira de situer le modèle *polyamoureux* parmi les mutations qui

¹ *Loi sur le mariage civil*, L.R.C. 2005, c. 33.

² Institut de la statistique du Québec : <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/mariages-divorces/501a.htm>.

traversent actuellement les différents types d'unions. Le polyamour, défini comme « l'orientation relationnelle présumant qu'il est possible [et acceptable] d'aimer plusieurs personnes et de maintenir plusieurs relations amoureuses et sexuelles à la fois »³ (Barker, 2005) est un concept relativement récent (Lano et Parry, 1995; Anapol, 1997; Anderli-D'Onofrio, 2004, Sheff, 2004; Klesse, 2006), mais qui fait écho à des pratiques existantes depuis de nombreuses années (Ryan et Jethá, 2010).

En effet, bien avant la conceptualisation du phénomène polyamoureux, des critiques du modèle monogamique ont notamment été formulées par Charles Fourier en 1816 dans *Le nouveau monde amoureux*, ouvrage qui sera publié pour la première fois en 1967. Michel Bozon, dans son article « Fourier, *le Nouveau Monde Amoureux* et mai 1968. Politique des passions, égalité des sexes et science sociale », résume ainsi la pensée de Fourier sur la monogamie : « Les absurdités du mariage [...] sont innombrables. Il est cruel d'obliger deux personnes à vivre et à rester ensemble, quels que soient leurs sentiments l'un pour l'autre. [...] L'universalité de l'adultère prouve l'hypocrisie des principes de la Civilisation » (p. 129). Fourier propose plutôt une « politique amoureuse » où chacun est libre du comportement amoureux qu'il choisit.

D'autres penseuses et penseurs ont affirmé que la monogamie est source de domination patriarcale. En 1913, Alexandra Kollontaï, une révolutionnaire russe, fait le lien avec le système capitaliste : « En même temps que le mode de production capitaliste fut proclamé forme définitive et éternelle de la vie économique de l'humanité, le mariage monogamique fut déclaré institution sociale permanente et intangible » (Kollontaï, [1913] 2001). E. Armand, quant à lui,

³ « a relationship orientation that assumes that it is possible [and acceptable] to love many people and to maintain multiple intimate and sexual relationships. » *Cette traduction, ainsi que toutes celles qui suivront, est la mienne.*

présente la jalousie comme responsable d'une oppression quotidienne dans son essai *La révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*, publié en 1934 :

L'amour, donc, étant considéré comme une monopolisation, la jalousie est un aspect de la domination de l'humain sur son semblable, homme ou femme, un aspect du mécontentement ou de la colère [...] ressentie par un être vivant quelconque quand il sent [...] que sa proie lui échappe [...]. C'est à cela que se ramène la jalousie quand on l'a dépouillée de toutes ses fioritures dont, pour la rendre acceptable et présentable, l'ont décorée les traditions, les conventions, les lois religieuses ou civiles.

Plus récemment, Victoria Robinson a fait la synthèse de ces critiques dans son article dans son article *My Baby Just Cares For Me : Feminism, Heterosexuality and Non-Monogamy* (1997) :

[...] la monogamie institutionnalisée n'a servi en rien les intérêts des femmes. Elle privilégie les intérêts des hommes et du capitalisme, opérant à travers les mécanismes que sont l'exclusivité, la possessivité et la jalousie, tous regardés à travers les lunettes roses du romantisme⁴.

Le polyamour en tant que modèle de partenariat alternatif constitue en lui-même une critique supplémentaire de la monogamie institutionnelle. De fait, bien qu'il soit peu connu du grand public, le polyamour est déjà présent sous diverses formes « sociales », telles que l'*Association québécoise des polyamoureux* (2009) ou la *Canadian Polyamory Advocacy Association* (2010), deux organismes qui militent pour les droits des personnes polyamoureuses. Notons également que la visibilité dont bénéficie le polyamour a été rendue possible grâce à l'Internet. Le groupe Usenet « alt.polyamory », établi en 1992, est d'ailleurs cité par le *Oxford English Dictionary* comme lieu de la première apparition⁵ du mot *polyamory*, ainsi défini :

⁴ « [...] institutionalised monogamy has not served women's best interests. It privileges the interests of both men and capitalism, operating as it does through the mechanisms of exclusivity, possessiveness and jealousy, all filtered through the rose-tinted lens of romance. »

⁵ Cette occurrence est, en fait, disputée selon les sources ; voir l'article « Polyamory enters the *Oxford English Dictionary* and tracking the word's origins » sur polyinthemedia.blogspot.com.

La pratique d'avoir des relations sentimentales avec deux individus ou plus simultanément, considérée comme une alternative à la monogamie, surtout en ce qui concerne la fidélité sexuelle; la coutume ou pratique d'avoir plusieurs partenariats sexuels, au su et avec le consentement de tous les individus concernés⁶.

La présence du polyamour sur le web se fait dès lors de plus en plus intense, via des forums (reddit.com/r/polyamory), des revues de presse (polyinthemedia.blogspot.org), des *fanfictions* (melannen.dreamwidth.org) et divers blogues (thepolyamorousmisanthrope.com, morethantwo.com). Des chercheuses et chercheurs se servent également du web pour se regrouper et échanger sur le sujet en question (Yahoo Group *PolyResearchers*).

Tandis que chez nos voisins du Sud l'expression *polyamory* a été adoptée par les médias *mainstream* (Frank et DeLamater, 2010), les médias francophones du Québec commencent à peine à en faire état, et souvent de façon méprisante⁷. En français comme en anglais, « la non-monogamie consensuelle se fait invisible ou pathologique dans ses représentations grand public⁸ » (Ritchie et Barker, 2006).

En littérature, la non-monogamie est répandue à travers d'innombrables récits dans sa forme non consensuelle, l'infidélité, si bien que « les fictions réalistes mettant en scène la non-monogamie tendent à rester près du mode monogame, dans lequel la non-monogamie fait office d'instabilité fascinante qui est ensuite résolue par la monogamie⁹ » (Saxey, 2010). Aussi les *histoires sexuelles* (Plummer, 1995) qui mettent en scène la non-monogamie consensuelle (polyamour,

⁶ « The fact of having simultaneous close emotional relationships with two or more other individuals, viewed as an alternative to monogamy, esp. in regard to matters of sexual fidelity; the custom or practice of engaging in multiple sexual relationships with the knowledge and consent of all partners concerned. »

⁷ *Les Francs-Tireurs*, émission du 31 octobre 2012; *CHOI 98.1 Radio X*, émissions du 10 décembre 2010 et du 25 janvier 2011.

⁸ « In general, open non-monogamy is rendered invisible or pathological in mainstream representations. »

⁹ « [...] realist fiction featuring non-monogamy has tended not to break far from the monogamous mode, in which non-monogamy functions as a fascinating instability which is then resolved into monogamy. »

couple ouvert) sont souvent montrées sans nommer le ou les types de relations dont il s'agit. Comment savoir, alors, qu'il s'agit de polyamour? Les représentations du polyamour en littérature sont-elles positives ou nécessairement négatives, saisies depuis un cadre valorisant implicitement la monogamie? Y a-t-il des patrons dominants quant à la distribution sexuelle au sein des modèles représentés? Le polyamour y est-il généralement voulu et consenti par chacune et chacun des partenaires? Par ailleurs, sachant que couple canonique est constitutif de la forme romanesque telle qu'on la connaît (De Lauretis, 2007; Saxey, 2010), le polyamour affecte-t-il les formes? Si oui, quels aspects – type de narration, chronotope, etc. – sont touchés?

Cadre théorique

Tel que mentionné préalablement, même si le phénomène existe depuis longtemps, le concept du polyamour reste peu connu. Il importe donc de s'y pencher, et de voir les aspects qui le constituent. Je poserai d'emblée une perspective admettant différents modèles possibles. Cette pluralité s'inscrivant elle-même contre l'unicité du modèle conjugal imposé par le patriarcat, je situerai ces modèles polyamoureux sur un horizon féministe et *queer*.

À cet égard, Gayle Rubin est certainement une penseuse incontournable. Dans « Penser le sexe », elle questionne la hiérarchisation du sexe :

Le sexe conjugal ou reproductif est à lui tout seul au sommet de la pyramide. En dessous se massent les couples hétérosexuels monogames non mariés, suivis par la plupart des hétérosexuels. Le sexe solitaire est dans un entre-deux vague et ambigu. [...] Les relations homosexuelles masculines et féminines durables et stables frisent la respectabilité, mais les gouines qui traînent dans les bars pour draguer et les homosexuels qui vivent dans la promiscuité peinent à s'extraire du groupe situé en bas de la pyramide. Les castes sexuelles les plus honnies à l'heure actuelle sont les transsexuels, les travestis, les fétichistes, les sadomasochistes, les travailleurs du sexe comme les prostituées et les acteurs pornos, et, abhorrés entre tous, ceux dont l'amour ne connaît pas les barrières des générations. (Rubin, 2010 [1984])

La monogamie fait ici figure d'hégémonie, et malgré l'absence du polyamour dans cet examen, on peut aisément le situer juste en dessous des « relations homosexuelles masculines et féminines durables et stables [qui] frisent la respectabilité ». Cette attribution de normalité et l'état naturel accordé à la monogamie incitent Pieper et Bauer (2005) à formuler le concept de *mononormativité*, de la même manière que la conception « naturelle » de l'hétérosexualité a donné naissance au terme *hétéronormativité* (Rich, 1980). À l'instar de l'hétéronormativité qui traverse les codes et comportements sociaux, la mononormativité présente les couples monogames comme seuls modèles moralement acceptables.

D'emblée, je souligne que selon la définition du *Oxford English Dictionary*, le polyamour exclut toutes les relations strictement sexuelles¹⁰. En français, le mot n'est pas encore consigné dans les dictionnaires usuels, mais est déjà utilisé par les communautés évoquées ci-haut, sur le web ou dans les médias. Or, pourquoi avoir adopté ce néologisme plutôt que de référer à la « polygamie », antonyme de « monogamie »? Le terme *monogamie*, qui désigne le système juridique selon lequel une personne, homme ou femme, n'a le droit de se marier qu'à une personne à la fois, caractérise également dans son sens extensif l'union *de facto* de deux individus qui, dès qu'ils se diront « en couple », conçoivent cette étiquette comme signifiant aussi l'exclusivité sexuelle et affective. Le mot *polygamie*, même s'il signifie étymologiquement « mariage multiple », est pour sa part « devenu difficile à employer, tant il est aujourd'hui synonyme de polygynie – un homme marié avec plusieurs femmes. » (Ternaux, 2012), ce qui trahit par ailleurs une perspective androcentrée tant sur le langage que sur le dispositif de la sexualité (Foucault, 1994 [1976]). De plus, comme la polygamie (polygynie) est un modèle culturel établi dans de nombreuses cultures patriarcales – pour ne pas dire machistes –, le mot est

¹⁰ Ménage à trois, échangeisme, saunas, paradis sexuels, *friends with benefits*, etc.

considéré comme rebutant, particulièrement d'un point de vue féministe, pour des raisons évidentes de dissymétrie. L'expression *polyamour*, qui substitue l'amour¹¹ au mariage, est à la fois plus inclusive et mieux adaptée aux réalités contemporaines, où le mariage n'est plus nécessairement la norme.

Le polyamour convoque également des notions spécifiques. Trois aspects sont déterminants quant aux cellules polyamoureuses : d'abord leur composition, puis leur structure et enfin le « pacte » qui les lie (Sheff, 2013). Ainsi, une relation est d'abord désignée par le nombre de partenaires¹² qu'elle implique, ce qui nous rappelle que « couple » renvoie à « deux ». Par exemple, un groupe de trois est appelé une *triade*, un groupe de quatre un *quad*, etc. Ensuite, on désigne par « structure » ou *polygéométrie*¹³ les liens qui unissent chaque partenaire à l'intérieur d'une même cellule. On parle d'une relation en « V » lorsqu'une personne a des relations avec deux partenaires qui n'ont pas de relations entre eux. Enfin, les « sous-catégories et pratiques polyamoureuses¹⁴ » (*Encyclopedia of Gender and Society*, 2009) sont établies en regard du pacte choisi et négocié par les partenaires. Un groupe qui reste fermé à d'autres partenaires sexuellement et émotivement est appelé *polyfidèle* (Barker, 2004 ; Sheff, 2005).

¹¹ Nous n'entrerons pas ici dans une discussion approfondie sur la notion « d'amour », bien que les implications idéologiques du mot soient nombreuses. Pour ceux et celles qui voudraient en savoir plus, voir par exemple Martha C. Nussbaum et Pascale Noizet.

¹² Afin de rester neutre quant à l'identité sexuelle, on appellera *partenaire* chacune des personnes impliquées dans la relation.

¹³ *Polygeometry* : terme employé – non sans humour – par Elisabeth Sheff dans son ouvrage *The Polyamorists Next Door : Inside Multiple-Partner Relationships and Families* (2014).

¹⁴ “subcategories and practices of polyamory”

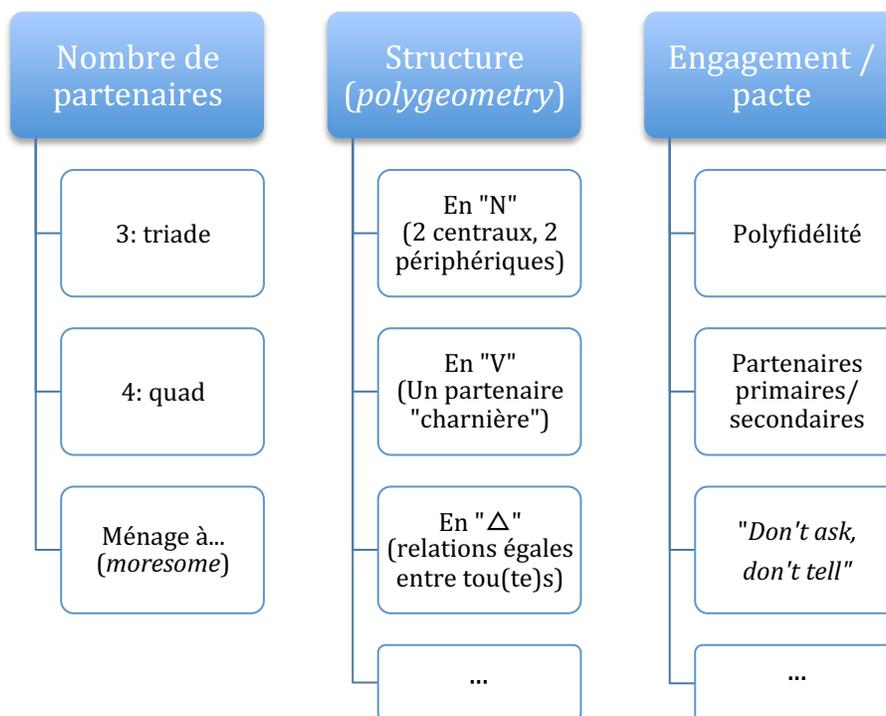


Figure 1 : Aspects déterminant les cellules polyamoureuses

Toutes ces modalités sont définies par la négociation entre les partenaires de chacune de leurs limites (*boundaries*), un terme présent dans de nombreux ouvrages traitant de relations non-monogamiques. Dans leur article « Deconstructing Monogamy » (2010) Frank et DeLamater établissent que c'est généralement à travers des actes transgressifs que les limites (*boundaries*) sont révélées, c'est-à-dire qu'une limite s'imposera seulement lorsqu'un individu jugera que le comportement de son partenaire « franchit la ligne¹⁵ » (F. et DL. : 12). En présentant les résultats de leur enquête, ils expliquent que les limites varient autant dans les relations non-monogames que monogames, mais que dans ces dernières, « [les participants] [sont] plus enclins [...] à dire qu'ils ne "ressentent pas le besoin" d'avoir des discussions [à propos d'exclusivité sexuelle]¹⁶ »

¹⁵ « *crosses the line* »

¹⁶ « [Monogamous participants] were more likely than expected to say that they « do not feel the need » for such discussions [about sexual exclusivity] »

(F. et DL. : 15). Se manifeste là une pratique de « silence sur soi-même » (Guillaumin, 1972) propre aux pratiques hégémoniques, dans la mesure où la monogamie est un rapport qui n'a pas besoin d'être nommé (ou défini). Cette position est très similaire à celle de l'hétérosexualité : de la même façon qu'on suppose l'hétérosexualité « par défaut », qu'elle n'est jamais questionnée (on ne demande jamais « Quand as-tu su que tu étais hétérosexuel? ») ou nommée, la monogamie, n'est pas questionnée non plus, même s'il existe autant d'interprétations des limites de la monogamie qu'il y a de personnes se disant monogames. (Notons ici qu'on ne « se dit » jamais monogame : à moins qu'elle ne se déclare autre, une personne est automatiquement jugée monogame.)

Dans son livre *Rewriting the Rules* (2012), Meg Barker conçoit les limites (*boundaries*) dans les relations amoureuses comme des bornes à situer sur des continuums. Elle identifie cinq de ces continuum : les partenariats affectifs, les partenariats sexuels, la vie privée, l'encadrement des limites et la liberté décisionnelle¹⁷. Chacun de ces axes est défini par ses pôles : par exemple, le continuum de la vie privée trace le chemin entre « divulgation complète » et « vie complètement privée ». Il est alors possible d'insérer une limite (*boundary*) à n'importe quel endroit entre les deux extrémités, ce que Barker considère essentiel à la compréhension de ce qui est acceptable – ou non – pour chaque partenaire dans une relation. Pour illustrer son propos, Barker explique que même au sein d'un couple qui serait « monoamoureux » et « monosexuel », il peut y avoir de grandes variations entre les limites des partenaires parmi les autres continuums. En multipliant le nombre de limites et en montrant celles-ci comme étant variables et par conséquent négociables, Barker (re)met la monogamie au rang d'un possible parmi d'autres plutôt que de la naturaliser.

¹⁷ « emotional closeness/love, sex/physical contact, privacy/disclosure, boundaries, freedom/togetherness »

Aussi ces contributions me fournissent-elles un cadre critique utile à l'examen du polyamour dans le roman québécois récent.

État de la question

Bien que le polyamour apparaisse de plus en plus dans des recherches académiques récentes, ces dernières se situent quasi exclusivement dans les domaines sociologiques, anthropologiques et psychologiques. Plusieurs de ces recherches sont par ailleurs multidisciplinaires : certaines conjuguent le polyamour avec la famille (Sheff, 2013), la (bi)sexualité (Klesse, 2006), et les groupes ethniques, convoquant la notion d'intersectionnalité (Rambukkana dans Barker et Landridge, 2010).

En études littéraires, l'article « Non-Monogamy and Fiction » d'Esther Saxey (2010) ouvre la voie : l'auteure invite à considérer la monogamie comme un élément d'analyse littéraire, de manière à en questionner l'implicite. Selon elle, une analyse qui examinerait la monogamie comme une norme culturelle parmi d'autres aurait l'heur de « [mettre] en lumière comment [celle-ci] est imaginée et explicitée pour le lecteur, comment les personnages la reporte ou la défie, comment le récit est propulsé par un élan vers la monogamie ou par un mouvement de recul. » (Saxey : 29)¹⁸ Elle suggère en fait que la forme canonique de l'intrigue romantique (*the monogamous plot*, Saxey : 24) est intrinsèquement liée à la non-monogamie puisque la monogamie seule est inénarrable (*nonnarratable*, Saxey : 25) : « Sa formation, et son effondrement, peuvent être hautement dramatiques. Toutefois, quand elle n'est pas en train d'être

¹⁸ « Such an analysis would discover how monogamy is imagined and made real for the reader, how characters defer to it or defy it, how the plot is powered by movement towards monogamy and away from it. »

formée, testée ou brisée, la monogamie semble n'avoir aucune histoire en elle-même. C'est un élément de conclusion, pas de récit. » (Saxey : 25)¹⁹

Pour illustrer son propos, elle procède à l'analyse des relations monogames dans le roman *Sense and Sensibility* de Jane Austen, puis énumère de nombreux romans qui transgressent les codes mononormatifs. Elle fait remarquer que même dans les romans traditionnels, le récit du choix entre *deux* prétendants est omniprésent. Or, cette intrigue du « choix romantique » dévoile les limites de la monogamie, puisqu'il « questionne l'inévitabilité du couple final (et l'inévitabilité de la monogamie elle-même), mais rend ensuite inconcevable la possibilité de l'autre amoureux – ou des deux autres amoureux.²⁰ » (Saxey : 26). Bien que son analyse porte sur des romans classiques, ses conclusions ont une portée très actuelle :

Puisque la monogamie est conflictuelle et négociée dans ces récits, le lecteur se retrouve constamment dans un débat; il est invité à regarder les pièces à conviction, à évaluer la valeur des options sexuelles et est (presque systématiquement) encouragé à mettre de côté toutes les options, excepté la monogamie. (Saxey : 32)²¹

Ainsi, même si la non-monogamie est au cœur des représentations romantiques et sexuelles en fiction, elle n'est représentée qu'en tant que transition, un moment dans un processus qui mène à un seul « choix ». La monogamie apparaît comme la seule possibilité, le *happy ending*.

Pour leur part, les théoriciennes et théoriciens littéraires au Québec font état depuis plusieurs années de l'érotisme (Salaün, 2010), du désir (Papillon, 2010; Boisclair et Dussault-Frenette, 2013) et de la famille (Saint-Martin, 2011; Ledoux-Beaugrand, 2013) mais sans analyser

¹⁹ « Its formation, and its collapse, can be highly dramatic. However, when it is not being formed, tested, or broken, monogamy seems to have no story in itself. It is an aspect of closure, not of narrative. »

²⁰ “[...] questioning the inevitability of the final pairing (and the inevitability of monogamy), but then making the possibility of the other lover – or two other lovers – logically inconceivable.”

²¹ “Because monogamy is conflicted and negotiated in these texts, the reader is consistently engaged in a debate; invited to weigh the evidence, assess the worth of sexual options, and (almost invariably) eventually encouraged to dismiss every option but monogamy.”

spécifiquement la (non-)monogamie, sauf non-consensuelle (l'infidélité). Cette dernière est d'ailleurs explorée par Marie-Hélène Beaudoin dans son mémoire *La représentation de l'infidélité dans le nouvel ordre amoureux : une étude de sept romans québécois contemporains*, présenté à l'Université Concordia en 2010. Définissant la fidélité comme étant « synonyme de confiance et de loyauté [...] une preuve de “la constance dans les affections, les sentiments” » (Beaudoin : 6, citant Le Petit Robert 2002), Beaudoin convoque Roger Mehl, qui considère son historicité : « À cause du changement, de l'accélération de l'histoire et des nombreuses ruptures qui s'y produisent, nous en sommes venus à penser que la fidélité, au lieu de nous disposer à accueillir l'avenir dans sa nouveauté, nous en ferme l'accès » (Mehl, 1984 dans Beaudoin, 2010). En ce qui concerne la monogamie comme telle, Beaudoin se rapporte à la conclusion fermée de Helen Fischer dans *Histoire naturelle de l'amour* (1992) : « La psychologie de l'animal humain le porte à former un couple avec un unique conjoint » (Fischer dans Beaudoin : 13).

Sur le plan de l'analyse, Beaudoin propose plusieurs « types » de personnages adultères (ou trompé-e-s) et illustre comment ceux-ci vivent la situation d'infidélité, et conclut que « le système patriarcal domine encore trop souvent dans les relations hommes-femmes » (Beaudoin : 92). La monogamie n'y est cependant pas analysée comme élément du système en question.

Dans sa thèse intitulée *Les voies de l'amour dans les best-sellers québécois contemporains : Proposition méthodologique d'un modèle du fonctionnement du code amoureux* (2001), Marie-Josée Blais analyse ce qu'elle appelle le « double état amoureux » (Blais : 32) dans une approche similaire à ce qu'avance Esther Saxey, c'est-à-dire en rapportant que ce double état existe souvent *systématiquement* tout en étant *transitoire*. Elle a pour objectif de « démontrer, dans une société donnée à une époque déterminée, l'existence d'un modèle littéraire propre à l'objet amoureux » (Blais : 7), à travers un « modèle de fonctionnement du code amoureux » (Blais : 6)

découpé en six étapes. Le « double état amoureux » est la quatrième étape dans ce modèle, placé après la rencontre, la phase de conflit et la période de réflexion. Ainsi, explique Blais, lorsque le héros – marié – s'éprend d'une femme, il est forcé d'envisager qu'il aime peut-être deux femmes à la fois (Blais : 229). Or, à l'instar de Marie-Hélène Beaudoin, Blais s'appuie sur un théoricien qui « annule » la possibilité d'un amour double *simultané*. Elle cite Francesco Alberoni qui, dans *Le choc amoureux ; L'Amour à l'état naissant*, soutient qu'« il est impossible d'être amoureux de deux personnes parce que notre cœur ne peut se lancer de toute sa force vers deux objectifs absolus, mais distincts » (Alberoni, 1981 dans Blais : 230), coupant court à toute investigation. On notera aussi le caractère androcentré de son modèle.

Jusqu'à maintenant, donc, le regard porté sur les modèles de partenariat alternatifs a surtout considéré la non-monogamie non consensuelle, soit l'infidélité. Qui plus est, les « épisodes » de « double état amoureux » sont jugés sévèrement ou discrédités dans les œuvres littéraires, tant par les personnages que par les critiques.

Objectifs et hypothèses

Devant l'omniprésence – voire l'hégémonie – de la monogamie en fiction, et considérant l'absence de la non-monogamie consensuelle dans les analyses littéraires récentes, j'ai voulu me pencher sur les occurrences rares du polyamour en littérature et élaborer un projet de création autour de ce thème. Dans cet essai, je tenterai de répondre aux questions énoncées plus haut en déterminant sous quelles formes le polyamour est représenté dans des romans québécois récents, soit : de quoi il est constitué, de quelle façon on en parle, comment ses composantes sont incarnées et comment ma propre création peut ajouter aux histoires existantes.

L'objectif de l'étude sera, entre autres, de faire ressortir les éléments communs ou exclusifs à chaque récit mettant en scène des relations polyamoureuses. Il s'agira aussi de comparer leurs

discours sur ces relations et de montrer en quoi ils transgressent ou reproduisent les modèles et rôles traditionnels.

Eu égard à la situation actuelle, je pose l'hypothèse que si les relations amoureuses dans les romans choisis transcendent la mononormativité, ils reproduisent tout de même des codes narratifs et sociaux traditionnels. Je crois également que les romans seront peu critiques de l'institution patriarcale, et qu'ils reproduiront les comportements normés de la monogamie plutôt que de les contester. Par opposition, je tenterai d'écrire des fragments de vies amoureuses – pour faire un clin d'œil à Roland Barthes (1977) – qui se détacheront de ces pièges hétéronormatifs et masculino-centrés.

Corpus étudié et méthodologie

M'intéressant à la littérature québécoise contemporaine, j'ai cherché des romans ne traitant pas nommément de polyamour, mais dans lesquels les personnages transgressent le modèle monogamique traditionnel. Autrement dit, les relations représentées dans ces textes devraient intégrer certaines notions décrites précédemment : amours et sexualités multiples, pacte conclu entre les partenaires, limites (*boundaries*) établies. Afin de sortir des sentiers battus, j'ai exclu les récits n'explorant que l'infidélité, étant donné que cette configuration a souvent été retenue comme « moteur de l'intrigue » (Saxey, 2010) et qu'elle sert souvent de « pont » d'une relation monogame à une autre, ne remettant pas en question la mononormativité structurante. Ce choix explique aussi le choix temporel, puisque les modèles où la non-monogamie est consensuelle apparaissent bien davantage dans la littérature récente; je me pencherai donc sur des romans d'après 2000.

J'ai donc identifié trois romans offrant différents modèles de polyamour. Le premier, *C'est la faute au bonheur* d'Arlette Fortin (2001), met en scène une triade de personnages – Mylène,

Momo et Pierre – qui vivent ensemble depuis un an en « tricouple » (Fortin : 11). Leur relation prend la forme d'un triangle (l'amour et la sexualité sont partagés entre tous les partenaires) et est de type polyfidèle, c'est à dire qu'aucun d'entre eux n'a d'autre partenaire dans le cadre du récit. À première vue, le polyamour est présenté non pas comme transgressif, mais comme faisant partie de l'univers propre au roman, sauf à quelques moments dans le texte, lorsque les personnages principaux entrent en contact avec le « monde extérieur » et que leur relation est vue depuis cette perspective.

Dans le deuxième roman, *Ainsi font-elles toutes* de Clara Ness (2005), la narratrice a trois partenaires amoureux, ou plutôt, deux partenaires et une troisième potentielle, qui n'ont pas (ou très peu) de liens affectifs entre eux. Il faut préciser, d'ailleurs, qu'ils ne sont pas nécessairement consentants vis-à-vis de la présence des autres. Une première lecture indique que la « présence » polyamoureuse en est une du non-dit, puisqu'un certain flou règne entre l'infidélité et un pacte du type *Don't ask, don't tell* règne et que l'autonomie du personnage prime sur tout contrat éventuel.

Dans *Tarquimpol* de Serge Lamothe (2007), le récit met en scène cinq personnages cheminant vers le polyamour. Contrairement aux deux autres textes dans lesquels les personnages sont polyamoureux dès le début, celui-ci raconte le processus qui mène à la transgression des codes relationnels normés. Le personnage principal est d'abord engagé dans une relation monogame, mais il tombe bientôt amoureux d'une autre femme, ce qui provoque chez lui une remise en question de l'exclusivité. Jusqu'ici, le récit est classique, voire cliché; or, c'est à partir de ce dilemme que le personnage innove, puisqu'il décidera d'informer sa partenaire de son amour pour l'autre femme. La difficulté d'allier ces amours remplace alors la tension narrative traditionnelle, qui tourne plutôt autour de « devoir choisir » ou de « garder le secret le plus longtemps possible ».

On le voit, les romans choisis ont chacun une façon singulière de figurer un modèle relationnel alternatif. Afin de répondre aux questions énoncées plus haut, je m'attarderai d'abord à bien décrire les trois éléments constitutifs d'une relation polyamoureuse, c'est-à-dire, le nombre de partenaires impliqués dans chaque relation, la configuration de celle-ci (polygéométrie), ainsi que le pacte conclu – c'est-à-dire les limites nommées ou non – entre les partenaires. À cause de l'importance qu'il revêt, le lexique utilisé pour décrire les relations dans chacun des romans sera également étudié, de même que la structure narrative et énonciative. Il sera dès lors possible de mettre en relation la forme et le fond et de faire ressortir les effets récursifs de l'un sur l'autre.

Présentation du projet de création

Pour la partie création de ce mémoire, je soumetts un court roman composé de fragments reflétant autant de « morceaux » de vie d'un groupe de cinq colocataires (ou amis, ou amoureux, ou toutes ces réponses). *Au 5^e* se dessine à partir de l'irruption d'un nouveau colocataire, Éloi, dans la vie d'une cellule polyamoureuse cohabitant ensemble depuis un long moment déjà. Cette « Famille » est initialement composée de quatre personnes : Camille, Gaëlle, Alice et Simon, qui ont déjà une routine bien établie, et une histoire commune construite sur de nombreuses années. L'arrivée d'Éloi force chacune et chacun à reconfigurer ses relations affectives, de même que son identité, ses désirs et le quotidien partagé, et le force, lui, à trouver sa place dans la cellule.

Question de bien faire ressortir le caractère multiple inhérent aux relations polyamoureuses, la polyphonie sera centrale à mon projet. Chaque fragment sera alterné d'une voix à une autre, les personnages prenant tour à tour la parole pour faire entendre leur « je ». Dans le même esprit, j'ai choisi de faire varier les formes : certains fragments prendront la forme d'un script théâtral, où le

dialogue sera à l'avant-plan, faisant sortir la lectrice²² du récit intérieur des personnages. Pour insister sur la dimension quotidienne, banale des expériences polyamoureuses, j'ai choisi de cadrer les scènes autour de la vie commune beaucoup plus que sur strictement la vie sexuelle. Finalement, j'ai voulu créer un univers qui ne soit ni moralisateur ni pédagogique, tout en restant le plus près possible d'un certain réalisme afin de m'éloigner du *ever after* qui traverse les romans d'amour traditionnels

²² Le féminin est ici utilisé sans intention d'exclure, simplement pour mettre en avant la posture de lecture qui est la mienne.

PARTENARIATS PLURIELS : LE POLYAMOUR DANS TROIS ROMANS QUÉBÉCOIS

essai

CHAPITRE 1 : *C'est la faute au bonheur*

« *Je n'avais pas prévu ce bonheur. Je le jure. Je le jure sur la tête du malheur que j'avais appris à aimer.*²³ »

Publié en 2001 suite à l'obtention du prix Robert-Cliche, *C'est la faute au bonheur* d'Arlette Fortin relate l'histoire d'une triade amoureuse composée de Pierre, Momo et Mylène, et de leur quotidien au cœur du quartier Saint-Sauveur à Québec. Mylène, la narratrice, consigne dans son cahier les bonheurs, difficultés et péripéties qui accompagnent l'amour et la cohabitation à trois, ainsi que les relations de soutien mutuel qui s'établissent entre eux et leurs voisins. Le récit s'échelonne sur quatre ans, entre le moment où Mylène donne naissance à Bébé, qui aura « deux pères » (CFB : 20), et le décès de la fille du propriétaire de leur logement, appelée par Mylène « La Petite Survivance » (CFB : 25). Assistés sociaux, Mylène et ses conjoints, surnommés les « papa-mis » (CFB : 76), tentent par divers moyens de subvenir à leurs besoins en s'inventant des projets plus ou moins loufoques, comme de monter une pièce de théâtre et tenter de recevoir l'aval du Maire pour la tenue de celle-ci. Pour réaliser leur rêve d'acheter une ferme en campagne, ils accumulent leurs maigres revenus dans des chaussettes dissimulées dans leur appartement plutôt qu'à la Caisse, « à cause des maudites enquêtes » (CFB : 61) de l'aide sociale. L'argent provient surtout de Pierre, chansonnier à ses heures, tandis que Momo fabrique des ponts avec des cure-dents et « les vend au bord de la rue pour arrondir les fins de mois » (CFB : 20).

Une pléthore de voisins ponctue le quotidien de Mylène. D'un côté Bobonne, atteinte d'un syndrome post-traumatique (CFB 38, 40) de provenance inconnue, et de l'autre, Jonathan et

²³ *C'est la faute au bonheur*, p. 10. Les citations tirées de ce roman seront notées par ses initiales, CFB, suivies de la page.

Louis – les Jos-Louis, comme ils aiment se désigner. D'autres personnages gravitent aussi autour de la triade : les parents de Mylène, la mère de Momo, appelée « Petite Maman » (CFB : 126), M. Oesfort, le prétendant de Bobonne et enfin le Proprio et son épouse.

Représentation du polyamour

Le trio principal est composé d'une femme et de deux hommes. Leur situation amoureuse est divulguée dès l'incipit : « Momo, Pierre et moi, on vit ensemble depuis un an. [...] Deux coqs et une poule, ça nous oblige à inventer des choses qui nous ressemblent et on aime mieux ça. » (CFB : 11). Mylène utilise d'ailleurs l'expression « tricouple » (CFB : 11), pour parler de leur composition amoureuse. Elle évoque leurs débuts en notant que leur union est « né[e] de [leurs] tristesses », qu'ils étaient « trois désabusés » (CFB : 11) et qu'à cette époque, ils volaient pour survivre : « On louait un appartement, on payait le premier mois, on laissait traîner le loyer du deuxième, et le troisième on disparaissait comme des voleurs durant la nuit » (CFB : 12). Mylène soutient que ce mode de vie les soudait, époque dont elle se montre nostalgique : « La peur de se faire prendre, ça met du piquant dans l'existence. [...] Mais il me faut oublier ces merveilleux moments. Les plus beaux de notre histoire à trois » (CFB : 12). Le roman débute au moment où Pierre se dit las de cette façon de vivre et exprime le souhait de cesser de voler.

La structure et la dynamique entre les trois partenaires – à savoir comment l'affection et l'intimité est distribuée entre eux – sont d'abord difficiles à cerner, car la narratrice met peu l'emphase sur les échanges concrets, soulignant plutôt la dimension affective : « J'aime Momo, j'aime le chocolat. J'aime Pierre aussi. J'aime papa, j'aime maman, j'aime la logique. [...] J'aime tout. Tout. » (CFB : 10) C'est d'une manière détournée que leur sexualité est évoquée, à travers les métaphores de « poule » et de « coqs » qui les identifient : « Ensemble, on fait souvent cocorico. » (CFB : 11). Quoique vague, ce « cocorico » recèle l'importante information que, quoi

qu'ils fassent, c'est souvent à trois. Elle précise d'autant plus qu'elle a « juré à Pierre et à Momo de ne jamais décrire le cocorico dans [s]on cahier [...] le cocorico, c'est privé. » (CFB : 54).

Ainsi, la configuration de leurs échanges – qui couche avec qui ? – reste floue jusqu'au tiers du récit, où on découvre que les trois forment un triangle et que l'amour est partagé entre les trois partenaires autant sur le plan sexuel qu'affectif. En effet, on apprend que les hommes ont parfois leurs propres moments d'intimité : « [Momo] a pris sa douche avec Pierre. Qu'ils s'amusent ! Qu'ils s'envoient en l'air tant qu'ils voudront. » (CFB : 45). C'est la seule incursion dans l'intimité des personnages de tout le roman, hormis les quelques fois où la narratrice dira qu'un « cocorico » a eu lieu, ou qu'elle en désire un.

Le pacte (règles et *boundaries*) conclu entre les trois semble relever de la polyfidélité, puisqu'aucun partenaire passé ou présent à l'exception des protagonistes n'est évoqué. Les personnages secondaires – les voisins, les parents – forment en quelque sorte une « tribu familiale » élargie, mais ne sont jamais impliqués de façon amoureuse ou sexuelle dans la triade centrale. Quant aux limites établies et à leur système de communication, ils demeurent nébuleux. Comme ces règles sont la plupart du temps édictées au moment de la formation du partenariat et qu'en l'occurrence le récit commence alors que celui-ci est déjà en place, et que par ailleurs la narratrice ne nous en informe pas, nous ignorons le contrat qui les lie, quelles sont les modalités qui ont présidé à sa formation et nous ne pouvons savoir s'il est respecté ou non.

Problématiques spécifiques

Jeux de rôles

Cela dit, les rôles attribués à chaque partenaire sont bien définis. Effectivement, Mylène prend soin de préciser que chacun des partenaires a une fonction à remplir dans l'équilibre de la triade.

C'est elle qui fait les comptes et qui s'occupe de « tricoter des bas », tandis que « Momo raconte ou invente. Il fait des ponts aussi. Pierre chante, il rapporte l'argent des bas et surveille les spéciaux. Chacun son rôle. » (CFB : 177) Sur le plan affectif, chacun des trois supporte moralement les deux autres : « quand quelqu'un bougonne contre quelqu'un, l'autre s'occupe de ce quelqu'un » (CFB : 46). Ce support mutuel est illustré lorsque Momo cesse de « raconter » ou « d'inventer », c'est-à-dire, de jouer le rôle qui lui a été attribué, et que Mylène s'énerve : « En général, je supporte les pannes sèches de Momo, mais je dois avouer que si Pierre ne s'en occupait pas, ça risquerait de mal tourner entre nous. » (CFB : 43) Tout semble reposer sur un équilibre implicite, et cet équilibre repose sur les trois piliers. Aussi, lorsqu'un d'entre eux quitte la maisonnée, le tricouple se fragilise. C'est ce qui survient quand Pierre s'éclipse (pour des raisons qui ne sont pas nommées). Mylène note alors : « Depuis le début de notre vie à trois, c'était la première fois qu'on sentait l'équilibre de notre tricouple si fortement menacé » (CFB : 79). Même chose lorsque Momo part chercher sa mère sans avertir ses partenaires de ce qu'il fait. La vie des deux partenaires restés seuls s'en trouve ébranlée : « On essaie de ne pas sombrer. Momo nous manque absolument. [...] J'essaie de survivre. Pierre aussi. » (CFB : 115).

« Pas de questions. »

Une certaine loi du silence semble également peser sur le tricouple. Mylène note que leurs vies individuelles restent extrêmement privées : « À croire que je suis la seule à avoir un passé. Parfois, j'aimerais que mes deux coqs parlent de leur enfance, mais j'observe la règle. Aucune question sur le sujet. » (CFB : 93) Elle en rajoute à ce sujet lorsqu'elle rencontre la mère de Momo : alors que ce dernier fait « six pieds et quelques poussières » (CFB : 9), sa mère est naine, ce qui fait que « [d]es fois, [elle se] demande si c'est sa vraie maman, mais la règle ici est claire et [ils] la respecte[nt] : pas de questions. » (CFB : 133). Selon Serena Petrella (2006, dans

Haritaworn, Lin et Klesse), « la connaissance de soi est une condition *sine qua non* au succès d'une relation polyamoureuse, autant que le sont l'honnêteté, la divulgation d'information, les techniques de communication axées sur le respect de l'autre et la capacité à renégocier à tout moment.²⁴ ». En ce sens, la manière dont les partenaires de *C'est la faute au bonheur* entretiennent le silence entre eux paraît incohérente avec l'apparente nécessité de mettre au jour le – ou les – contrat(s) qui régissent leur relation. Un tel niveau d'incommunicabilité semble incompatible avec le polyamour, mais surtout avec la polyfidélité qui repose, précisément, sur la transparence.

Éléments textuels

Le caractère transgressif de l'arrangement entre Mylène, Pierre et Momo n'est que rarement évoqué dans le texte, du fait que la narration est assurée par Mylène elle-même. La focalisation interne fait en sorte que la lectrice se voit présenter des constats plutôt que des questionnements. À cause de ce dispositif d'énonciation, le polyamour se trouve intégré à l'univers propre au roman, et n'est remis en question qu'à quelques moments dans le texte, lorsque l'un des partenaires entre en contact avec des individus hors du voisinage immédiat et que la relation est observée à travers ces derniers. Mylène évoque ce regard extérieur lorsqu'elle rapporte qu'« [a]vant, [sa mère] critiquait [leur] triangle » (CFB : 11), s'étonnant qu'elle ne le fasse plus.

Plus encore, lorsque Mylène donne naissance à « Bébé » (CFB : 20) au tout début du récit, elle s'émerveille de « voir [ses parents] se porter à la défense de [leur] tricouple » (CFB : 32) auprès du personnel de l'hôpital. Mais ce contact avec le monde administratif normatif se fait finalement sans heurts, puisque « à force d'argumentations » (CFB : 33), ils réussissent à obtenir que les

²⁴ « Self-knowledge is described as the *sine qua non* of a successful polyamorous relationship life, as much as honesty, disclosure, partner-focused techniques of communication, and the readiness for permanent negotiation. »

noms de Pierre et Momo figurent officiellement sur l'acte de naissance, ce qui n'est pourtant pas possible dans la vie civile. La licence poétique permet, bien sûr, ce genre d'entorse, et sur le plan symbolique, cela me semble important : aucun règlement ne semble à l'épreuve de leur tricouple.

Jeux d'enfants

Au-delà de ce que le mode de narration nous permet ou non de savoir, le style discursif participe pour sa part à représenter le polyamour comme une excentricité de la narratrice. Trois caractéristiques imprègnent le discours d'une certaine immaturité : le lexique pauvre et infantilisant, les répétitions et la description de certains comportements préoccupants.

D'emblée, le récit des événements est fréquemment interrompu par les commentaires de Mylène, qui saute du coq à l'âne, comme ici :

C'est difficile à vivre, l'amour, quand ça vous prend subitement. Si difficile. Je vais manger une orange. La bonne idée! Quelle douceur, la peau d'une orange. Incroyable. Je rêve de parvenir un jour à l'avalier ronde, dans sa pelure, comme si je mangeais la lune. Mourir dans la lune me comblerait. (CFB : 10)

Le monologue de Mylène s'apparente ainsi à un certain flux de conscience, un flux de conscience inconstant, sous le signe de la naïveté et de l'impéritie. De son propre aveu, Mylène se targue d'être celle qui, dans la triade, ne prend aucune décision : « Je préfère me laisser influencer. Comme ça, je ne porte pas la responsabilité de mon malheur ni celle de mon bonheur. » (CFB : 13). Adoptant la position de celle dont il faut prendre soin, Mylène semble pourtant bien consciente du caractère enfantin de son comportement : « Je voulais qu'on me remarque » (CFB : 52), « Je laisse aux autres le soin de décider » (CFB : 123). À cet égard, notons qu'elle appelle toujours ses parents « papa et maman » (CFB : 32). Par ailleurs, sa mère se montre elle aussi consciente du fait que le « cordon ombilical [...] n'est pas coupé entre [elles] » (CFB : 91) Quant à ses amoureux, la narratrice rapporte qu'ils pleurent souvent avec elle parce que « le

monde est compliqué » (CFB : 21) ; ils font des « jeux » (CFB : 62), tapent des mains, montent sur la table, soufflent des ballons... En d'autres mots, ils se comportent comme des enfants. Leur vie est insouciance, investie complètement par le « bonheur » évoqué dans le titre du livre. Le mot lui-même traverse l'œuvre : il revient pas moins de trente-cinq fois dans les cinquante premières pages.

La conduite immature de Mylène, Pierre et Momo apparaît également incohérente avec le fait qu'ils deviennent parents. C'est le seul roman du corpus où des personnages élèvent un enfant : « Bébé », ainsi qu'il est appelé tout au long du récit, est vénéré par ses trois parents, mais l'attitude de ces derniers envers lui demeure similaire à leur attitude envers tout le reste, c'est à dire insouciance, proche de l'inconséquence. À un certain moment, prise dans une discussion avec la femme du Propriétaire dont elle a « ras le bol » (CFB : 90), Mylène utilise carrément son enfant : « Je le brasse pour qu'il se passe quelque chose. Il pleure, enfin ! C'est pratique un bébé pour casser les silences » (CFB : 90). La légèreté qui marque leur triade, toute arrosée de bonheur qu'elle soit, ne suffit pas à minimiser l'étrangeté d'un tel geste.

Conclusion

Au-delà du style parfois déroutant du récit, le « tricouple » de *C'est la faute au bonheur* illustre une relation amoureuse tout à fait unique en littérature québécoise : non seulement s'agit-il d'une triade polyamoureuse polyfidèle, ce qui est en soi quelque chose de rare – voire d'unique –, mais comme nous le verrons bientôt, c'est également le seul des trois romans à présenter des hommes bisexuels, le seul où il est entendu que les deux hommes de la cellule aient parfois des relations sexuelles entre eux, sans Mylène. Dans les deux autres romans, c'est plutôt la bisexualité féminine qui est représentée.

CHAPITRE 2 : *AINSI FONT-ELLES TOUTES*

« *Je ne crois pas qu'on puisse vivre autrement l'amour.*²⁵ »

Publié chez XYZ en 2005, *Ainsi font-elles toutes* est le premier roman de Clara Ness. Le récit est celui d'une étudiante en médecine qui habite à Montréal avec son amoureux, Paul, un musicien et compositeur de renommée mondiale. Divisée entre son travail et les plaisirs qu'elle tire de la vie, elle se trouve à partager ses affections entre Paul et Luiz, un écrivain résidant à Paris et son amant de longue date. L'étudiante, narratrice au prénom inconnu, se balance donc entre le Québec et la France, deux terres pour ses deux amours.

Le polyamour – ou à tout le moins, les amours plurielles – est évoqué dès le paratexte : d'abord par l'image de couverture, « Le Christ et la femme adultère » de Tiepolo, puis à travers le titre même, qui réfère au *Così fan tutte* de Mozart, d'ailleurs cité en page de garde : « Credi, sorella, è meglio che tu ceda²⁶ ». Or, nous verrons que c'est bien de céder à un tiers (Chaumier, 1999 : 22) dont il sera question.

Le récit s'ouvre sur la rencontre entre la narratrice et Agnès A., libraire à *L'Esclandre* (AFET : 21), avec qui elle se lie d'amitié et dont elle s'éprend rapidement. Lorsque la narratrice présente Paul à Agnès, celui-ci s'y intéressera aussi ; ainsi les deux femmes auront une liaison entre elles, à laquelle Paul s'adjoindra occasionnellement. D'autres partenaires de la narratrice peuplent également le roman, dont l'action s'étend sur environ une année : Isabelle, une ancienne maîtresse de Luiz, François, doctorant en théologie et meilleur ami de Luiz, Céline, « une blonde

²⁵ *Ainsi font-elles toutes*, p. 119. Les citations tirées de ce roman seront notées par ses initiales, *AFET*, suivies de la page.

²⁶ En français : « Crois-moi, soeur, il vaut mieux que tu cèdes. »

bouclée un peu grosse, joli visage » (AFET : 108) conquise au *Pandora*, un bar lesbien... Or, ces personnages n'ont qu'un rôle diaphane et épisodique : le roman est bel et bien construit autour du personnage d'Agnès. C'est la rencontre avec elle qui déclenche l'action, son impact sur la vie de la narratrice qui meuble l'intrigue, et son départ qui clôt le roman.

Dans cette analyse, je verrai comment la narratrice négocie ses relations polyamoureuses. Je suggère que cette configuration relationnelle ainsi que le regard critique qu'elle pose sur l'amour servent surtout à illustrer la grande autonomie dont elle se réclame.

Représentation du polyamour

La narratrice débute son récit par une exposition à la manière d'une pièce de théâtre. La première page, écrite au futur, instaure une narration distanciée qui annonce le rôle central que jouera sa relation avec Agnès. Aussi affirme-t-elle, s'adressant à un « tu » qui réfère à Agnès: « Je te deviendrai indispensable. Je disparaîtrai. Et tu m'aimeras. » (AFET : 15). Ensuite, chaque personnage qui surgit semble être amant ou maîtresse de la narratrice : dans le cas de Luiz, on l'apprend au cours d'une conversation téléphonique ; pour Paul, c'est par une note laissée dans leur appartement. Ce n'est toutefois qu'à la page 23 que nous comprenons qu'il s'agit d'amours simultanées, et qu'avant l'irruption d'Agnès dans la vie de la narratrice, ils étaient trois : Paul, Luiz et elle.

Contrairement à ce que nous avons vu dans *C'est la faute au bonheur*, cette configuration amoureuse initiale ne prend pas ici la forme d'un triangle, mais plutôt d'un « V » où la narratrice constitue le pivot, Paul et Luiz n'ayant aucun lien sexuel ou affectif entre eux. La narratrice révèle cependant les zones grises de leur structure amoureuse lors d'une conversation avec

Agnès. Celle-ci s'étonne qu'elle et Luiz soient amants depuis si longtemps, ce à quoi la narratrice répond :

- Non, c'est plus compliqué. Appelons ça une relation clandestine. Et absolue. Amoureux absolus.
- Mais tu dis que Luiz a plein de maîtresses !
- Et puis après ? Je m'en fous. La preuve, j'habite avec Paul, ici, à Montréal, et Luiz est à Paris, avec ses femmes.
- Tu n'es pas jalouse ?
- J'aime Paul.
- Et vous vous voyez souvent, Luiz et toi ?
- Non. Par contre, j'y étais la semaine dernière, pendant la semaine de lecture.
- Et tu n'as pas peur que Paul sache ?
- Chacun son affaire, bien entendu... Silence...
- Paul ne pose jamais de questions ?
- Disons qu'il peut survenir des erreurs d'aiguillage. Par exemple, la semaine dernière, je revenais de Paris, et je croyais Paul à Berlin...
- Il ne t'a pas trouvée chez toi ?
- Pire : il m'a vue à l'aéroport. Il était là exactement en même temps que moi.
- Oh ! la la !... Qu'est-ce que tu as fait ?
- En sortant de l'aéroport, je l'ai suivi jusqu'au taxi. Il n'a rien dit quand je me suis assise à côté de lui. Il était tourné du côté de la fenêtre... du côté de l'ombre... Paul a un radar, une drôle d'antenne parabolique... Il est musicien... Évidemment, il avait compris d'où j'arrivais. (AFET : 23)

La protagoniste montre que Paul sait qu'elle a une liaison avec un autre et qu'il choisit de ne pas poser de questions. Il ne connaît donc pas nécessairement l'identité de celui (ou celle) au bout de la deuxième branche du « V ». Cependant, la narratrice évoque une « erreur d'aiguillage » : on comprend qu'elle tente de lui cacher sa liaison. Il s'agirait donc d'un pacte du type *don't ask, don't tell*, où

les conjoints s'entendent pour ne rien dire, mais également pour ne pas poser de questions qui mettraient l'autre dans l'embarras, laissant, par leur silence, entendre qu'ils sont au courant de ce qui est caché. (Combessie, 2013)

Ce type de pacte – littéralement « ne pose pas de questions / ne divulgue rien » – comporte tout de même un lot de règles, même si plusieurs d'entre elles demeurent non-dites à l'intérieur du roman. Dans ce cas-ci, nous savons que Paul est conscient que sa partenaire a d'autres partenaires et qu'il fait le choix de ne pas poser de questions. Luiz, quant à lui, sait que la narratrice habite

avec Paul. De par ces éléments – aussi bien du fait que la narratrice habite avec Paul que du fait que le pacte *don't ask, don't tell* semble au premier chef ne concerner que Paul et la narratrice, et non pas les autres partenaires de cette dernière, nous pouvons déduire que Paul a le rôle de « partenaire primaire²⁷ », tandis que Luiz est considéré comme un tiers. Notons également que la narratrice a un autre amant, François, qui, comme je l'ai mentionné ci-haut, est le meilleur ami de Luiz. Cependant, ni Paul ni Luiz ne sont au courant de cette relation, quoique ce dernier finit par l'apprendre par François lui-même.

Je n'ai fait référence, jusqu'à maintenant, qu'aux amants masculins de la narratrice. En effet, le pacte *don't ask, don't tell* ne semble pas s'appliquer aux partenaires de sexe féminin. C'est du moins ce que l'on constate lorsque la narratrice rapporte la première rencontre entre Paul et Agnès, après qu'elle eut dévoilé au premier son attirance pour la seconde : « comme [elle] le souhaitai[t], [il] dévore Agnès des yeux » (AFET : 38). La narration autodiégétique ne nous permet pas de savoir si Paul et Agnès deviennent amants, mais la narratrice croit tout de même qu'« [il] est amoureux d'elle, maintenant... et [elle] aussi... » (AFET : 40). D'ailleurs, pendant un certain temps, Agnès, Paul et la narratrice partageront le même lit, parfois à deux, parfois à trois. Il semble donc que Paul ne veuille pas être informé des relations que sa partenaire entretient avec des hommes, mais qu'un partenaire féminin soit le bienvenu au sein de leur couple.

²⁷ La présente analyse ne s'étendra pas sur les questions de hiérarchisation à l'intérieur des relations polyamoureuses ; pour en savoir plus sur le modèle primaire/secondaire, se référer aux contributions de Geri Weitzman (« Therapy with Clients Who Are Bisexual and Polyamorous »), Kathy Labriola (« The Jealousy Handbook ») et au blogue More Than Two (<https://www.morethantwo.com/polyconfigurations.html>) ainsi qu'au concept de *couples privilege* (le privilège du couple), tel que défini par Franklin Veaux dans l'article « Polyamory : So What is Couple's Privilege Anyway ? » (<http://tacit.livejournal.com/578925.html>).

Cette dissymétrie de statut entre partenaires masculins et féminins n'est pas sans évoquer une règle bien connue des communautés polyamoureuses : le *one penis policy*²⁸, ou « règle du pénis unique », soit l'interdit pour une femme en relation ouverte d'avoir des amants alors que des amantes sont tolérées. Dans le roman, il ne s'agit pas d'un interdit, mais de la nécessité de voiler un sexe, mais pas l'autre. Tout se passe comme si la « menace » sur le couple ne saurait venir de l'amour d'une femme. De même, c'est en toute conscience de l'interdit que la protagoniste couche avec François, même si « La règle est simple et universellement connue : on ne touche jamais, JA-MAIS au meilleur ami. » (AFET :116). Ces règles phallogentrées, que la narratrice contourne et transgresse, témoignent de la présence du patriarcat, qui s'exprime même en contexte polyamoureux.

Problématiques spécifiques

Nous avons vu dans *C'est la faute au bonheur* que les deux éléments spécifiques au pacte polyamoureux représenté étaient, d'une part, les rôles très définis de chacun des partenaires, d'autre part, l'apparente loi du silence qui régnaient dans leur relation quant aux limites (*boundaries*). Dans *Ainsi font-elles toutes*, les spécificités se manifestent ailleurs. Sont particulières, ici, la gestion de la jalousie à l'intérieur du pacte *don't ask, don't tell*, et l'autoréflexion amoureuse que s'autorise la narratrice.

« Jaloux » est toujours pluriel

Dans le premier roman analysé, les questions de jalousie étaient complètement évacuées. Dans *Ainsi font-elles toutes*, on a vu, déjà, qu'à la question que lui posait Agnès (« tu n'es pas jalouse [des femmes de Luiz] ? »), la narratrice répondait simplement par « J'aime Paul », laissant entendre que puisque, de son côté, elle aime les deux hommes à la fois, sa jalousie est

²⁸ <https://www.morethantwo.com/polyglossary.html>

écartée. Il s'agit d'une prise de pouvoir importante vis à vis de la mononormativité de laquelle découle la « nécessité » de la jalousie, ce qui n'empêche pas la narratrice d'être confrontée à des sentiments *wibbly* (Ritchie et Barker, 2006) – de l'inconfort et/ou de l'insécurité de savoir son partenaire avec une autre. Par exemple, après avoir téléphoné à Luiz et appris qu'il se trouvait avec une autre femme, elle constate avec étonnement sa propre vulnérabilité : « Dix ans d'amour fou, mêmes doutes dans l'absence. [...] Je cache mes larmes comme je peux [...] Je ne veux pas que Paul sache, je ne veux pas qu'Agnès sache » (AFET : 42). Cette manifestation de jalousie – ou à tout le moins, d'insécurité « dans l'absence », comme le note la narratrice – s'inscrit dans une réflexion importante qui traverse le roman. En effet, à plusieurs reprises, la narratrice s'accorde un « espace » pour laisser sa jalousie s'exprimer, à défaut d'en parler directement avec son partenaire primaire, Paul.

Vis-à-vis de ce dernier, elle n'accueille pas ses propres sursauts de jalousie comme des signes de mesquinerie, mais comme une simple curiosité à rassasier : « C'est une habitude, pendant qu'il se douche, je fouille dans ses tiroirs, ses chemises, ses papiers, son cahier chinois. [...] Je cherche là où mon nom et celui des autres pourraient apparaître, mais c'est toujours la même discrétion impeccable. » (AFET : 26) Cette curiosité laisse à penser que l'établissement du pacte amoureux entre eux répond davantage aux insécurités de Paul, puisqu'elle-même cherche plutôt à savoir *qui* son partenaire fréquente.

Cette dissonance entre ce que l'un et l'autre souhaite divulguer au partenaire primaire s'étend jusqu'aux attentes que Paul nourrit à l'endroit de la narratrice. Lorsqu'il la quitte pour sa tournée berlinoise, elle rapporte qu'il lui demande « “Tu vas m'attendre ?” avec son lot, ses fléaux de sous-entendus. » (AFET : 26), ce qui semble indiquer qu'il préférerait avoir avec elle une relation monogame, ou du moins, une relation où elle l'attend – le roman ne fournissant pas d'indices sur

ce qu'une telle entente signifierait pour lui. Attendre, c'est pourtant tout le contraire de ce que fait la narratrice : non seulement elle ne se confine pas – ni dans son appartement, ni même dans son pays – mais elle cherche activement la compagnie de personnes désirables et désirantes. En ce sens, la liberté que la protagoniste s'octroie prime sur ce que son partenaire – et, par extension, son entourage – attend d'elle quant à son comportement amoureux.

Sans que l'on puisse parler d'une réelle *compersion* (Ritchie et Barker, 2006) – le bonheur de savoir que le partenaire aime et est aimé de quelqu'un d'autre –, la narratrice exprime tout de même de manière complexe ce qui pourrait être perçu d'emblée comme de la jalousie. Par exemple, se rappelant une amante de Luiz avec qui elle s'était liée d'amitié, elle souligne que « leur intimité passée [l]'obsède encore. [...] [Elle] imagin[e] Isabelle embrassée, sucée, mordue, pénétrée, branlée, caressée, mouillée, tordue de spasmes... » (AFET : 43). Cette énumération se rapproche davantage d'une évocation fantasmatique que de l'expression de sentiments jaloux, comme si de les imaginer faisait plutôt surgir un certain regret de n'avoir pu observer les ébats d'Isabelle et de Luiz et ainsi nourrir son propre désir.

Un autre moment où la narratrice a une réaction qui pourrait s'apparenter à de la jalousie survient quand elle découvre, sur des brouillons de composition de Paul, une dédicace adressée à Agnès. Elle en conclut qu'elle et lui se sont vus à son insu : « Où se voient-ils ? Quand ? *Depuis* quand ? [...] Et puis non, pas de questions. Je continue à faire du mieux que je peux en ce domaine : silence » (AFET : 114, souligné dans le texte). Ici, les questions trahissent le fait que la narratrice se trouve déconcertée par sa découverte, sans que l'action elle-même – c'est à dire que Paul et Agnès se soient peut-être vus – paraisse problématique. En ajoutant qu'elle tente de garder le silence, elle signifie qu'elle préfère s'en tenir au pacte *Don't ask, don't tell*, ce qui fait d'ailleurs écho au silence que Mylène se voyait imposer dans le roman précédent.

Être ou ne pas être libre

Tout au long du roman, la narratrice émet parfois des commentaires sur sa situation amoureuse ou sur l'amour et l'amitié en général, énonçant des postulats parfois étonnants, qui vont dans toutes les directions :

« L'amitié n'est pas universelle, c'est une affaire d'hommes. » (AFET :29)

« L'amour est homosexuel. » (AFET : 51)

« L'amour fou est ennuyant. » (AFET : 67)

« [...] on ne rencontre pas l'amour deux fois, même s'il est infiniment possible d'aimer à nouveau. » (AFET : 112)

« L'amour est peut-être une affaire d'hommes, mais le plaisir reste l'affaire des femmes. » (AFET : 118)

Nombreuses, ces affirmations sortent du cadre des idées admises sur les relations affectives, et ajoutent au brouillage quant aux valeurs véhiculées par la narratrice, notamment cette conception genrée de l'amitié et celle imposant une orientation sexuelle à l'amour. Il apparaît que ses propres choix amoureux et sexuels sortant de la norme, elle ne peut se fier au consensus ambiant en matière de rapports amoureux, et choisit donc d'inventer des nouvelles vérités qui sont propres à son expérience.

Une autre affirmation surprenante porte sur la façon dont les femmes vivraient spécifiquement l'amour : « La question que je me pose, comme la plupart des hommes et, plus secrètement, comme toutes les femmes, c'est : est-ce qu'une femme peut aimer à l'extérieur d'elle-même ? » (AFET : 33). Elle semble attribuer aux femmes un narcissisme fondamental, en faire un truisme, alors que le lieu commun veut qu'elles soient plutôt altruistes et que le narcissisme soit réservé aux hommes, ce que nous verrons d'ailleurs dans le dernier roman, *Tarquimpol*. La narratrice effectue ainsi un renversement complet dudit lieu commun, mais en lui imposant un poncif tout aussi absurde et généraliste.

Ailleurs, d'autres commentaires traduisent une critique de la façon dont elle est perçue par le monde extérieur, faisant entendre le discours normatif sur la sexualité des femmes :

Ça se met encore à chuchoter. La femme légère... la perverse... la volage... la profiteuse... la menteuse... la contrôlante... l'hystérique [...] On me traite d'immature... d'idéaliste... de complexée... de romantique... d'exigeante... d'égoïste... de capricieuse... d'adolescente... d'utopiste... de bourgeoise... (AFET : 67)

Ces paroles rapportées viennent rappeler les lieux communs entretenus envers les bisexuelles et les polyamoureuses. Elle nomme ces supposées insultes pour ensuite leur opposer ses propres lois : « Allons à l'essentiel, c'est-à-dire à la splendeur. Pourquoi ne pas jouir ? Pourquoi ne pas aimer ? » (AFET : 104). Ces questions soulignent également que le poids des normes en matière de scripts sexuels (Gagnon, 1991) pèse davantage sur les femmes.

Éléments textuels

Jamais nommé mais omniprésent, le polyamour et le pacte qui le soutient dans le roman, le *Don't ask, don't tell*, sont montrés à travers une focalisation interne, comme c'était le cas dans *C'est la faute au bonheur*. Cette fois-ci, cependant, la narratrice soumet constamment à la réflexion le type de relation amoureuse qu'elle entretient, au contraire de ce que faisait Mylène.

Quant au lexique utilisé, sans nécessairement se composer de nouvelles expressions pour parler d'une réalité relationnelle hors-norme, il se réclame d'une culture quasi surfaite ; en effet, le foisonnement des expériences s'entremêle à la prolifération de références culturelles, de Céline (AFET :21) à Casanova (AFET : 64) en passant par Dante (AFET : 16) et Miles Davis (AFET : 78), pour ne nommer que ceux-là. Cet étalement des connaissances de la narratrice – et celles de tous ses partenaires – situe le roman dans une opulence qui, au contraire de ce qui est représenté dans *C'est la faute au bonheur*, fait écho aux constats d'Elisabeth Sheff selon lesquels les membres des communautés polyamoureuses sont majoritairement « blancs, de classe moyenne et

diplômés²⁹ » (Sheff, 2005 : 87). Dès lors, le regard que la narratrice pose sur l'amour, ainsi que sa désinvolture, trahissent sa position privilégiée tant sur le plan matériel qu'académique.

Conclusion

Nous avons vu que dans le pacte polyamoureux du couple mis en scène par Clara Ness, Paul est le partenaire primaire de la narratrice. Or, c'est notamment à travers la construction narrative du roman que la lectrice est amenée à saisir l'importance d'Agnès dans la vie de la narratrice. En effet, l'intrigue du roman tourne autour d'Agnès, c'est-à-dire que celui-ci s'ouvre sur son arrivée et se termine avec son départ. À la fin, les relations de la Narratrice retrouvent leur forme première sur tous les plans, ce qu'indique la remise intégrale du premier paragraphe en clôture du roman.

En nous rapportant à la légèreté des femmes et à l'universalité du phénomène polyamoureux que suggère le titre, une question surgit : à quoi renvoie le sous-entendu d'inévitabilité du titre, ce que les femmes « font toutes » ? Est-ce de commettre l'adultère, de céder à leurs désirs et d'admettre qu'« il y a trois choses qui intéressent vraiment les femmes : le pouvoir, l'argent, le succès » (AFET : 97) ? En suggérant que toutes les femmes sont légères, aiment se livrer à la chose sexuelle et qu'au fond, elles ne sont capables d'amour que pour elles-mêmes, Ness déconstruit plusieurs poncifs normatifs censés déterminer les femmes, à savoir qu'elles sont prudes, peu enclines au sexe et non seulement amoureuses d'un seul homme, mais également tout entière tournées vers lui. C'est donc en faisant fi de ces stéréotypes ambiants qu'elles parviendraient à s'aimer elles-mêmes, comme le suggère la narratrice. Au final, *Ainsi font-elles toutes* peut simplement être lu comme une invitation à aimer librement, quel que soit l'objet – ou les objets – de notre affection.

²⁹ « white, middle-class, college educated »

CHAPITRE 3 : *TARQUIMPOL*

« *C'est quoi l'amour? C'est comment?*³⁰ »

L'histoire de *Tarquimpol* (2007), cinquième roman de Serge Lamothe, gravite autour d'un homme dont nous ne connaissons pas le nom, le Narrateur, écrivain installé en France pour rédiger son mémoire de maîtrise sur Kafka. Après avoir entendu dire que Kafka aurait séjourné à Tarquimpol, petit village dans le nord du pays, lui-même souhaite s'y rendre afin de découvrir la raison de ce voyage inexplicable. À la manière d'un journal intime, narré à la 2^e personne du singulier (« Tu as écrit *Tarquimpol* sur la couverture de ce cahier » (TQP : 9)), le Narrateur, tout en nous livrant ses réflexions, nous fait découvrir son passé et le déroulement de son présent, notamment en ce qui concerne ses partenariats amoureux, soit l'aspect qui m'intéressera tout au long de cette analyse.

Le roman s'ouvre donc sur la situation actuelle du Narrateur, c'est-à-dire son récent déménagement à « Soyons, en Ardèche, dans la vallée du Rhône » (TQP : 9) où son épouse, Alya, est propriétaire d'une maison de campagne. Nous sommes ensuite plongés dans une suite d'analepses nous permettant de saisir qu'il est récemment divorcé de Zari, sa première femme, et n'est marié avec Alya que depuis quelques mois. Il nous raconte l'évolution de son histoire avec cette dernière : c'est une amie à lui, Laurie, qui les a présentés lors d'une « réception à l'Ambassade du Canada à Paris où la faune littéraire québécoise avait été conviée » (TQP : 16). À cette époque, c'est de Laurie « dont [le Narrateur] souhait[e] se rapprocher » (TQP : 22), mais c'est Alya qui le contacte et qu'il se met à fréquenter. Son mariage avec Zari – qui « ne signifiait déjà plus grand-chose à [s]es yeux » (TQP : 30) – se détériore jusqu'à un séjour du Narrateur à

³⁰ *Tarquimpol*, p. 79. Les citations tirées de ce roman seront notées par *TQP*, suivies de la page.

Paris, où il passe la semaine à « baiser et picoler » (TQP : 84) avec Alya, et à son retour, il annonce à Zari qu'il la quitte.

Remarié et installé à Soyons, le Narrateur fait la connaissance de René, un « ancien copain de fac d'Alya » (TQP : 64) qui, « chaque fois qu'il a du temps à perdre [...] rapplique et [leur] donne un coup de main avec les rénovations » (TQP : 64) de la maison. Au même moment, Laurie et le Narrateur recommencent à correspondre et celle-ci annonce « qu'il y a une chance pour qu'elle passe par Soyons pendant son séjour en France. » (TQP : 65) Lorsqu'elle leur rend visite, Alya, qui a un « côté marieuse », se « [met] en tête de la présenter à René » (TQP : 106), mais c'est le Narrateur qui, un soir, rejoint Laurie dans la chambre d'ami, où il est découvert le lendemain matin par Alya. Le couple se dispute alors « comme jamais » (TQP : 112), et le Narrateur décide d'aller « prendre un pas de recul » (TQP : 115) à Paris. Pendant son absence, Alya entreprend une liaison avec René, et le Narrateur écrit des lettres d'amour à Laurie. Lorsque ces incartades sont mises au jour, le couple initial décide de maintenir ces relations et d'adopter un modèle « ouvert ». À la fin du roman, les personnages – le Narrateur, Alya, René, Laurie et Li Wei, l'amoureuse de Laurie qui nous sera présentée dans les dernières pages du roman – forment ce que le Narrateur appelle une « tribu » (TQP : 226).

Représentation du polyamour

Contrairement aux deux autres romans étudiés, où les personnages sont déjà engagés dans des rapports polyamoureux au moment où débute leurs récits respectifs, *Tarquimpol* raconte plutôt le processus qui mène à la formation d'un tel rapport. En effet, la liaison du couple principal (Narrateur-Alya) fait suite à la dissolution du couple initial (Narrateur-Zari). Ainsi le Narrateur commence-t-il par faire la démonstration de l'échec apparemment inévitable de la monogamie, en

insistant sur l'impossibilité d'envisager un autre modèle de partenariat avec sa première femme : « Zari n'aurait jamais pu accepter que tu aimes une autre femme qu'elle. » (TQP : 31) De même, la mononormativité n'est pas remise en question au début de sa liaison avec Alya, puisqu'il n'aime pas les deux femmes simultanément, le Narrateur ayant « cessé de [s']intéresser au corps de Zari quelques mois avant de rencontrer Alya. [Leur] couple ne survivait que par la force de l'habitude » (TQP : 30). Dans les deux premières relations amoureuses présentées, donc, le couplage est dyadique. Le nombre de partenaires dans la relation principale (Narrateur-Alya) change lorsqu'Alya avoue qu'elle et René ont une liaison. Le Narrateur note qu'il « ne sai[t] ni qu'en penser ni qu'en dire » (TQP : 144). Il se rend compte que même si « ce serrement au milieu des entrailles [...] la peur d'être écarté, rejeté » est désagréable, « ça ne dure pas » (TQP : 145), aussi accepte-t-il d'accueillir René au sein de leur quotidien. Le couple principal passe donc à la structure du « V », avec Alya au centre.

En découvrant la liaison entre René et Alya, le Narrateur note qu'il regrette « que la même chose n'ait pas pu se produire avec Laurie » (TQP : 145), et ramène la lectrice à la question qu'il a posée à cette dernière pendant leur nuit ensemble : « Tu lui as demandé : “Est-ce qu'Alya te plaît?” Elle eut pour toute réponse [...] ce oui d'agonisante, cet aveu de l'impossible » (TQP : 111). On comprend dès lors que le Narrateur rêve d'être avec les deux femmes en même temps : « tu rêvais d'elles deux dans ton lit. Tu espérais même les voir s'aimer. S'aimer d'amour. » (TQP : 145) Le texte ne dit toutefois pas, à ce moment, quel est le pacte de fidélité entre Alya, René et le Narrateur.

Le « V » se transforme encore lorsque Laurie reprend contact avec le Narrateur pour lui annoncer qu'elle est amoureuse d'une femme, Li Wei, originaire de Hong Kong. Il les invite à Soyons, où les choses déboulent rapidement :

Li Wei, la première, a fait montre d'audace en embrassant Alya sur la bouche. [...] C'est Laurie qui, plutôt pour prolonger ce baiser que pour l'interrompre, a pris la main d'Alya et l'a entraînée vers la chambre, immédiatement suivie de Li Wei. (TQP : 217)

Suite à cette scène, René demande au Narrateur « Tu crois pas qu'on devrait les rejoindre? » et celui-ci lui répond : « On a tout le temps » (TQP : 217). Dès lors, la triade devient un quintet, mais à la différence des partenaires dans *Ainsi font-elles toutes*, les cinq partagent des liens affectifs et sexuels au grand jour. Le Narrateur rapporte que lors de leurs retrouvailles, ils ont des « nuits de folles caresses, [leurs corps] perdus puis retrouvés dans les bras de la tribu, [...] soudés dans une étreinte sulfureuse, [qui les] laissent criblés de plaisir, ravagés de bonheur et dévastés d'amour. » (TQP : 227) Quant à la structure finale de leur rapport (polygéométrie), la seule division hiérarchique décelable émane de l'unique perspective du Narrateur, qui note les lieux où chacune et chacun se trouve lorsqu'il les rappelle pour qu'ils viennent le rejoindre, au Québec cette fois, où il se trouve : « Il t'a suffi d'écrire à Alya et René, demeurés à Soyons ; puis à Laurie et Li Wei, quelque part en Indonésie. Trois semaines plus tard, toute la tribu rappliquait. » (TQP : 226) Ces indications nous permettent de penser que Laurie et Li Wei forment un couple à l'intérieur de la Tribu, et qu'Alya et René en forment un autre, même si le mariage entre Alya et le Narrateur demeure. Ce dernier semble être au centre d'un X, reliant les individus formant les couples.

Problématiques spécifiques

À l'instar de ce qui a été vu dans *Ainsi font-elles toutes* et dans *C'est la faute au bonheur* quant à la singularité des partenariats représentés, *Tarquimpol* ne fait pas exception : l'œuvre aborde elle

aussi les intrications polyamoureuses d'une façon particulière. Deux éléments d'analyse ressortent : d'abord, les limites (*boundaries*) floues des personnages qui gravitent autour du Narrateur, puis la critique – voire la thèse – que le Narrateur élabore autour de la mononormativité.

Chorale à une voix

Alors que les limites (*boundaries*) établies dans les partenariats des romans précédents étaient illustrées par l'accumulation d'indices sur les préférences de chaque partenaire, *Tarquimpol* laisse peu transparaître ce qui est jugé acceptable ou non par les compagnes du Narrateur. En effet, le procédé narratif fait en sorte que lorsqu'il rapporte leurs paroles, c'est le plus souvent un prétexte pour expliciter ses propres conceptions car, en effet, une bonne part du texte est consacrée à ses réflexions. Par exemple Alya, à la suite d'une interruption volontaire de grossesse, dit au Narrateur : « Tu sais, je ne suis pas certaine qu'il était de toi, ce bébé. » (TQP : 153) La réponse, en quelque sorte dévoyée par le dispositif narratif, le Narrateur se la fait à lui-même : « Tu sais, oui. Le nom de René n'aura même pas à être prononcé » (TQP : 153), procédé lui permettant d'explicitier l'enjeu de la paternité auquel il réfléchissait.

De même, le type de narration fait aussi en sorte que les paroles rapportées sont détournées pour mieux arranger la réalité à la convenance du Narrateur. Ainsi, après la nuit qu'il passe avec Laurie, il analyse le discours qu'elle lui tient : « Elle rétorque que tu as beau la voir dans ta soupe, l'amour – du moins le tien – n'est pas contagieux. » (TQP : 127), une conclusion qui amène le Narrateur à se dire « que Laurie est immunisée contre l'affection qu'[il] lui port[e] » (TQP : 142), puis à décider que « c'est peut-être simplement le fait qu'Alya et [lui] forme[nt] un couple qui l'empêche de se rapprocher de [lui] » (TQP : 142). Cette narration autodiégétique menant à l'effacement des voix de ses partenaires pourrait nous mener à la même conclusion que pour

Ainsi font-elles toutes, puisque dans les deux romans, la liberté que le personnage narrateur s'alloue a préséance sur ce que ses partenaires attendent de lui quant à son comportement amoureux. Or, dans *Tarquimpol*, bien que le Narrateur nomme ici l'absence de désir de Laurie – qui lui affirme que son amour n'est pas réciproque – il rejette la possibilité que son indifférence n'ait aucune « cause » extérieure.

À quelques rares reprises, les voix des partenaires sont citées telles quelles, et je m'intéresserai ici à deux de ces occurrences. D'abord, lors d'une discussion avec Alya, le Narrateur rapporte la vision du bonheur de sa conjointe :

- La seule chose qui soit exigée de nous dans ce monde, notre mission prioritaire, c'est d'être heureux [dit Alya][...]
- C'est une forme de dictature du bonheur que tu proposes, non? Soyez heureux! Soyons heureux à tout prix! [...]
- Je ne parlais pas de ça, mais de l'amour.
- Et c'est quoi, l'amour?
- Rester tremblant sous la pluie, supplier, cajoler, vénérer, s'abandonner...
- Ça y est! Tu nous fais une autre crise de néo-romantisme à la con!
- Pas du tout. [...] Je veux de la poésie, je veux qu'il en reste assez pour vivre, assez pour s'en faire une armure contre la bêtise et l'insensibilité.
- C'est exactement ce que je dis : néo-romantisme à la con. [...] J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour les gens qui disent ce qu'ils pensent, même au risque de passer pour des imbéciles. (TQP : 108-109)

On assiste ici à un usage singulier du dispositif narratif. Ce passage ne semble rapporté que pour justifier l'incartade qui suivra, puisqu'en effet, c'est à cause de cette dispute que le Narrateur rejoint le lit de Laurie le même soir. Puis, si pour une rare fois le micro est tendu à Alya, c'est pour la montrer sous son plus mauvais jour.

C'est à Laurie que le Narrateur cédera la plus longue insertion narrative du roman, soit une lettre (p.191 à 196) où elle s'adresse à lui, racontant sa rencontre avec Li Wei. C'est également par la voix de Laurie qu'est expliquée la raison de son rejet initial du Narrateur :

C'est toi qui, le premier, m'a demandé : 'Est-ce qu'Alya te plaît ?' [...] je vous désirais follement, tous les deux. [...] J'aimais de vous jusqu'à cet amour monstre qui me serait un délectable poison et j'ignorais le délicieux antidote qui ferait de nous tel fabuleux dragon, telle fontaine de jouvence [...] (TQP : 215-216)

En expliquant qu'elle ignorait qu'il soit possible d'entretenir des relations amoureuses multiples, Laurie donne raison au Narrateur, qui attribuait son refus à l'apparente monogamie de son couple à lui. Ainsi les morceaux de son casse-tête relationnel se placent-ils d'eux-mêmes ; j'élaborerai davantage sur cette téléologie dans la section suivante.

Il apparaît enfin que le roman discourt sur lui-même quant à l'inévitabilité de cette voix unique, par ce commentaire central du Narrateur : « Ton univers relationnel est une forêt de miroirs. Ce que tu vois en l'autre, c'est toi-même. Le meilleur et le pire de toi-même. » (TQP : 65) Ce dernier se réattribue ainsi le lieu commun qui avait été renversé dans *Ainsi font-elles toutes*, soit l'idée que les hommes sont fondamentalement narcissiques, et à l'instar de Kafka, il relègue les personnages féminins à des rôles de facilitatrices plutôt que de partenaires.

Le polyamour comme thèse

À la manière de la narratrice du roman précédent, le Narrateur de *Tarquimpol* questionne aussi sa propre situation amoureuse, mais de manière beaucoup plus large. Au-delà des réflexions sur l'amour, il interroge l'institution monogamique, examine les contradictions inhérentes au pacte d'exclusivité du couple et les écueils qui pourraient surgir « d'une sorte de tribalisme amoureux » (TQP : 145) tout en observant « la chance inouïe » que lui et ses partenaires ont « de vivre cet amour monstre au grand jour. » (TQP : 208) Il s'agit certainement du roman qui pose le plus directement les questions politiques que soulèvent le modèle polyamoureux. De nombreux passages, où le Narrateur se parle à lui-même en usant du *tu*, y font référence :

« Tu as toujours vécu en couple sans bien savoir ce que cela signifiait pour toi. » (TQP : 116)

« Tu entres facilement dans la cage dorée du couple fusionnel ; mais avec le temps, elle te paraît chaque fois de plus en plus exigüe. » (TQP : 116)

« Le désir d'exclusivité découle-t-il d'une volonté de s'approprier l'autre et d'en faire sa chose? » (TQP : 116)

« Tu en as certainement contre le couple, contre l'idée même de monogamie, d'exclusivité qui te semble de plus en plus anachronique. Comme s'il fallait, pour être heureux, s'amputer d'une partie de soi au profit d'une impossible bête à deux têtes. » (TQP : 142)

« [...] il n'y a sûrement rien de plus commun, de nos jours, qu'un trip à trois. Mais l'amour à trois? Ça non. » (TQP : 144)

« L'amour ne se distribue pas en rations. Plus on aime, plus on est aimé. Plus on est aimé, plus on aime. C'est tout. » (TQP : 208)

Qui plus est, ces réflexions sont chapeautées par une question bien précise : « Est-il possible d'aimer plusieurs personnes à la fois avec une affection et une tendresse égales, sans avoir à mentir pour affirmer sa passion à chacune? » (TQP : 116). Sous cet angle, nous nous trouvons clairement devant un roman à thèse, ainsi défini par Susan Rubin Suleiman :

Je définis comme roman à thèse un roman « réaliste » (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse. (1983, p. 14)

La « vérité » que le récit de *Tarquimpol* cherche à démontrer, c'est non seulement que ces amours plurielles sont possibles, mais qu'elles sont légitimes. Ainsi s'inscrit-il en faux contre les « diktats néo-puritains d'un Occident vieillissant » (TQP : 144).

Deux références intertextuelles inscrivent la contestation de l'hégémonie de la monogamie : *La maîtresse légitime, Essai sur le mariage polygamique de demain*, de Georges Anquetil, publié à Paris en 1923 (TQP : 134), et *L'amour divisé. Discours académique où il est prouvé qu'on peut aimer plusieurs personnes en même temps* de Vion d'Alibray, publié en 1653 (TQP : 144). Sans aller dans le détail de leur contenu, le Narrateur se sert d'eux pour multiplier les aphorismes :

« Ces gens-là savaient vivre. C'était il y a longtemps. » (TQP : 144) ; « le couple : un formidable piège à cons qui a pour but d'assurer la perpétuation de l'espèce » (TQP : 142).

Mais la plus importante référence qui parcourt le roman, c'est Kafka, que le Narrateur élève au rang de « monstre absolu du génie humain » (TQP : 12), tout en lui prêtant les valeurs qui sont les siennes :

Tu penses à Kafka qui n'a jamais vraiment vécu en couple [...] Il s'est pourtant fiancé trois fois [...] on dit qu'il a sacrifié la jeune et innocente Julie Wohryeck sur l'autel de la littérature. Vraiment? Peut-être craignait-il plutôt la vie de couple? [...] Possible. Tu crois surtout qu'il ne pouvait se résoudre à n'aimer qu'une seule femme ; sujet à éprouver des affections multiples, mais incapable de s'affranchir des contraintes morales et sociales de son époque. Dans *Le Procès*, Kafka fait dire à son personnage principal : « Les femmes ont un grand pouvoir. Si je pouvais convaincre deux ou femmes de travailler ensemble pour moi, j'aurais forcément gain de cause! » Ça ressemble beaucoup à l'aveu d'un incorrigible polyamoureux. (TQP : 116-117)

Le vécu de Kafka se trouve pour ainsi dire détourné pour servir d'« intertexte doctrinal » (Suleiman, 1983) avec les deux autres références. Imposant ici à Kafka des vues polyamoureuses, le roman se sert de lui, l'asservit à son projet, ce qui fait encore écho à Suleiman : « L'histoire racontée dans un roman à thèse est essentiellement téléologique – elle est déterminée par une fin qui lui pré-existe, et qui la dépasse. » (1983, p. 70).

Suleiman soutient également que « la rhétorique du roman à thèse est fondée sur la redondance. Un discours redondant est un discours où “la signification est excessivement nommée”, selon l'expression de Roland Barthes » (1983, p. 43), ce qui traduit bien la multiplication des questionnements liés au polyamour cités ci-haut, de même que ces petites assertions qui rendent ses conclusions irréfutables :

« C'est vrai. » (TQP : 13)
« C'est historique. » (TQP : 41)
« Tu l'as toujours su. » (TQP : 125)
« Le hasard n'existe pas. » (TQP : 134)
« C'est une évidence. » (TQP : 136)

« C'est une évidence scientifique » (TQP : 208)

Ainsi le Narrateur se pose-t-il non seulement comme promoteur d'un modèle qu'il considère supérieur – appuyé par une tradition littéraire et philosophique – mais également porteur d'une vérité détenue par lui seul.

Éléments textuels

Comme je l'ai mentionné au tout début de l'analyse, le Narrateur s'exprime à la seconde personne du singulier, un « tu » qui

remplit à la fois le rôle de narrateur-protagoniste et de narrataire [...] une sorte de prise de distance de soi à soi qui relève principalement du fait que, comme le suggère Benveniste, le “tu” est une “forme vide” (Benveniste, 1966 : 254), un pur déictique qui n'a d'existence qu'en référence au “je”. (Boisclair et Rosso, 2014³¹)

Cette mise en récit, où le Narrateur ne s'adresse effectivement qu'à lui-même, ne brouille pas que le dispositif énonciatif, le « tu » usurpant la place du « je », mais également l'origine même des autres « tu » possibles, notamment lorsqu'un personnage s'adresse directement au Narrateur. Aussi, dans la citation suivante, le Narrateur note clairement l'adresse « tu » comme provenant d'Alya : « [...] l'amour, dit Alya, tu ne sais pas ce que c'est. » (TQP : 47). Mais dans le dialogue suivant, la voix narrative – toujours au « tu » — se confond avec l'interpellation de l'interlocuteur. L'origine des affirmations se révèle indéchiffrable – *qui*, du Narrateur ou d'Alya, s'exprime ?

³¹ Appel de propositions : « Quand “je” t'interpelle : enjeux de l'écriture au “tu/vous” » (83e congrès de l'ACFAS), publié le 17 décembre 2014.

Et combien de sorte d'amour y a-t-il, selon toi? Tu ne sais pas. Plusieurs, sans doute. Amours pluriels, amours d'un jour et de toujours, amours d'un cœur innombrable. [...] Tu dis que l'amour n'est qu'une intoxication à l'être, une forme de dépendance. Elle rit. Tu es vraiment trop stupide. Elle ne dira plus rien.

Pourquoi?

Parce qu'il va d'abord falloir faire ton éducation. Ça risque d'être long! (TQP : 48)

Cet enchevêtrement des voix paraît symptomatique de ce que j'ai évoqué précédemment, soit l'effacement des voix qui entourent le Narrateur, et plus particulièrement des voix féminines, au profit de sa double voix, qui est à la fois narrateur et narrataire. Ces dernières sont reléguées aux rôles de muses et de fantasmes confortant l'axiome principal d'un « inévitable » polyamour.

Quant au lexique utilisé, *Tarquimpol* est le seul des trois romans étudiés à expressément utiliser le mot *polyamour*. Le mot en question représente carrément une clé de lecture importante du roman puisque, à la toute fin, le Narrateur découvre que la ville qu'a déjà peut-être visitée Kafka est un anagramme quasi parfait de « polyamour » :

« T A R Q U I M P O L [...] T P O L I A M Q U R » (TQP : 209-210)

Le Narrateur utilise aussi le terme « polyfidèles » (TQP : 144), et raconte sa découverte de l'expression « compersion », même s'il juge qu'« [e]n français, le mot est bancal et d'une rare inélégance, mais il exprime un concept révolutionnaire. » (TQP : 158). Tout ceci participant à une littéralisation du thème du polyamour ou, encore une fois, à une signification excessivement nommée, selon les mots de Barthes.

Conclusion

Ce roman, le plus fourni en références directes au modèle polyamoureux, se révèle ainsi novateur au sein du champ littéraire québécois, en tout cas en termes d'avancées du polyamour. Toutefois,

outre la thématique, les éléments transgressifs qui apparaissent dans les romans précédents – la polyfidélité et la bisexualité masculine dans *C'est la faute au bonheur*, l'agentivité du personnage féminin dans *Ainsi font-elles toutes* – ne se retrouvent pas dans ce *Tarquimpol*, qui demeure profondément phallogentré, tant sur le fond que sur la forme. Effectivement, l'objectification et l'effacement des personnages féminins font en sorte que l'apologie des amours multiples paraît justifier essentiellement les fantasmes du Narrateur, sans égards aux désirs de ses partenaires. Les questions soulevées dans le roman au sujet de la mononormativité et des relations amoureuses plurielles se trouvent ainsi piégées dans une rhétorique patriarcale redondante et narcissique.

CONCLUSION

Comme nous avons vu au tout début de ce mémoire, les récits littéraires dominants qui mettent en scène les diverses formes de non-monogamie le font avant tout pour propulser le récit, dont la tension sera ensuite résolue par le retour de la monogamie traditionnelle (Saxey, 2010). Afin de voir si la littérature contemporaine remet en question la mononormativité ambiante, je me suis intéressée à trois romans qui mettent en scène une conception particulière de non-monogamie, c'est-à-dire le polyamour qui, je le rappelle, renvoie à « l'orientation relationnelle présumant qu'il est possible [et acceptable] d'aimer plusieurs personnes et de maintenir plusieurs relations amoureuses et sexuelles à la fois » (Barker, 2006).

Ces trois romans, soit *C'est la faute au bonheur* de Arlette Fortin, *Ainsi font-elles toutes* de Clara Ness et *Tarquimpol* de Serge Lamothe dessinent non pas un, mais *des* polyamours, de par les différences entre les pactes relationnels représentés dans chaque roman. *C'est la faute au bonheur* raconte la vie quotidienne d'un trio amoureux, Mylène, Momo et Pierre, évoluant selon un pacte que l'on dit polyfidèle ; *Ainsi font-elles toutes* relate les liaisons de la narratrice, reposant sur un pacte de type *Don't ask, don't tell* avec son partenaire primaire, Paul ; quant à *Tarquimpol*, il révèle les phases menant à la formation d'une « tribu » de cinq personnes, où le Narrateur est le pivot central.

Au-delà des éléments que j'ai mis en relief séparément – les limites (*boundaries*) des personnages représentés, le système de communication dans chacune des cellules et le lexique particulier de chaque roman –, il apparaît qu'il n'est possible de répondre aux questions initiales qu'en comparant les récits étudiés jusqu'à maintenant.

Je me suis demandée si les représentations du polyamour étaient positives ou nécessairement négatives, saisies depuis un cadre valorisant la monogamie. Dans *Tarquimpol*, le polyamour est présenté comme supérieur à la monogamie plutôt que comme une alternative à celle-ci. *C'est la faute au bonheur* normalise le polyamour sans le déifier ou le critiquer, mais le montre comme exceptionnel, particulier à cet univers. Pour sa part, *Ainsi font-elles toutes* met en scène les hauts et les bas d'un tel modèle, sans nécessairement prendre position sur sa valeur. Globalement, dans les trois romans, la monogamie n'est pas utilisée pour résoudre la tension narrative. Le « retour au calme » s'effectue davantage à travers la bonne entente des personnages et le partage de leur(s) amour(s).

J'ai choisi d'analyser les romans dans l'ordre présenté en partant de celui qui discute le moins de polyamour, *C'est la faute au bonheur*, à celui qui l'explique littéralement, soit *Tarquimpol*. Or, j'ai réalisé que pour la question des patrons dominants quant à la distribution sexuelle au sein des modèles représentés, j'aurais pu analyser les romans dans l'ordre inverse, pour partir du plus traditionnel au plus novateur. En effet, dans *Tarquimpol*, on retrouve deux hommes hétérosexuels, deux femmes bisexuelles et une femme lesbienne; dans *Ainsi font-elles toutes*, il y a deux hommes hétérosexuels et deux femmes bisexuelles; enfin, dans *C'est la faute au bonheur*, deux hommes bisexuels et une femme hétérosexuelle³² : ce dernier fait figure d'exception en regard de l'échantillon, aussi limité soit-il. Il semblerait donc que le modèle soit défini par l'hétérosexualité masculine et la bisexualité féminine, ce qui se conforme à ce qui est généralement observé à l'intérieur des cellules polyamoureuses (Sheff, 2014).

³² Notons que dans les trois romans, aucun personnage n'identifie clairement son orientation sexuelle. Ces classifications sont donc strictement basées sur leurs comportements sexuels.

La question du consentement des partenaires n'a été que très peu abordée dans cet essai. Puisque j'étais limitée dans le temps et l'espace, j'ai fait le choix de ne pas creuser cet enjeu, pourtant central à la définition du polyamour. Mais il faut noter que les types de narration posent problème à son analyse : comme nous n'avons pas accès aux pensées ou aux paroles des partenaires, hormis à travers ce que les narratrices ou le narrateur évoquent, leur consentement dans les trois romans est implicite, jamais discuté.

Sur le plan formel, on constate également que les formes des romans sont restées très près du récit amoureux traditionnel, et ce, malgré le fait que la récente mise en récit du polyamour aurait pu laisser espérer un certain bouleversement. Bien qu'il me semble que le polyamour *pourrait* modifier les codes narratifs, notamment en ce qui concerne le mode de narration, les trois romans présentés ici manquent l'occasion de mettre au jour la dynamique plurielle intrinsèque au polyamour en n'offrant le micro qu'à un seul des partenaires impliqués.

Je considère que les romans présentés sont novateurs puisqu'ils dépassent la norme monogame et ce, à travers la représentation de la non-monogamie : habituellement, un personnage amoureux, hésitant entre deux prétendants, finit toujours par choisir ; une histoire d'infidélité finit toujours dans la reconduction de la monogamie. C'est donc la première fois – à ma connaissance – que le polyamour est ainsi écrit dans la littérature québécoise : les auteures et l'auteur mettent en scène des personnages qui critiquent non pas les modèles relationnels marginaux, mais bien les normes sociales trop strictes et discriminatoires envers ceux et celles qui choisissent de s'en écarter.

Je relève, en terminant, qu'en raison de l'échantillon limité dont il a été question, et du fait que je me sois davantage concentrée sur les rapports de sexe et de genre, plusieurs éléments d'analyse relatifs aux intersections du polyamour et des rapports sociaux de classe, d'âge et de race

demeurent toujours inexplorés. Les enjeux liés à la pauvreté sont centraux au roman *C'est la faute au bonheur*, par exemple, mais les questions économiques sont complètement évacuées des deux autres romans. À cause de l'importance que cet enjeu revêt à mes yeux, j'en ai tenu compte en écrivant ma propre création, et je pense qu'intégrer cette dimension dans les vies de personnages polyamoureux c'est faire un pas de plus vers une image du polyamour réaliste, non utopiste.

Au 5^e – roman d'amours

L'arrangement temporaire

« *Quads are notoriously unstable.* »
Elizabeth Sheff

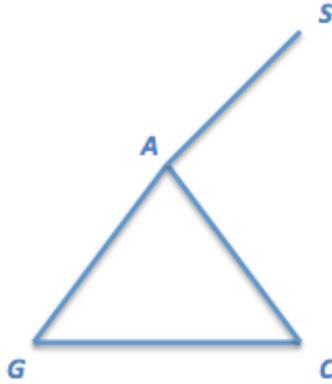


Figure 1

Éloi se fait des bras avant que la pizza arrive

Il n'y a qu'une porte au 5^e.

Elle m'a dit de cogner en arrivant, mais avec le bruit infernal que fait la *Volks*, elle doit savoir que je suis arrivé.

Je déteste les escaliers en colimaçon. Ils me donnent mal au cœur si je ne regarde pas devant moi et trébucher si je ne regarde pas les marches. Et les monter avec une boîte aussi large que moi – même si ça ne fait pas si large que ça – ça augmente quand même le niveau de difficulté.

J'avais oublié que le système de sécurité au rez-de-chaussée ne fonctionne pas; j'ai sonné pendant 15 minutes – mon cellulaire était mort, je ne pouvais pas l'appeler pour lui dire de me *buzzer in* – avant de me mettre à donner des coups de pied dans la porte : je n'ai même pas songé

à déposer la boîte que j'avais entre les mains. La porte en question s'est entr'ouverte avec un *clic* qui a résonné jusqu'au fond du hall. *Soupir.*

Je dépose la boîte devant la porte en me pliant complètement en deux – mes genoux font déjà assez mal comme ça, au pire je me barre le dos et abandonne le déménagement.

Pas question de cogner : elle sait que je suis là, elle aurait dû venir m'ouvrir. Évidemment elle se délecte de l'attente, les frissons d'angoisse et d'excitation de « l'avant », du *je ne sais pas ce que ça va donner mais en ce moment tout est encore possible alors s'il te plaît laisse-moi encore un peu de temps pour imaginer.* Si on était à la gare, elle aurait le nez dans un livre et n'en sortirait pas avant que je ne fasse de l'ombre sur les pages.

Je lui avais dit de me donner une clé. *Ça va être plus simple, Alice* que j'ai dit. Mais elle a insisté pour y être. Pour m'attendre. Pour me forcer à cogner.

Il reste une trentaine de boîte en bas, une autre *batch* à l'autre appartement, je vais mourir, c'est sûr, je vais mourir.

En redescendant les escaliers – je regarde les marches une à une cette fois – je décolle mon t-shirt de sur mon ventre et je le secoue pour m'éventer. Je suis ici à cause d'Émilie. Je la vois encore, elle pleure en faisant la vaisselle, elle dit probablement qu'elle s'en va puisqu'elle est partie au matin, mais je n'arrive pas à me souvenir de ce qu'elle a dit, pourquoi ? Je ne pouvais certainement pas me payer un 4 et demi tout seul. J'ai eu une conversation-par-message-texte avec Alice qui a commencé avec : *j'ai besoin de café* et s'est terminée par : *anyway j'ai pas de*

meubles juste un lit, tout était à elle, et le lendemain elle m'apprenait qu'elle était en pourparlers avec ses coloc pour m'offrir la chambre vide au 5°. Est-ce que je lui avais demandé ? J'ai dû dire que c'était temporaire.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai poussé Émilie à partir, elle n'a peut-être pas le mérite d'avoir pris une décision toute seule, après tout. Elle a peut-être voulu (enfin) prendre le risque de vivre sans moi parce qu'elle n'en pouvait plus de mon apathie, de mon indifférence. Je pense (j'imagine, je suppose) qu'elle le voulait vraiment; que depuis longtemps elle voulait partir, mais je crois qu'elle n'aurait pas bougé si ça n'avait pas été des rats. Des rats dans le sous-sol pas fini. C'est ça : l'épisode des larmes pendant la vaisselle c'était après la visite de l'exterminateur. *J'suis pu capable, Éloi. Je peux pas rester ici.*

Chez Alice il y a des chats au lieu des rats. Je prévois m'entendre mieux avec eux qu'avec ses coloc. Elle a évité le sujet mais c'est évident : ils auraient préféré n'importe qui d'autre que moi. Quelqu'un qui, au minimum, ne serait pas « un *autre* ex », et même pire, son « premier *chum* » ! Elle a dû leur faire des promesses et ils ont eu pitié.

Ils savent que c'est temporaire.

J'aurais pu trouver autre chose, un appartement à moi. Mais c'était trop *convenient*, cette cuisine équipée, ce salon meublé et ce prix dérisoire. Cinq adultes dans un 6 1/2 à Sherbrooke, c'est peu d'espace, mais surtout peu de dépenses. Je suis là maintenant, aussi bien faire comme si ça m'allait. Monter une deuxième boîte, une troisième, une quatrième. Quinze allers-retours au 5°.

J'aimerais mieux rester en bas, endurer la chaleur qui graisse mes cheveux et moite mes aisselles. C'est parfait tiens, je monterai avec une boîte quand le livreur de pizza se pointera, il sera obligé de cogner à ma place.

Dehors, il y a des gros chênes de chaque côté de l'entrée principale du bloc, je choisis celui de gauche pour m'asseoir à l'ombre et regarder mon bazou clignoter ses quatre *flashers*.

Mon dos s'est à peine posé contre le tronc d'arbre que la porte du bloc s'ouvre. Alice a décidé que j'avais besoin d'aide. Elle aime tellement répondre à mes soi-disant besoins avant que je ne les émette, donc elle est descendue. Avec du thé glacé.

Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Est-elle obligée d'être si fine ?

J'ai beau chercher, il me semble que je n'ai jamais *désiré* une situation comme ça. Avec Alice ça ira, malgré sa propension à vouloir s'assurer que tout le monde va bien. Tout ce que je sais des trois autres, c'est ce qu'elle a bien voulu en dire. *Camille transitionne, c'est fascinant, c'est comme regarder un adulte avoir sa puberté; Gaëlle fait les meilleurs desserts de la ville, tu vas voir; Simon ben... Paraît qu'y va faire beau samedi, c'est parfait pour déménager.*

Je les comprends. Ça ne veut pas dire que je les respecte.

Elle va s'asseoir, je vais soupirer, elle va me sourire, je vais baisser la tête, boire le thé glacé, résister à l'envie de me verser le pichet sur la tête, la remercier, monter des boîtes.

Elle s'assoit plus près de moi que ce que j'aurais préféré finalement, non sans avoir pris le temps d'étendre une nappe à pique-nique sur le gazon avant de s'installer.

T'as pas cogné, qu'elle dit en me tendant un verre, sourcils froncés.

Elle est drôle, elle. Elle pense que ça se passe comme dans sa tête, que je suis là et que je suis son *ami*. Je m'en veux de lui en demander autant, elle pense probablement que je n'en demande pas assez, que je suis méchant, *insensitive*, oui, c'est ça, *insensitive*. Je pense (je sais, je me doute) que j'habite ici en attendant. En attendant de trouver mieux.

J'y pense tout le temps, j'essaie d'être patient, j'essaie beaucoup trop, je réussis souvent. Et parfois je me mets à y penser et je panique.

Je finis par pousser une réponse : *Allo, Alice*.

Elle sourit. *T'es cute toi. Est-ce que ça va ?*

Non, je ne vais *pas* bien, mais ce n'est pas grave, *this too shall pass*.

En voulant boire le thé glacé en question j'ai manqué de visou.

J'en ai renversé partout dans ma barbe.

Alice philosophe avant qu'il ne cogne

Pour la troisième fois depuis que le soleil a décidé de me réveiller à 6-*fucking*-heures du matin en gagnant le combat contre les rideaux que j'aurais dû changer il a longtemps déjà, le jet glacial de la pomme-de-douche-qui-manque-de-pression dégouline le long de mon dos.

Je soupire de satisfaction.

Il n'est pas tout à fait 9 heures et les autres sont couchés – sauf Gaëlle, évidemment – Éloi n'est pas encore arrivé, je suis revenue dans la douche parce que j'avais chaud, parce que le salon est autant un sauna que ma chambre, et parce que le giclement timide de l'eau frisque me rappelle que je ne suis pas une loque humaine, je suis une personne intelligente et intelligible.

Aussi bien rester ici, l'eau froide ça ne coûte presque rien, peu importe que je claque des dents puisque je tremble de toute façon.

Son arrivée – *tu devrais dire : son retour* – me rappelle que j'ai déjà essayé d'en avoir Un. Un à la fois. C'est ce qu'on est supposées faire. J'avais oublié.

Je m'étais *matchée* avec un Un, un Monogame-mais-pas-Monosexuel, et moi aussi je l'étais, je pensais que je l'étais, qu'on était pareils, on s'aimait d'amour, c'était capotant. Capotant comme dans *J'arrive pas à te dire à quel point je t'aime parce qu'il n'y a pas de mots pour ça, les gens qui disent qu'ils sont en amour ils ne savent pas ce que c'est parce qu'il n'y a personne qui peut aimer autant qu'on s'aime, les gens aiment mal, ils sont poches les gens.*

Il n'y avait rien à faire. Notre snobisme amoureux suintait de partout.

Puis, des frasques. Quelqu'un d'autre pour me faire capoter, un différent capotage on s'entend, mais je ne capotais pas moins pour l'autre, le premier, donc j'ai voulu les deux, j'ai essayé d'avoir les deux, sans le leur dire, quelle bonne idée.

Au lieu d'en avoir deux, bientôt je n'en ai plus eu du tout.

En plus, le second n'était pas de calibre. D'ailleurs on me l'a rappelé souvent, on me disait qu'il n'en valait pas la peine, comme si on m'apprenait quelque chose.

Je n'ai pas besoin de me laver les cheveux mais je recule quand même ma tête pour les mouiller, pour qu'en ressortant de la douche j'aie encore du froid sur moi, sur ma tête, un peu plus longtemps. Ma peau sèche trop vite.

Dans les romans comme dans les films, il faut toujours choisir. On intègre ça. J'avais intégré ça. Je pensais avoir besoin de la simplicité du couple et l'excitation de l'infidélité, suffisait de cacher mes partenaires les uns aux autres, dans les fictions ils font comme ça, je n'avais qu'à faire pareil. Je voudrais pouvoir dire que je n'avais pas lu les bonnes histoires, inadaptées à mon amour intarissable, sauf que je n'ai pas tellement eu le choix. C'est toujours le manque de choix le problème. Et le manque de temps : on ne peut pas lire *toutes* les histoires.

Le fléau.

J'hésite à me laver, puisque je l'ai fait déjà juste après mon réveil forcé. Je n'ai pas de problème avec la texture ou l'odeur de ma sueur, je me douche seulement parce que je n'en pouvais plus d'avoir chaud mais tant qu'à être ici je peux bien me laver encore, je n'ai rien d'autre à faire que penser et

Oh Éloi avait fait ça aussi, juste avant qu'on se rencontre pour la première fois, avant que j'arrive chez lui il avait pris trois douches pour fuir son petit frère et ses parents, la seule place tranquille dans la petite maison verdunoise. Il me l'avait dit après.

Il a aussi dit, quand j'avais questionné sur son choix de porter des jeans par une chaleur pareille :
Je ne porte pas ça, des shorts.

Je n'aurais peut-être pas dû insister pour qu'il vienne habiter avec nous. Je me suis faite avoir par la nostalgie, la pitié, toutes ces *shits*-là. Il m'a dit qu'il cherchait une place *juste pour quelques mois, le temps que je trouve une job*, le lendemain j'en parlais aux Autres en tentant de les convaincre.

Non, je n'aurais pas dû insister parce que si ça tourne mal, maintenant, ce sera de ma faute, même si ça ne peut pas *vraiment* mal aller, je sais bien qu'il ne nous juge pas, qu'il comprend, qu'il veut s'intégrer. Même s'il me l'a pas dit explicitement.

C'est pas comme si c'était le gars le plus transparent, non plus, peut-être que je ne devrais pas le croire, mais c'est trop tard, il arrive. Il va avoir son lit dans sa chambre, sa serviette dans la salle de bains et sa place à table, on va être cinq, c'est dommage. Quatre c'était un beau chiffre, un chiffre littéralement carré, à quatre coins, quatre côtés, même si on est moins un carré qu'un

triangle avec une quatrième ligne qui part d'un des coins et qui n'a pas vraiment rapport, une figure géométrique qui n'a pas de nom.

C'était bien, quatre, sauf que ne suis jamais capable de dire non à quelqu'un que j'aime, que j'ai aimé plutôt, qu'ensuite j'ai aimé un peu moins, ben, pas un peu moins mais différemment, en fait je n'ai jamais arrêté de l'aimer, donc je l'aime encore, mais pas de la même façon.

Je ne pouvais pas dire non et en fait il *fitte* bien, il *fittera* bien dans l'appart, faut juste lui laisser du temps.

J'ai beau me concentrer sur chaque frottement de savon sur les plateaux et plis de mon corps qui n'en fini plus, ça ne m'empêche pas encore de réfléchir – et donc d'angoisser – sur son déménagement. La douche c'est trop habituel. J'aurais dû prendre un bain mais il aurait fallu que je lave le bain, trop de job, j'avais chaud, j'ai encore chaud d'ailleurs.

Il n'est même pas encore arrivé et j'imagine déjà le triangle inversé de sueur au dos de son t-shirt. Si le règlement municipal le permettait, je resterais bien torse nu pour l'aider avec ses boîtes ; je pourrai toujours faire mine de lui enlever le sien, plutôt – *Et alors? Tu as le droit, profite-en!* – mais il ne l'enlèvera jamais de son plein gré. Il ne faudrait surtout pas que quelqu'un profite de la vision d'un squelette laiteux qui flexe ses non-muscles en soulevant des boîtes.

Mautadine qu'il est beau. J'ai déjà assez chaud, j'ai pas besoin de me mettre à fantasmer sur ce qui arriverait si.

Je finis le savonnage par mon entre-fesses, d'où j'extirpe des cheveux orphelins qui ont glissé le long de mon dos pour s'y loger quand j'ai mouillé ma tête. Le motton de cheveux qui ne s'est pas rendu au drain. Je le colle sur le mur de la douche en espérant que je ne l'oublierai pas là.

Le thé glacé doit être prêt, mais si je sors de d'ici je risque de croiser Simon qui va m'assaillir de jugement, *T'es trop fine avec lui* ou *Quand est-ce que vous allez coucher ensemble?*, au mieux *Ark c'est quoi ce linge-là*. Je vais m'essayer quand même. Peut-être que Simon va rester dans sa chambre, il s'est peut-être endormi en lisant *Confession d'un enfant du siècle* parce qu'il trouve Musset vraiment plate, *mais n'est-ce pas qu'il faut le lire!*

Dans la cuisine, ça sent les biscuits et l'humidité, même si on fait un gros effort pour rester au frais avec les fenêtres fermées et le petit air climatisé. Gaëlle m'accueille avec un câlin visqueux dont j'ai envie de me défaire rapidement – les deux en camisole, nos bras glissent les uns sur les autres comme si elle avait pas juste graissé la plaque. Je lui suis quand même reconnaissante, dans ses bras je dégoutte mais je me calme, aussi.

Bon stress *bad* stress, s'il cogne maintenant je vais sauter dix pieds dans les airs. Gaëlle ouvre le frigo et me tend le thé glacé. Je le brasse la tête baissée, prépare le cabaret et goûte à nouveau : parfait. Je vais retourner dehors, l'attendre comme une groupie, assise sur le muret, jambes croisées pis toute. Hé que c'est *cute*.

Je sais que Simon attend que je lui donne raison : *ça c'est mal passé avec le dernier cis-dude coloc qu'on a eu, j'vois pas pourquoi ça serait différent avec lui*. Mais je sais bien qu'il trouve Éloi de son goût – je lui ai montré une photo et il a fait un étrange déglutissement – même s'il ne l'avouerait jamais. Faut pas que je le raisonne, faut pas que je le console, faut pas que je lui dise qu'il est beau et fin parce que même s'il l'est, il n'a pas besoin de l'entendre. *Don't enable*.

Est-ce qu'il m'en voudrait s'il savait que j'ai pensé (pendant un quart de seconde, pas plus) que s'ils finissaient par coucher ensemble, je pourrais me vanter d'avoir composé la *slash fiction* entre mes deux ex.

Gaëlle déjeune avant tout le monde

Je ne sais pas ce qui m'a pris de faire des biscuits par cette chaleur, je me suis retrouvée à en manger une tonne, j'aurai beau dire *j'en ai juste mangé un, fallait que je goûte, hein*, ben là j'ai pu faim et si Alice décide de faire des crêpes j'en mangerai pas. Je ne sais pas s'ils vont avaler ça, que j'en ai mangé un seul. *Fuck off*. Camille, au moins, ne le remarquera pas : elle va juste être heureuse que j'aie fait du dessert.

Allo, mon nom est Gaëlle et je suis biscuitholique.

Alice est hallucinante ce matin. Ça fait genre une heure qu'elle est dans la salle de bains. Je pensais que ça allait être dur à cacher, mon envie de biscuit-bruncher, mais j'ai eu le temps de faire la pâte, les disposer sur la plaque, les faire cuire, attendre 30 secondes qu'il refroidissent pis en manger...

Un, deux, trois, quatre, sept.

Sept ronds vides sur la plaque.

Ayoye.

J'va mettre ceux qui restent dans la jarre tout de suite, comme ça ils pourront pas les compter.

J'aime ça être toute seule dans la cuisine, y'a juste moi pour me culpabiliser de trop manger dans ce temps-là. Même si l'avantage de vivre à quatre c'est justement que je ne peux pas faire de « vrais » excès : tout le monde est au courant ce qu'il y a dans le frigo.

Oups, je voulais dire cinq. Éloi arrive ce matin. $4 + 1 = 5$.

Je suis contente que ce ne soit pas moi la charnière, cette fois-ci. Quand Raph habitait ici, je me sentais responsable de lui, et quand ça a foiré, je me suis sentie un peu mal. Ça l'était un peu, sans doute. De ma faute. Ça se passait bien jusqu'à ce que je dise à Simon *je suis sûre qu'il te trouve cute il sait juste pas comment s'y prendre, rapproche-toi de lui* pour ensuite apprendre qu'au premier *move*, Raph lui avait craché dans la face. C'est pas une façon très polie de dire *je suis pas intéressé*. C't'insultant, même. Il a fallu le mettre dehors après ça, sinon c'est Simon qui serait parti. Et Alice serait partie avec lui, hop, plus personne au 5^e.

En fait, Raph aimait tout ce qui concernait le sexe femme-homme, femme-femme, mais pas le sexe homme-homme. Il a dû se dire, en acceptant d'habiter ici, que puisque Camille est, à ses yeux cissexistes, *encore techniquement un homme*, que le sexe entre elle et moi était dans les limites de son acceptable. Pour autant que je sache, il devait même penser qu'il « manquait quelque chose » aux activités sexuelles entre Alice et moi, puisque le pénis apparemment nécessaire à l'accomplissement d'un partie de fesses était tout à fait absent.

C'est un peu ma faute, cette échauffourée, parce que je n'avais pas fait « d'enquête » sur lui. On prenait nos *breaks* ensemble au bureau, 3^e étage du spectaculaire édifice vitré coin Belvédère et Frontenac, il trippait danse contemporaine – une rareté au MELS – m'avait invitée à aller voir la troupe de Pina Bausch en spectacle et j'avais passé une excellente soirée. Je lui avais parlé de ma petite famille de colocataires, il avait posé des questions relativement pertinentes, *Camille c'est ta blonde et Alice aussi, mais elle sort avec Simon ? Simon ça le dérange pas de la partager? Quoi, faut pas parler de partage parce que ça sous-entend qu'elle est à lui ?*

Il cherchait une place où vivre. On avait une chambre libre.

Après le crachat au visage, Simon ne m'a pas parlé pendant plusieurs semaines. Pis Alice a arrêté de dormir avec nous.

Depuis, on a 4 règles sur les chambreurs :

1. Doit être une connaissance de longue date (laissé à la discrétion de celui/celle des quatre qui connaît la personne)
2. La situation amoureuse des quatre *current residents* doit être explicitée au préalable.
3. Le chambreur ou la chambreuse doit avoir été rencontré/e par toutes et tous avant d'emménager.
4. Tout commentaire/sous-entendu transphobe/homophobe/polyphobe résultera en une expulsion immédiate.

Oh Alice, mon Alice ! Viens le chercher, ton thé glacé, *don't mind me....* C'est pour Éloi, ce joli plateau de service avec nos beaux verres ? *Fancy much ?* Seigneur, faites qu'elle ne compte pas les biscuits. Allez, cocotte, n'essaie pas de m'éviter, tu vas le recevoir de plein fouet mon sourire, bourré de sous-entendus, regarde-moi pour que mon sourire te dise *ma pauvre chérie, je trouve notre situation tellement absurde, et je sais que pour toi c'est pas drôle, mais je t'aime et je vais te supporter de loin parce que j'aime ça vous observer et vous regarder vous empêtrer, est-ce qu'on dort ensemble ce soir je veux que tu me racontes tout.*

Ça fait longtemps que j'ai hâte de ravoir Alice dans notre chambre – la chambre à Camille et à moi – parce que dormir à trois c'est *fucking great*, quoique ça implique nécessairement qu'une de nous se retrouve au milieu et qu'elle mourra de chaleur. Simon et elle ont pris l'habitude de

dormir dans sa chambre à lui, ce que j'ai de la difficulté à comprendre – je l'adore, là n'est pas la question, mais il ronfle.

Comment vous expliquer? À quatre, on a trouvé un équilibre qui est plutôt complexe à atteindre lorsqu'on est dans une situation amoureuse « normale » au milieu d'un monde de relations « conventionnelles ».

Entre nous il y a une harmonie qui désarçonne tous les *ça peut pas marcher*.

Sauf que là, il y a Éloi, et comme Simon a objecté lorsqu'Alice tentait de nous persuader, *comment on sait qu'il va pas tout gâcher?*

En fait il n'y a pas moyen de savoir quel impact réel aura ce Nouveau (cet Intrus, cet Étranger) sur notre Famille. Même si Alice le connaît bien. Même s'il a l'air assez propre. Même s'il est beau. Même s'il est gentil.

Je ne sais pas combien de temps on pourra l'endurer. S'endurer. Combien de temps avant de trouver le *new normal*.

J'aime le changement, *mais pas tant que ça*.

Ça me donne quand même une excuse pour faire des biscuits. Je stress-biscuite. Tout ce *drama* potentiel ! Ça mérite des *Chipits* et beaucoup de cassonade.

Et s'ils n'étaient pas bons, mes biscuits ?

Je vais peut-être en goûter un autre. Un dernier. Juste pour être sûre.

Camille s'impatiente devant une assiette vidée

On était là en premier.

En fait ça ne me dérange pas tant que ça, que Chose emménage, je suis la plus polyvalente, on va se le dire. Mais j'ai besoin de ma place, besoin de place pour penser. À moi. Parce que je viens à peine de commencer à devenir moi, à devenir *elle*.

Parce qu'il y a eu quelques Camilles dans ma vie mais jamais une comme Camille Bergeron, de *Radio-Enfer*. Cette Camille-là c'était moi. Personne ne pouvait pas me faire déchanter là-dessus.

Camille Bergeron n'aimait pas se maquiller, jouait à la ringuette, passait son temps à lire et à remonter ses lunettes. Elle aimait Léo [Rivard, directeur technique], qui était aussi un peu moi, mais moi-garçon, moi si j'avais su habiter mon corps.

Camille me connaissait, comme moi elle avait besoin d'apprendre comment être « une vraie fille », la fille qu'on attendait qu'elle soit, pour que les gens se méfient pas d'elle. Une fois qu'on sait bien jouer à la fille, on peut bien être qui on veut en-dedans, personne ne pose de question jusqu'au jour où tu décides de mettre une jupe.

Les vêtements, c'est tellement sérieux.

Qu'Éloi emménage, ça me fait penser au tout début, à Ali qui essayait de nous convaincre, Gaëlle et moi, qu'habiter avec Simon pouvait être une bonne idée. Elle avait une vision, qu'elle disait, une maison où on aurait une cachette sous l'escalier pour y mettre tous mes bas-collants, *comme chez ta grand-mère, où il y avait les jouets*. Elle me le répétait souvent (*tu vas voir, tu pourras t'habiller comme tu veux*) mais même à son insistance, à l'époque (*profites-en donc pour t'acheter des jupes!*) je ne me croyais pas capable de surmonter le « sérieux vestimentaire » ni

même d'habiter ailleurs que chez ma mère. Oui, même à mon âge. Je suis polyvalente, ça ne veut pas dire que je suis autonome.

Ok, on n'a pas pu trouver un appartement avec un escalier sous lequel cacher mes collants (le seul escalier c'est celui qui mène à l'appart : pas idéal). Au début je les mettais juste de temps en temps, mes collants. Quand j'étais seule. Des fois quand j'étais avec Gaëlle. Ou avec Ali. Ou les deux. Je les portais sous mes pantalons, puis j'ai commencé à les mettre avec une jupe, avec une brassière, sans brassière. Pis là, tout le temps.

Ça fait au moins une heure qu'on est assis autour de la table; quarante-cinq minutes qu'on a fini de manger le lunch et qu'Ali jacasse, essentiellement parce que personne d'autre ne veut parler. Théoriquement je suis une bonne fille, toute sage, alors je ne bronche pas, même si j'ai un peu envie d'être vilaine, dans l'optique évidente de me faire punir devant tout le monde. *Blargh*, faut pas que je pense à ça, j'ai mis mes jeans serrés, des jeans « de gars », et là, ça va paraître si je pense à une fessée.

Jusqu'à maintenant, on peut pas dire que le nouvel arrivant soit particulièrement amusant. Il a les bras croisés et les yeux baissés. J'ai envie de m'amuser, moi. J'ai envie de monter dans mon lit et me faire monter. C'est pas compliqué, ça. Et beaucoup plus amusant. Et si ça faisait deux heures et quarante-cinq minutes que ça se passait, je ne serais même pas tannée.

Je vais pouvoir jouer à la Bonne, dès qu'Ali aura fini de nous sermonner. Dès qu'on en sera à la partie –faire – le ménage, plutôt que de parler du ménage, je pourrai titiller Gaëlle en évoquant un habit de *french maid* qui se porte sans sous-vêtements, même si je n'aurai pas l'occasion de l'enfiler, pas devant Éloi : même problème qu'avec les collants, mais voilà, bon.

(Je pense toujours à ça. Je pense toujours à me faire prendre, à me faire avaler, à me faire traiter comme un jouet, parce que je ne veux servir qu'à ça. Penser, c'est pénible, je le fais par obligation, mais si je suis dans les bras de ma Maîtresse, elle pense pour moi. J'aime. Je veux qu'on s'occupe de moi.)

Oups, excuse-moi, Ali, je sais je n'écoutais pas, mais c'est pas de ma faute : c'est la faute de ta poitrine.

Simon me fustige du regard; je sais, mon doux, je suis tellement barbare.

J'ai de la misère avec les inconnus, et si ça continue comme ça, bientôt on va être quoi, six, sept, trente-quatre, mille? Toujours à cause d'Alice. Elle essaie de me sociabiliser! Moi qui déploie tant d'efforts à me soustraire du monde, à passer inaperçue pour me consacrer entièrement à mes jeux de rôles! Je me fais assimiler. C'est bien juste parce qu'elle peut me faire faire ce qu'elle veut, du moment qu'elle me pince un mamelon et grapille mon entrejambe.

J'ai hâte de voir ce que ça va donner, avec le Nouveau. Il n'a pas l'air si insignifiant.

Ugh, est-ce que ça va faire en sorte que je vais devoir crier moins fort?

Je demanderai à Gaëlle de me mettre un bâillon.

Ce qu'ils se dirent après le souper

Chambre d'Éloi.

Rideaux tirés, lumière faible. Des boîtes sont empilées les unes sur les autres, des sacs verts pleins jonchent le plancher.

Éloi, habillé d'un hoodie marine et d'un jean ajusté presque noir, tient un sac ouvert d'une main, et de l'autre, il sort un à un les vêtements que le sac contient.

Apparaît Camille dans l'entrebâillement de la porte. Elle porte des shorts de plein-air et une brassière sport.

CAMILLE *souriante, une main sur le cadre de porte, l'autre sur sa hanche.*
Hey.

ÉLOI *ne lève pas la tête.*
Allo.

CAMILLE
La porte était ouverte, je me suis dit que t'avais peut-être besoin d'aide. Avec tes boîtes.

ÉLOI *sort toujours les vêtements du sac vert, les étendant sur son lit.*
T'es pas obligée, ça va.

CAMILLE
Je sais bien que je suis pas obligée, mais j'ai envie de t'aider.

ÉLOI
Pour vrai c'est pas nécessaire.

CAMILLE
T'es un grand garçon, *I know*. Mais je n'ai rien de mieux à faire.

Éloi soupire.
Camille imite son soupir.

ÉLOI
Ok.

CAMILLE
Good, good. Tu faisais quoi?

ÉLOI
J'sortais mon ligne des sacs verts.

CAMILLE

Palpitant. Tu veux que je fasse quoi?

ÉLOI

Ben... Si tu veux, plie-le pis range-le.

Elle ramasse un t-shirt orné d'un trou dans le col et hausse un sourcil.

CAMILLE

As you wish !

20 minutes durant lesquelles Camille juge silencieusement la garde-robe qui émerge des sacs.

ÉLOI *se tournant brusquement vers elle, d'une voix étranglée comme s'il muait.*

Fait que... !

CAMILLE

Hm ?

ÉLOI *passant tout à coup au quasi-murmure.*

Tu préfères que je t'appelle comment?

CAMILLE

Camille !

Éloi regarde fixement le cintre qu'il tient, tire sur l'hypoténuse avec son index et son majeur pour mesurer sa résistance.

ÉLOI

Non mais. Tu vois ce que je veux dire.

CAMILLE

Pas tellement, non.

ÉLOI

Les gens utilisent quoi. Pour t'appeler.

CAMILLE *se tournant vers lui.*

Un téléphone ?

Déconfiture d'Éloi face à la mauvaise foi de Camille.

CAMILLE *fière d'elle.*

Oui, bon, parfois ils utilisent un cellulaire!

ÉLOI

Les pronoms, Camille. Tu utilises quoi.

CAMILLE

Je, tu, il, nous, vous, ils !

ÉLOI

Calice.

CAMILLE

Allons allons, tant de sérieux ! J'aime mieux me faire appeler « elle », pour tout te dire. Mais je sais que j'ai pas encore tout à fait l'air de ; je t'en voudrai pas si tu te trompes.

Éloi, une petite boîte entre les mains, navigue entre les sacs jusqu'à son ordinateur, en équilibre sur une pile de livres sur son bureau. Il sort de la boîte une paire de haut-parleurs, les branche dans l'ordinateur et part son iTunes.

20 minutes durant lesquelles du linge est plié et de la musique joue.

CAMILLE *les épaules basses, ayant perdu un peu de son aplomb.*
Et toi cher, c'est quoi ton deal?

ÉLOI

Mon quoi?

CAMILLE

Ton *deal*. Tes préférences.

ÉLOI *imitant l'attitude sarcastique de Camille*
Musicales ? Littéraires ? Cinématographiques ?

CAMILLE *impatiente mais amusée.*
Tes préférences SEXUELLES, Éloi.

ÉLOI

Mon DIEU j'avais TELLEMENT PAS COMPRIS ÇA.

CAMILLE

T'es *cute* quand t'es sarcastique.

ÉLOI

J'aime les femmes.

Silence – entrecoupé du bruit des boîtes qu'Éloi.

CAMILLE

C'est quoi ça, une femme ?

ÉLOI *sort la tête, échevelé.*

Ayoye.

CAMILLE

Au moins t'as pas dit « J'aime les filles », je me serais inquiétée.

Silence.

Camille balance sa jambe dans le vide. Éloi s'assoit sur sa chaise d'ordinateur, ouvre des boîtes pour ranger des petites fournitures dans son bureau.

CAMILLE

Tu ne t'intéresses pas du tout aux hommes ?

ÉLOI

Pas vraiment.

Vrai silence.

ÉLOI *se gratte la barbe bruyamment, se remet à parler en marmonnant.*

T'as déjà été avec un gars, toi?

CAMILLE

Quelques fois, oui.

ÉLOI

Pis?

CAMILLE

C'est sympathique, je dirais, sans plus. Je ne peux malheureusement pas mettre *gold star lesbian* sur mon CV.

ÉLOI

Hm.

CAMILLE, *sourire narquois, moqueuse*

Pourquoi? Ça t'intéresse?

ÉLOI

Bof. J'aime mieux avoir un cul vierge.

CAMILLE *se lève brusquement.*

Houlà, les vulgarités !

ÉLOI

Voyons là, c't'une joke.

CAMILLE *se dirige vers la porte.*

Je suis ennuyeuse, je sais, mais les commentaires homophobes je trouve pas ça drôle. Tu connais le règlement.

Éloi étire son bras vers elle comme pour la retenir, se recroqueville en apercevant sa propre main étendue. Camille le fixe à présent, les sourcils froncés.

ÉLOI *bras croisés.*

Ça m'a échappé. Je pensais que tu saurais que je le pense pas pour vrai.

CAMILLE *hésitante.*

Je pouvais deviner que tu ironisais, moi ? Je ne suis pas Alice – heureusement.

ÉLOI

J'recommencerais pu.

Silence. Camille se rassoit.

ÉLOI *souriant pour la première fois.*

... Pour un jour ou deux, au moins.

CAMILLE *d'une voix plus grave, tout à coup.*

T'es vraiment un mangeur de merde.

ÉLOI *souriant de plus belle.*

Non, justement!

Rictus de satisfaction. Morceau de linge lancé au visage et départ précipité de Camille.

ÉLOI *criant à sa suite*

COME ON, 'ÉTAIT BONNE!

Simon est seul dans une maison pleine

‘Est jamais là quand j’ai besoin d’elle. Je sais pas à quoi elle pensait, nous laisser avec lui alors qu’on le connaît même pas. Même si c’était prévu depuis longtemps, sa réunion à Montréal, elle aurait pu faire une exception. Pour autant qu’on sache, il pourrait nous tuer dans notre sommeil.

Ok, non, il ferait pas ça. Il l’aime trop, et il sait que ça lui ferait du mal. Il faudrait surtout pas lui faire du mal.

Ils avaient l’air de bien se marrer, l’autre bord. Ils faisaient pas juste plier du linge. Le linge c’était une excuse pour flirter. Il vient d’arriver et il met déjà le bordel.

Ils ne savent pas que je les vois : je suis habilement situé, voyez-vous : ma chambre est directement en face de la sienne. Je le regarde prendre ses boîtes une à une. Prendre ses sacs, un par un. Prendre et ouvrir. Piger dedans et en ressortir une chose quelconque. Une lampe de chevet. Un coffre à crayons. Un bouquin.

Argh, je ne vois pas le titre; j’irai fouiller quand il sera sorti. Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es.

Je vais rester ici toute la soirée, je vais m’empêcher de profiter de *mes* divans à cause de lui. Le dîner c’était déjà assez, comme accueil : le regarder être mal à l’aise, et essayer de le rendre plus mal à l’aise encore. Je suis chez moi, je fais ce que je veux.

Nos chambres sont trop proches, c’est ça qui se passe. On a besoin d’une maison, pas de cet appartement grand comme ma poche.

Je ne me souvenais pas qu’il était si beau. Ça me dérange. C’est dérangeant.

Un ex c'est pas vraiment comme d'autre monde.

C'est une personne avec qui tu partages quelque chose.

C'est à dire, t'as partagé des choses avant. Du cul, notamment. Alice et Éloi sont quand même sortis ensemble pendant un an et demi. Un an et demi au secondaire, ils ont perdu leur virginité ensemble, très *cute* n'est-ce pas, mais quand même le genre de relation que t'es supposé archiver loin dans ta tête.

Sauf Alice. Alice laisse jamais partir personne.

Elle m'a parlé de lui à notre deuxième *date*, comme si ça se faisait, parler de son ex quand on est supposés s'entre-séduire. J'avais 21 ans, jamais eu de blonde (ni de chum *for that matter*), elle m'a expliqué que leur séparation avait été lourde mais qu'ils avaient repris contact depuis quelques mois, elle l'avait ajouté sur Facebook sur un coup de tête, ça avait été simple, si simple ! bien plus simple qu'avant.

Deuxième *date* pis j'étais déjà en amour avec elle, je ne comprenais pas comment est-ce que j'avais pu l'avoir si proche de moi pendant si longtemps et ne jamais l'avoir *vue* – la meilleure amie de ma meilleure amie pendant tout mon secondaire, celle qui allait dans une autre école et que j'avais vue deux fois à des soirées plates chez Andréanne où je me tenais dans un coin de sa cuisine pour critiquer les insipidités que tout un chacun prononcerait. Un stéréotype embourgeoisé dans un téléroman sherbrookoïse.

Qu'elle me parle de lui à cette deuxième *date* ça ne m'a pas fait un pli. Un ex : qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Il a fait son temps, celui-là, il s'est fait montré la porte *avant moi*, donc il n'était rien, dans sa vie. Rien de plus que moi.

Quatre ans plus tard, c'est moi qui suis devenu l'ex. Rien de plus que lui.

Si elle le (re)veut à nouveau comme elle m'a (re)voulu moi – parce que je n'étais plus le même et qu'elle était avec *elles*, que je ne représentais plus la déception, la torture, la dépression ni même la passion – je sais qu'il deviendra mon égal et que j'aurai perdu ma place, deux ans après avoir été le dernier « entré » dans la Famille. Je sais aussi qu'elle sera envahie par l'ivresse du nouvel amour même si elle l'a déjà vécu avec lui parce que oui ça se revit, oui ça s'enflamme cet horreur de sentiment, je ne sais absolument pas pourquoi elle peut les regarder, *elles*, avec son infusion douceuse de bienveillance et que ça me fait sourire, même je les trouve belles, mais que l'idée qu'il en soit la cible, *lui*, ça me donne la nausée.

Le trouver beau, ça aide pas.

Il est ici pour rester, c'est évident, il dit que c'est temporaire mais il s'attache déjà. Je le comprends : ces femmes sont les femmes de ma vie et elles existent dans un autre temps, dans un autre lieu, leur existence même est impossible. Et quand on les trouve, *quand on les trouve* on s'accroche comme on ne savait même pas qu'on pouvait s'accrocher. Il le sait, maintenant. À son deuxième jour ici, comme moi à ma deuxième *date*, il était tombé en amour.

Je l'ai vu se réfugier dans la fourrure des chats, se tapir dans sa chambre la porte fermée, faire semblant que la bouffe n'est pas si bonne que ça.

Je l'ai vu chercher par la fenêtre un autre endroit comme celui-ci, vérifier si ses anciens appartements existaient toujours, frôler les murs du bout des doigts quand il marche le long du corridor pour s'assurer qu'ils sont bien là.

Je ne sais pas ce qu'on a de différent. Pourquoi elle aurait besoin de nous deux plutôt que d'un seul de ses ex.

Tous les deux : des ex.

Il va s'asseoir dans *mon* fauteuil, pisser dans *ma* toilette, allumer *mes* lumières, boire dans *mes* verres. Il va perturber tout, tout, toutes. Je vais rester dans ma chambre ça va être mieux.

S'il pouvait rester dans sa chambre, ça irait sûrement mieux.

Ajustements culinaires

Gaëlle fait cuire des brownies

Pis ça, ça va où ?

P'tit chou.

Il préfèrerait ne poser aucune question, ouvrir toutes les armoires et décider lui-même où placer la passoire, sauf qu'il sait bien que je vais lever le sourcil un tout-petit-peu s'il s'exécute devant moi.

Je l'adore.

On n'a rien en commun, rien à se dire, c'est vrai qu'il est beau – pas mon type habituel, c'est clairement le fantasme tout craché de Simon, il n'en parle pas mais il bave partout –, et à en juger comment il me regarde furtivement quand il pense que je ne le vois pas, il me trouve pas mal aussi. J'apprécie l'attention même si je ne suis pas d'accord avec lui : s'il me voyait sans brassière il changerait d'avis. J'ai pas envie de le *toucher* mais j'ai quand même envie de lui faire des câlins, ben non on n'a rien en commun je m'en fous, je l'adore.

Il s'offre systématiquement pour faire la vaisselle, maintenant. La vaisselle que j'utilise pour faire les gâteaux. Je ne sais pas s'il la fait pour m'encourager à faire plus de gâteaux, pour être poli ou juste par ennui ; le plus probable c'est qu'il veuille être à côté du four quand le *timer* va sonner et être le premier à goûter quelconque combo cassonade-beurre-chocolat qui s'y trouve.

Je l'adore. Comme ma grand-mère maternelle avait dit à mon père après leur première rencontre :

« T'es tranquille pis tu fais la vaisselle : tu peux revenir quand tu veux. »

Ce soir, j'ai opté pour les *rocky roads*. Je n'en ai pas encore fait depuis qu'il a emménagé, mais ils devraient avoir du succès ; il s'agit quand même d'un brownies avec garniture de guimauves, noix de Grenoble et coulis au caramel. Un estie de coulis au caramel que j'ai fait moi-même, *checkez-moi* le brasser avec ma grosse cuillère de bois.

Ses cheveux lui tombent dans les yeux pendant qu'il frotte les casseroles avec l'éponge verte et jaune. Ça l'inspirera peut-être à me demander de les couper.

Mercredi dernier on était seuls pour ma soirée Pâtisseries ; ça l'a complètement déstabilisé de désirer à ce point ce qui se cachait dans le four tout en essayant de jouer les désintéressés. Il avait fait l'erreur de laisser la porte de sa chambre ouverte – l'odeur alléchante a fait de lui une victime facile –, s'était finalement pointé dans la cuisine et m'avait fait sauter dix pieds dans les airs en me surprenant en train de lécher la pâte à biscuits qui restait au fond du bol. Il a (enfin) réalisé que j'étais faible, ce qui l'a soit rassuré, soit inquiété, mais dans tous les cas il s'est attelé à faire la vaisselle – l'énorme quantité de vaisselle qui succède à une préparation cassonade-beurre-chocolat. Ce soir-là, c'est moi qui l'aie rangée dans les armoires. On n'a pas dit un mot.

Je pense que les *peeps* étaient confus quand ils ont trouvé une cuisine impeccable à leur retour.

Les brownies *rocky road* c'est un peu la Cadillac du dessert. Et apparemment, à voir comment Éloi regarde mon caramel, j'ai *hit the spot*. Je ne sais pas ce qui m'a pris, il avait un air un peu blasé (comme toujours) mais aussi un peu excité (comme rarement), je suspectais que l'idée des guimauves le ramolissait, j'ai juste dit *au fait, pourquoi t'es pu avec ta blonde?* et je l'ai vu se décomposer devant moi, il a fondu tellement vite que j'ai pensé qu'il collerait sur le plancher, mou comme une guimauve mon p'tit chou, en trois secondes je me suis excusée 25 fois, *argh non*

je voulais pas dire ça je suis désolée je suis désolée je suis désolée j'aurais pas dû c'est pas de mes affaires non argh non.

Pour me rattraper (pas folle la fille) je lui ai offert une chaise et une bière, il a juste hoché la tête, s'est assis, a pris la bouteille, en a calé la moitié et hop, je suis redevenue sa sympathique coloc faiseuse de desserts, même s'il affichait toujours un air sombre.

Émilie me trouvait dur à vivre.

Bizarre ça.

Elle était dure à vivre aussi. Elle avait pas besoin de moi.

T'es pas obligé de m'en parler, que j'ai dit encore, je voulais pas être intrusive, je m'excuse.

Il a demi-souri.

Pourquoi tu t'excuses tout le temps ?

Éloi avance le concept du tofu

Je ne sais pas ce qu'ils font tous là.

Ils en profitent quand je suis obligé d'être dans la cuisine. Ils espèrent peut-être que je vais les divertir. Ils sont futés, ils réussissent même à *faire quelque chose* à ce moment précis et à cet endroit précis pour justifier leur présence à côté de moi.

Je ne sais pas ce que j'ai de si fascinant, hormis que je suis le plus jeune, le plus barbu, le plus maigre, possiblement le plus éduqué parmi eux. Ils ne cherchent sans doute pas à se le faire rappeler, pourtant.

Il m'arrive même d'être drôle. Mais seulement avec les gens qui le méritent.

Personne ne me mérite ici. Surtout pas moi.

Tel que prévu, je me suis facilement acoquiné avec les chats, donc la règle « Pas de chats dans nos bras / sur nos épaules quand on cuisine », je la trouve un peu chiant. Ils exercent sur moi une attraction difficile à décrire, difficile à gérer. Si l'un d'eux daigne se frotter contre mes jambes, comment lui refuser une attention, une caresse ? Ne mérite-t-il pas une attention toute particulière, une note parfaite pour sa digne stature ? Et s'il miaule pour me signifier un besoin quelconque, devrais-je l'ignorer sous prétexte de ce règlement cherchant à prévenir une prolifération de poils dans nos repas alors qu'ils se retrouvent de toutes façons dans l'air que nous respirons et recouvrent toutes les surfaces où nous travaillons ?

Je trouve ça arbitraire, c'est tout. Une manière de m'empêcher de flatter les chats à ma guise. Pour me punir d'exister dans leur habitat naturel.

Parlant de punir : hier nuit, je les ai encore entendues.

Je crois que Simon n'y était pas : si j'ai bien compris, les arrangements pour « dormir » changent à tous les soirs, particulièrement selon les humeurs et la libido d'Alice. Elle visite au moins une fois par semaine chacune des chambres. Hormis la mienne, s'entend.

Il n'y avait que les filles, donc. J'ai entendu des bruits de main(s) qui claque(nt) de la peau – quels bouts de peau, je n'en sais rien – des murmures essoufflés, des gémissements étouffés, des cris étranglés.

Je ne sais pas ce que ça me fait.

J'ai songé à frapper contre le mur mitoyen, créer un peu de malaise de leur côté, question de ne pas le garder entier du mien. J'ai songé à mettre des bouchons dans mes oreilles, mais je ne voyais pas quoi utiliser à part des Q-tips, et j'avais peur de ne plus pouvoir les en extirper. J'ai songé à aller me coucher dans le salon, sauf qu'il y avait toujours le risque que je n'entende pas moins rendu là, et que je sois simplement inconfortable.

Plus inconfortable qu'ici, ce qui n'est pas peu dire.

Je ne sais pas si mon malaise, c'est un désir. Si c'est une envie. Un dégoût. Un étonnement.

Quand Alice et moi étions « quelque chose » nous n'étions que des enfants. Des enfants de 16 ans mais tout de même des enfants. À cette étrange époque, je voulais peut-être déjà la *spanker*, peut-être l'attacher, peut-être lui demander de m'appeler *Sir*.

Mais je ne le savais pas encore.

L'amour et le sexe, dans cet appartement, sont partout. Les quatre sont constamment lovés les uns contre les autres, à la première occasion, aussi banale soit-elle. Alice croise-t-elle Camille en allant à la salle de bain ? Elles se prennent dans leurs bras longuement. Gaëlle se joint-elle à Alice et Simon sur le divan pour regarder un film ? Elle s'assoit entre les deux et ils l'enlacent tendrement. Seuls Simon et Alice, parfois, refusent des embrassades quand elles leurs sont offertes. Ça ne semble déranger personne.

Moi, je ne câline que les chats, et ils me le rendent bien. Ils sont les plus doux.

J'ai demandé à ce qu'on mange moins de viande. Deux mois que je cuisine végé quand c'est mon tour. Il n'y a que Camille qui semble encore rébarbative face au tofu qui grille à présent dans le grand wok. Et Simon qui nous fait toujours manger du steak : *c'est mon père qui l'a chassé, ça compte pas !*

S'ils ne veulent pas me toucher, que font-ils tous autour de moi ? Simon, toujours le plus éloigné possible, comme si j'avais la peste ; Alice, toujours la plus proche, comme si elle espérait quelque chose de moi.

Je sais pas encore ce que j'en pense, et si je lui disais un truc pareil, elle me répondrait : *comment tu peux ne pas savoir ?*

Je peux t'aider ?

C'est sa demande principale, quotidiennement.

Ça va.

Et là, elle va me le redemander.

T'es sûr ?

Ha !

Sûr.

Fais-moi plutôt un câlin, Alice. Ça aiderait.

Simon grille un steak de chevreuil

Ce n'est pas que je sois particulièrement difficile, ou bourgeois. J'ai été élevé avec de la bonne viande, c'est tout. Les semelles de bottes ça n'entre pas dans ma bouche. J'aime le tendre, le frais, le décongelé parfois, oui, mais toujours cuit à la perfection.

C'est à cause de mes parents. Toutes les fêtes chez eux c'est de la raclette, et toutes les raclettes incluent du chevreuil. Et des épices à 35\$ le pot.

Ouais, ok, c'est peut-être un peu bourge.

Je voudrais tellement le faire cuire sur le barbecue mais je déteste devoir l'allumer, d'habitude c'est Alice qui s'en occupe, *c'est Alice qui s'occupe de tout ici*, et là elle est encore partie, donc ce sera dans le poêlon. Tant pis.

De temps en temps j'aimerais ça qu'elle ait moins d'amis, moins d'endroits où aller, moins de travail à faire. Elle est toujours partie et s'attend à ce qu'on soit toujours là. Surtout moi. Comme si je n'avais rien d'autre à faire *c'est un peu le cas, non ?* et que j'étais là pour son bon plaisir. Camille peut bien fantasmer sur ce qu'elle veut, c'est moi la *maid* ici.

La maid ? Le maid ? Is that a thing ?

Si nous n'habitons que tous les deux, je lui ferais des scones au fromage et j'attendrais en *naked apron* qu'elle passe la porte, m'aperçoive, laisse s'échapper un grognement de désir, m'enjoigne de monter sur le comptoir et me fasse la fellation du siècle.

Mais je ne ferai rien du tout. Elle n'en mérite pas tant. Ça ne devrait pas me déranger qu'elle ne soit pas là. Je devrais être content qu'elle soit sortie, si elle avait envie de sortir.

Mais Camille et Gaëlle sont sorties avec elle. Elles voulaient une soirée de filles ; j'ai ronchonné.

Alice a dit *t'es pas exclu, mon amour, t'as juste pas l'identité requise pour cette fois.*

Alors le steak c'est pour deux. Lui et moi. Une soirée de « gars » forcée. *Whatever that means.*

Deux personnes c'est peu pour autant de chevreuil. Il me le fera remarquer, je suis sûr. *Y'a trop de viande, qu'il va dire, pas assez de salade.*

Je lui dirai *il n'y avait qu'une toute petite botte dans le frigo.*

Et il répondra *t'aurais pu aller en chercher à l'épicerie.*

C'est vrai, j'aurais pu aller en chercher de la salade, sortir un peu moi aussi. L'épicerie ça n'a jamais fait de mal à personne, non ? À moins, bien sûr, d'y croiser ma mère, qu'elle rajoute vingt-cinq trucs congelés dans mon panier parce qu'elle a peur que je ne mange pas *assez* puis qu'elle offre de payer en mentionnant, comme d'habitude, que je devrais économiser pour m'acheter une maison plutôt que de payer du loyer à chaque mois, *c'est comme jeter de l'argent par les fenêtres, tu sais, faut que tu investisses !*

Changer d'épicerie serait un plan gagnant.

On a du céleri et des carottes, je vais préparer des crudités. Il pourra pas chialer.

Non : je devrais me foutre de lui, après tout il se fout bien de moi. La semaine dernière, à son souper on a mangé du gratin dauphinois et j'ai passé la nuit à me tordre de douleur, un repas entier de crème et de fromage pour l'intolérant au lactose que je suis, merci Éloi, merci, c'était super bon *but it wasn't worth it.*

That's what she said.

Depuis qu'il est là, des choses ont changé.

Y'a des verres de vin dans une armoire pas rapport.

Y'a quelqu'un dans la douche à 7 h 30.

Y'a de la soupe en conserve dans le garde-manger.

Il est entré dans la cuisine alors que j'avais le dos tourné, j'ai entendu la porte du frigo s'ouvrir, je suis fatigué et songeur et sans doute confus parce que j'ai dit *peux-tu mettre la table babe ?* MAIS NON C'EST PAS ÇA QUE JE VOULAIS DIRE, C'EST SORTI TOUT SEUL.

Rester concentré sur le steak, mes oreilles rougissent et j'ai mal au ventre, est-ce qu'il est assez cuit, je devrais remettre du sel et du poivre, sont sur la table, faudrait que je me retourne mais il est là, il *met la table*, il fait ce que j'ai demandé.

Quand je me retourne enfin il a complété le placement des deux napperons, deux assiettes, deux sets d'ustensiles, deux coupes. Une bouteille de vin rouge au milieu. Un chat dans les bras.

Le vin n'était pas prévu. J'aime pas quand on ne me dit pas d'avance ce qui est supposé arriver.

Qu'est-ce qu'on va se raconter pendant toute une bouteille de vin ?

Ça a l'air bon.

Ah, déjà c'est un début.

C'est rien.

Je peux faire quelque chose ?

Non, il reste juste à piler les patates.

Je te sers un verre, alors ?

Il visse le tire-bouchon trop vite, perce le fond du liège, je vois des morceaux tomber dans le vin. Je retiens une grimace, mais mon tressaillement ne lui échappe pas. Il me regarde de travers, attend que je lui dise *eesh, pas fort* ou mieux, mon sympathique *tu l'as gâché astheure !* ou le classique *ah come on !* Ce sont les choses qu'il a déjà entendues, des remontrances que je sers à Alice quand elle *fail* de cette manière.

Je ne dis rien.

Il m'en verse ; des petits bouts de liège flottent sur le dessus de ma coupe.

J'en bois une gorgée ; *il est bon, merci.*

Tandis que je pile les patates il se love dans une chaise, les jambes relevées, les bras croisés sur les genoux. Il sape son vin bruyamment.

Tu fais exprès ?

Tant de misère à me contrôler, ce soir. Je le blâme entièrement.

C'est pour mieux le goûter, tout le monde sait ça. T'es tellement pas cultivé.

Je pose la casserole sur le sous-plat et je m'assois en face de lui. Il fixe successivement sa coupe, son assiette, mon front, son assiette, sa coupe.

J'ai une entrevue demain.

J'ai pris une énorme bouchée de sauté, je vais mastiquer lentement avant de répondre, je vais avoir l'air vraiment désintéressé, c'est parfait.

Où ça ?

À Montréal. Une job de gestion des matières résiduelles à la Ville.

Je pensais qu'il s'installait ici pour l'année, qu'il cherchait une job dans ce coin-ci. Qu'est-ce qu'il fait, au juste, à envoyer des CV à l'autre bout du monde ?

Cool.

Ben oui, j'ai dit « Cool ». Mon *wit* n'a d'égal que mon vocabulaire, vous ne saviez pas ?

Nous mangeons dans un silence ponctué de mastications plus ou moins subtiles.

Mon assiette finalement vidée, je me saisis de la bouteille de vin pour en vider les dernières gouttes dans ma coupe. Il me regarde avec un désintéressement presque total.

Faque c'est comment, coucher avec un gars ?

Je m'étouffe dans ma gorgée de vin ; il sourit.

C'est bien ce que je croyais.

Ce qu'il entendait

Chambre d'Éloi.

Éloi est dos à la porte, assis à son bureau. Il joue à un jeu vidéo.

Alice entre et va s'asseoir sur son lit.

ALICE

Je m'en viens t'envahir.

ÉLOI

Fais comme chez vous.

Silence.

Éloi fixe son écran.

ALICE

J'avais besoin de sortir un peu.

ÉLOI

T'es encore en-dedans.

ALICE

Tu sais ce que je veux dire.

ÉLOI

Si seulement tu disais toujours ce que tu veux dire.

Alice soupire.

Silence.

ALICE

Ton matelas est confortable.

Silence.

ALICE

Tu fais quoi ?

ÉLOI

Rien de pertinent.

ALICE

Tu fais quand même quelque chose.

ÉLOI

Pas vraiment.

Alice se couche sur le lit, pitonne sur son cellulaire.

ALICE
Je te dérange-tu ?

ÉLOI
Non.

ALICE
T'es sûr ?

ÉLOI
Oui.

ALICE
Pis toi, dis-tu toujours ce que tu veux dire ?

ÉLOI
Non.

Silence.

ALICE
T'es déplaisant.

ÉLOI
C'est une de mes plus grandes qualités.

Silence.

ALICE
Pourquoi t'ouvres pas les rideaux ?

ÉLOI
Ça fait du reflet dans mon écran.

Le cellulaire d'Alice, qu'elle tient au-dessus de son visage, lui tombe dessus.
Elle lâche un petit cri de sursaut.

Éloi fixe toujours son écran.

Alice range son cellulaire dans sa poche. Elle tousse un peu.

ALICE
En fait je voulais te parler d'un truc.

ÉLOI
Shoot.

ALICE *ignorant la pique.*
Parce que ça me rend mal à l'aise.

ÉLOI
Ok ?

ALICE
Ici on essaie de se dire ce qui nous passe par la tête quand ça nous passe par la tête, tu vois.

ÉLOI
Ok ?

ALICE
Et là j'ai dormi dans la chambre des filles plusieurs nuits de suite depuis un bout.

ÉLOI
Mh hm.

ALICE
Et là je me demandais un truc.

Silence.

ALICE
Est-ce que tu nous entends ?

ÉLOI
Si vous me parlez, en général je vous entends.

Alice soupire.

ALICE
Tu sais ben ce que je veux dire.

ÉLOI
Ça aiderait si tu me disais ce que tu veux dire.

ALICE
Ciboire.

Éloi fixe toujours son écran.

ALICE *exaspérée*

Est-ce que tu nous entends, Camille, Gaëlle et moi, quand on baise ?

ÉLOI *moqueur*

Ahhh !

Alice soupire à nouveau. Éloi met son jeu sur pause, se tourne vers elle.

ÉLOI

Qu'est-ce que ça change, que je vous entende ou non ?

ALICE

Je sais pas. Je veux juste savoir pour, ben, ajuster.

ÉLOI

T'as pas à « ajuster » quoi que ce soit pour moi.

ALICE

J'aimerais quand même ça savoir.

ÉLOI

Honnêtement je m'en fous.

ALICE

Donc tu nous entends ?

ÉLOI

Pas nécessairement.

ALICE

Éloi !

ÉLOI

Quoi ?

ALICE

Tu nous entends ou non ?

Éloi soupire.

Silence pendant lequel Alice garde un sourcil levé, majestueusement.

ÉLOI

Oui, je vous entends.

Alice pince les lèvres.

ALICE

Bon.

ÉLOI

Je m'en fous, pour vrai.

ALICE

Peut-être, mais moi non.

ÉLOI

Pourquoi ?

ALICE

Parce que.

ÉLOI

T'es pas mal cryptique aujourd'hui.

ALICE

Parce que c'est privé, ce qu'on fait, bon.

ÉLOI

I've seen you naked, you know.

ALICE

Y'a 10 ans, oui.

ÉLOI

T'as pas changé tant que ça. Je te vois sans brassière le matin, t'sais.

ALICE

La grande classe.

ÉLOI

Appréciable, en tout cas.

Silence. Éloi recommence à jouer.

ALICE

Pis mettons qu'on baise encore ce soir, là...

ÉLOI

Toi pis moi ?

ALICE, *résignée*
Ha, si tu veux.

ÉLOI
Tente-moi pas.

ALICE
Moi pis les filles, j'veux dire.

ÉLOI
Ouin ?

ALICE
Pourras-tu me dire demain matin si tu nous as entendues ?

ÉLOI
Pourquoi ?

ALICE
Parce que je te le demande. Ça me rend mal à l'aise, comme je t'ai dit.

ÉLOI
Je sais pas.

ALICE
S'il te plaît ?

ÉLOI
J'veux pas *indulge* tes *issues* avec ta propre sexualité.

Silence.

ALICE
J'en reviens pas d'être rendue à te supplier.

ÉLOI
J'haïs pas ça.

ALICE *découragée et dégoûtée à la fois.*
Ugh.

ÉLOI
Je peux aller dormir dans le salon. Ou mettre des écouteurs. Ou vous dire de baiser plus fort parce que j'entends pas tout.

ALICE *se lève et se dirige vers la porte.*
Fuck off.

ÉLOI
Ok, ok ! Excuse-moi là. Pour vrai ça m'empêche pas de dormir !

ALICE
Laisse faire.

ÉLOI
Ma rouge...

Alice s'arrête dans l'embrasure.

ÉLOI
Reviens t'asseoir.

ALICE
T'es lourd.

ÉLOI
Tu m'aimes de même.

ALICE
Aimer c't'un grand mot.

Elle s'assoit sur le bout du lit.

ÉLOI
Pendant que t'es là, je voulais te demander un truc.

Silence.

ÉLOI
À propos de Simon.

ALICE
Oh boy.

ÉLOI
J'ai l'impression qu'il me regarde.

ALICE
Ça doit arriver.

ÉLOI
Il me regarde souvent.

ALICE
Et ?

ÉLOI
C'tu supposé vouloir dire quelque chose ?

ALICE
Gaëlle doit te regarder tout autant mais tu le remarques juste pas.

Éloi la fixe, incrédule.

ALICE s'approche de lui, pose sa main sur son épaule.
T'es beau, mon loup, c'est juste ça que ça veut dire.

Silence. Ils se regardent.

ALICE
Il te dérange ?

ÉLOI
Non, c'est pas ça.

ALICE
Tu peux lui dire d'arrêter tsé.

ÉLOI
Non, c'est pas ça.

ALICE
Alors quoi ?

ÉLOI
C'est juste bizarre.

ALICE
Pourquoi ?

ÉLOI
Je suis juste pas habitué.

ALICE
À quoi ?

ÉLOI
Au regard d'un homme.

Camille refait une quiche au jambon

J'ai acheté les abaisses déjà faites, congelées, prêtes-à-cuire, *Tenderflake*.

Estie que j'haïs le mercredi, j'me souviens plus qui avait fait l'horaire, le tableau qui dit qui fait quel souper quel jour, peut-être qu'Alice nous a fait croire qu'on le faisait *ensemble* mais moi je pense qu'elle avait déjà un tableau tout monté, qu'elle a demandé *est-ce que ça vous convient ?* pour qu'on approuve rapidement et qu'on puisse tous retourner taper du clou, taper du clavier, taper des fesses. Machiavélique, celle-là.

La cuisine c'est un lieu qui ne me convient pas. Je suis une fille de cours arrière, de cime des arbres, de *crazy-carpet* sur pente enneigée. *Une fille de chambre à coucher*, dirait Gaëlle en me gratifiant d'un coup de coude. Ma douce à moi : toujours très *classy*.

Quand je suis arrivée à la maison il était déjà 17 h 30, j'avais pris mon temps à l'épicerie : je ne sais pas si c'est le changement de ma dose d'hormones, mais il me semble que les petits *cupcakes* orange-thématique-Halloween étaient particulièrement attrayants. En ouvrant la porte du 5^e j'ai trouvé Éloi et Simon assis à chaque extrémité de la table à dîner, yeux rivés sur leurs écrans d'ordinateur respectifs. J'ai enlevé mes bottes, mon imperméable, mon joli chapeau, j'ai dit *ALLO LES JEUNES* et ils n'ont pas bronché, pas même un haussement de sourcils ou un hochement de tête.

Gaëlle m'a entendue, elle. Elle est sortie de notre chambre – d'habitude elle est au salon, elle a dû vouloir leur laisser de « l'intimité » – elle est venue m'embrasser. Du coin de l'œil, j'ai vu Éloi lever la tête un tout petit peu.

Maude nous a apporté une autre boîte de linge! Ma chérie, surexcitée, m'entraîne dans le salon pour me montrer l'étendue de ces nouvelles possibilités vestimentaires. *Y'a des morceaux vraiment nice, mais aussi des horreurs abominables ;* c'est rassurant d'apprendre que je ne suis pas la seule à avoir des problèmes de style. Maude aurait apparemment clamé *C'est du vieux linge de mon adolescence !* comme si c'était une excuse. Moi c'est maintenant que je vis mes quinze ans même si j'ai deux fois cet âge, c'est vieux pour une adolescente ; je commence à peine à avoir des hanches un peu plus arrondies, je remplis à peine du A, j'en ai encore pour au moins un an à *changer* et je ne sais pas encore ce qui me fait *bien*.

Oh, c'est faux ! Je sais au moins que des boxers *stretchés*-moulants ça me fait bien. J'ai fait rougir Éloi ce matin quand je suis sortie de ma chambre en « pyjama » et que je me suis penchée pour flatter un chat.

Alice, Gaëlle et moi nous sommes attroupées autour de la grosse boîte de linge au milieu du salon, sous les regards furtifs des colocataires-qui-ne-portent-pas-de-jupes. Nous avons passé presque une heure à essayer les vieux vêtements de Maude jusqu'à ce que, au moment précis où Alice s'enquerrait de l'effet que faisait sur sa poitrine une brassière *paddée comme je n'en achèterais jamais à plein prix*, Éloi demande à toute la galerie *quand est-ce qu'on mange ?* et que, maugréant, je me rhabille dans le linge moche que j'avais porté toute la journée et aille m'atteler au comptoir pour couper des bouquets de brocoli.

La quiche, c'est ce que je fais quand je n'ai envie de rien faire, c'est-à-dire, au moins aux deux semaines. Ils n'en peuvent plus, je sais bien, ça me fait bien rire. Ils la subiront jusqu'à trouver le *guts* de me dire d'arrêter d'en faire, ce qu'ils ne feront jamais, sont beaucoup trop polis.

Les filles se sont rhabillées et sont venues s'asseoir à table pour me tenir compagnie et enquiquiner les deux *cuties* restés à la cuisine. Je m'étonne encore que ça fonctionne, les cinq, *nous cinq*, ensemble : Simon a arrêté de *bitcher* Éloi quand il n'est pas là, Éloi a commencé à laisser Gaëlle flatter le chat s'il le tient dans ses bras, du gros progrès. Même Alice, notre stressée nationale, a arrêté de nous demander pas-si-subtilement, plusieurs fois par jour, si on va bien, si on a besoin de quelque chose, si telle personne nous dérange, si elle peut aider d'une quelconque manière, limite *êtes-vous heureux et si vous ne l'êtes pas est-ce que c'est de ma faute ?* Elle a beau préférer la position *attachée* au lit, elle perd la carte si elle n'a pas de contrôle sur nous.

Irritée de ma flemme, d'ailleurs, elle m'a pris le couteau des mains pour gérer les légumes et le jambon. *Occupe-toi de râper le fromage, sinon on va être ici jusqu'à minuit.*

Je suis presque confortable avec Éloi maintenant, il n'a rien dit quand j'ai commencé à mettre des jupes en sa présence. Il ne me *misgender* jamais. Il paye sa part du loyer chaque 1^{er} du mois.

Cela dit, j'attends toujours qu'Alice arrête de lui donner l'attention particulière du dernier-venu. D'autant plus qu'elle n'est pas la seule, Simon lui en donne autant – d'une manière passive-agressive, mais de l'attention dans tous les cas. Elle est le chérubin et lui la pimbêche. Même Gaëlle, ma douce à moi, lui fait des belles façons parce qu'elle le trouve distrayant, on croirait qu'elle s'imagine avoir adopté un nouveau chat.

Verse les œufs, choupette, le four est préchauffé.

Je ne sais pas comment vivre mon propre détachement, et le sien: trop rare que je laisse qui que ce soit indifférent. J'aimerais mieux fantasmer sur lui, moi aussi, *swooner* quand il sort de la douche, fondre quand il sourit, battre des paupières tellement fort quand il me regarde, à

provoquer des ouragans en Indonésie. Mais je ne ressens rien. Froide comme la première *saucette* du mois de mai dans le petit lac Magog.

Je ne partage pas l'excitation de la Famille à l'égard de la recrue, en fait j'ai l'impression de ne plus partager quoi que ce soit avec eux puisqu'ils s'attroupent autour de lui et que je suis la seule à n'avoir pas envie de m'en rapprocher. Je suis loin. Pourtant je n'en demande pas tant que ça, j'ai juste besoin qu'on m'accorde du temps, des permissions – *tu peux t'agenouiller, tu peux rester immobile, tu peux me laisser te doigter, tu peux jouir dans 5, 4, 3...* – et j'offre toute ma gratitude en échange. Ça et un *fucking* bon cunni, si désiré.

On peut-tu en revenir, de ce *dude* ? Allez donc vous masturber un peu, sa photo dans l'autre main, ça vous calmera peut-être un peu.

Bon, je l'ai trop fait cuire, le fromage est calciné. Du gaspillage.

Encore de la quiche ?

Éloi, découragé, pigresse son morceau. Les autres le fixent, ahuris. J'attends qu'ils me défendent : personne ne se mouille.

Tant pis. Je ferai ajouter une règle de maison :

5. Personne ne critique le souper de Camille sous peine de défenestration.

Alice pulvérise un potage à la courge musquée.

Chaque fois.

Chaque fois que j'utilise le mélangeur à main pour *blender* la soupe, Camille ricane derrière moi.

Je devrais lui rappeler à quel point elle est immature, que c'est juste un mouvement de haut en bas tout à fait classique, tout ce qu'il y a de plus lascif bien sûr, *envouèye mets-toi derrière moi pour me montrer comment ça marche, voir.*

Mais pas devant Éloi, s'il te plaît.

Oui, je me soucie de son opinion. Non, j'en suis pas fière.

C'est pas parce qu'on est déjà sortis ensemble qu'on sait cohabiter. On avait 16 ans, on habitait chez nos parents, et j'ai oublié des détails, tu vois ? J'ai oublié s'il aime manger épicé ou non et j'ai pratiquement jeté le pot de piment de cayenne dans la soupe.

Tu ne le sais pas encore, Camille, je n'arrive pas à t'en parler parce que la honte, mais à cause de lui j'ai longtemps pensé que je n'étais pas assez. Si j'oublie une seconde que je n'ai plus 16 ans, qu'à présent je sais comment habiter mon corps et nos espaces, son lui adolescent refait surface, condescendance et jugements inclus. Me souviens très bien, tiens, qu'il riait de moi si, distraite, je répondais « oui » à une question à développement, qu'il ajoutait même *Veux-tu que je te fasse un dessin ?* Ou si je brûlais les pains à hot-dogs : *Une tâche trop compliquée pour toi ?* Mieux encore, si je passais une nuit blanche à finir un travail : *Tssss, t'as perdu ton temps à chatter jusqu'à 3h du matin toute la semaine.* Aujourd'hui il me demande *Peux-tu... ?* et j'entends *Tu DEVRAIS*, de la même façon que si on m'invite à aller courir j'entends mon père, moqueur, me

lâcher *si tu courais moins vite tu reculerais*, souvenir immédiatement suivi d'une soudaine et violente envie de pleurer.

Si je le sais différent, changé, plus d'une décennie plus tard, mon corps lui n'a pas encore compris, il crise-de-panique sans préavis. De l'année et demi avec Éloi, ce que mon corps a retenu c'est l'accusation d'être *trop compliqué* : c'était ma mécanique qu'il fallait corriger si sa verge à l'intérieur de moi ne me donnait pas d'orgasme, si ses doigts sur mon clitoris ne me donnaient pas d'orgasme, si sa langue entre mes jambes ne me donnait pas d'orgasmes. Penaude, je jouais la carte de *j'ai du plaisir quand même c'est pas grave*. Et c'était bien la vérité : je lui étais reconnaissante de son désir, du *sacrifice* qu'il devait faire pour m'endurer, moi et mon corps défectueux.

S'il essayait trop, ça me faisait angoisser et c'était pire, c'était juste pire.

Bientôt Camille va me picorer à nouveau pour que je fasse une risette à chacune de ses blagues de *handjob* et je vais atteindre ma limite de patience, serai forcée (!) d'aller bouder dans ma chambre, comme si ça allait changer quoi que ce soit, comme si elle n'allait pas m'accuser de n'avoir *pas d'humour*.

Il n'est pas là, tu sais.

Gaëlle m'enlace, ses mains se joignent sur mon ventre alors que je suis toujours penchée au-dessus de ma marmite, j'expire raide comme à travers un tuyau pressurisé, la chaleur de son corps contre mon dos m'émeut subitement et je me mets à trembler. Le potage est complètement

lisse et que je le *blendais* encore comme une enragée. Je ne comprends pas comment elle a compris ce qui me préoccupait.

Tu as l'air fatiguée.

Je ne me regarde pas assez dans le miroir, ma sorcière d'amour, je ne sais pas de quoi j'ai l'air ; mais je le suis, je suis fatiguée parce que je dépense trop d'énergie à être curieuse et terrorisée à la fois, je n'arrive pas à *let it go*, je dois assouvir mon appétit même si ce que je désire ce n'est peut-être pas *lui* mais plutôt *la connaissance*, je veux savoir si sa verge, ses doigts, sa langue sauraient me faire jouir aujourd'hui, maintenant qu'ils ont eu de la pratique ailleurs, ont acquis un peu plus de dextérité, d'écoute, je me demande s'il dira *j'avais peur de ta vulve dans ce temps-là*, la seule « excuse » qui ferait du sens, celle qui expliquerait qu'il ne l'ait pas explorée complètement – n'est-ce pas ce qu'on fait quand on visite un nouveau logis ?

La Famille sait que si je suis fatiguée je vais les laisser tranquilles, mais je vais aussi arrêter de parler et alors qui, pendant que nous aspirons notre soupe, va meubler le silence ?

S'il m'entendait, il dirait probablement que c'est autant de ma faute, ces inattentions de jeunesse, que je ne lui parlais pas de mes angoisses, qu'il n'avait pas à douter de ma parole si je lui disais « ça va ». Il aurait raison, moi adolescente n'était pas le parangon de la transparence, pourtant j'aimerais bien qu'il se taise, qu'il ne réplique rien. Je ne ressasse pas mes souvenirs pour te donner l'occasion de te défendre, je veux juste arrêter d'obséder sur ce qui m'a formée, définie, déterminée, déformée.

Je fixe encore le potage quand je me décide à parler.

Est-ce que ça se fait de l'accuser de m'avoir brisée ?

Gaëlle me serre plus fort.

Simon me regarde, sourcils froncés, dédain sur les lèvres.

Pourquoi tu fais ça ?

Pourquoi je fais quoi ?

Lui donner autant d'importance.

Il fait noir le matin

Camille, à une heure du matin

Je ne sais pas si elle essaie de le rendre jaloux, mais ça fonctionne.

Non, non, elle ne le ferait pas exprès. Alice ne supporte pas qu'on traite la jalousie comme d'une unité de mesure d'affection envers une personne. *J'aime donc je jalouse.*

Quand même. Il ne s'y attendait pas et il a été surpris.

Je dis ça comme si ça ne m'impliquait pas : c'est un leurre. Je pense toujours que je suis la plus forte parce que je suis celle du dessous, celle qui choisit de se soumettre, mais je flanche des fois, je réagis formidablement à une frappe à laquelle je ne m'attendais pas, et en fait nous avons tous été surpris. Elle n'avait encore jamais ramené personne depuis qu'on est ici.

Je ne suis jalouse de personne, moi. Je gère de l'information. Si une nouvelle information surgit et que je n'avais pas été préparée, je gère moins bien, c'est tout.

Avant de partir elle a dit « Je ne sais pas si je vais revenir après. » Elle se choisit un spectacle auquel assister chaque semaine – elle est vraiment trop sociable, c'est à se demander ce qu'on a en commun – et revient à des heures pas possibles, mais habituellement, elle revient. Qu'elle ait pris soin de nous avertir qu'elle ne reviendrait peut-être pas, ça sous-entendait qu'elle croiserait Benjamin, et ça allait de soi que de « croiser » Benjamin, ça finirait en découchage.

Benjamin. C'est pas son vrai nom. J'ai déclaré au souper, une fois, que je trouvais qu'il ressemblait à une tortue. Ne vous méprenez pas : il est plutôt beau garçon, bien plus près de *my kind of guy* que du genre à Alice, des longs bras, des épaules découpées, une presque-barbe qui laisse deviner ses lèvres charnues – *charnues mais molles*, d'après la description détaillée que

nous a fournie Alice. Une tortue, donc, parce qu'il a l'air de vouloir rentrer dans son corps à force de hausser les épaules constamment.

Benjamin la tortue. C'est resté.

Benjamin, le seul amant d'Alice. Il ne couche jamais ici, elle va chez lui de temps en temps, même pas mensuel comme *affair*.

Il est minuit et demi : Simon, Éloi et moi sommes au salon pour la traditionnelle mission *Diablo* de fin de soirée, nos ordinateurs portables sur les genoux – oh oui, je joue une barbare, vous aurez deviné ; je n'en suis pas moins une *lady*.

Gaëlle est couchée depuis 22h, comme d'habitude, alors quand les hommes de la maison se sont assis côte à côte sur le divan pour la première fois, je n'avais personne à qui commenter le rapprochement soudain : c'était tout un événement, considérant leurs prises de bec quasi quotidiennes. Dépitée, je croyais qu'Alice ne reviendrait pas : quand la porte s'ouvre à minuit quarante-cinq, je crie quasiment *ALICE ILS SE CRUISENT MÊME PAS SUBTILEMENT VIENT VOIR !* et j'entends des rires. *Des rires.*

On lève tous la tête en même temps, abasourdis, pour regarder vers l'entrée. Les bruits sordides de nos personnages qui meurent de notre inattention soudaine s'intensifient avant d'arrêter subitement.

Le duo s'avance jusqu'à l'entre-deux-pièces, pas tout à fait cuisine ni salon, Benjamin n'a pas enlevé son manteau parce que la patère déborde de toute façon, puis il convient de noter que la température ambiante est d'environ 16 degrés dans la maison, un manteau est adéquat, nous nos

ordinateurs chauffent nos cuisses et on a des couvertures sur les épaules... Bref, avec son manteau il ne détonne pas tant que ça.

Alice lui chuchote *première porte à droite* et il part se cacher sans même nous jeter un regard, et referme la porte derrière lui tout doucement (faut apprécier ça). Il enlèvera peut-être son manteau avant de se glisser entre les draps mais j'en doute, c'est la chambre la plus froide, calorifère défectueux inclus.

Elle est clairement enivrée: elle sourit d'un sourire terrible, un sourire qui dit qu'elle est désolée mais qu'elle n'a pas pu s'en empêcher.

Ainsi font-elles toutes *and all that crap*.

Elle s'avance, murmure *Bonne nuit !*, se penche pour m'embrasser, puis embrasse Simon et remarque enfin qu'Éloi et lui sont assis sur le même divan, ses yeux s'agrandissent, ses magnifiques yeux fous disent à Éloi qu'elle n'en revient pas mais qu'elle est bien satisfaite de les voir comme ça. Lui, elle ne l'embrasse pas.

Elle fait un pas en arrière, souriant de plus belle, et dit *Je vais t'épargner*.

Il a répondu *Pourquoi ?* en pensant probablement qu'elle entendrait l'ironie dans sa voix, mais elle n'hésite même pas, elle l'embrasse *square on the lips* pendant cinq Mississippis avant de nous tourner le dos et d'aller rejoindre la Tortue dans sa chambre.

Éloi regarde Simon, Simon le regarde. Je les regarde se regarder.

Simon ferme son *clap* d'ordinateur, marche lourdement jusqu'à sa chambre, claque la porte.

Éloi marmonne *Calice* et se traîne, lui aussi, jusqu'à sa chambre, mais laisse la porte entrouverte.
Pour les chats, comme d'habitude.

Je me suis levée pour me saisir du divan qu'ils venaient d'abandonner, je me suis étendue de tout mon long. J'ai joué toute seule à *Diablo* jusqu'à 3h du matin.

Gaëlle, à 4 heures du matin

En me réveillant j'avais soif, j'ai fait tomber mes lunettes et allumé la radio en m'étirant le bras pour attraper ma bouteille d'eau pis les chats se sont mis à hurler l'autre bord de la porte, je voulais juste boire, j'ai collé le goulot de la Nalgene sur mes lèvres mais apparemment tout croche, je l'ai manqué de peu et –

une grosse goutte d'eau m'est tombée direct dans le décolleté, où ma peau est la plus mince, tombée là pour être retenue par le milieu de ma brassière. Un lac d'entre-seins.

C'est frette pis ça chauffe pis

j'haïs ça être mouillée.

Je me suis essuyée avec le drap mais je me suis retrouvée avec un drap trempé. Ciboire. Aussi bien me lever, rendue là.

Il fait encore noir, ou plutôt, couleur « lumière de lampadaires sur neige fraîche ».

Wow, même à cette heure je suis inspirée. Je devrais travailler chez Benjamin Moore.

Camille a même pas bougé quand je suis sortie du lit. Elle a grogné quelque chose par l'entremise de son nez : ça ne s'adressait pas à moi, je crois. J'évalue rapidement les pous et les contres d'enfiler une robe de chambre avant de sortir, je suis quand même en sous-vêtements : Éloi est si traumatisable, je voudrais pas le briser.

Mais j'aime ça, frissonner au contact de l'air froid. *Fuck* la robe de chambre.

J'ouvre la porte un brin, regarde à droite puis à gauche et me faufile jusqu'aux toilettes, chats à ma suite.

La lumière au-dessus de l'évier me brûle les yeux et excite le plus petit des chats, qui se met à miauler comme un demeuré. *Shhhh* que je lui dis, plaignante ; il ne m'adresse que des yeux confus et une langue à moitié sortie. C't'insultant.

Le miroir me renvoie ce que j'espérais : une touffe de cheveux savamment hérissés, exploit obtenu par ma tête mouillée post-douche, posée sur l'oreiller alors que mes cheveux étaient encore humides. C'est parfait. Le chat s'enroule et se déroule autour de mes mollets, geignant toujours. Je prends une débarbouillette jaunie pour essuyer les traces noires du *eyeliner*-mal-démaquillé de la veille.

Je me gratte un peu le pubis, le poil sur mes grandes lèvres fait un bruit râpeux: y'a une logique texturale là-dedans.

Mes ongles s'acharnent – c'est agréable, que voulez-vous – et, dans leur ardeur, finissent par s'aventurer à l'intérieur des lèvres en question ; tiens, je suis encore mouillée. Je saisi un bout de papier de toilette pour m'essuyer, je n'ai même pas le temps de réaliser que la texture de mes sécrétions est curieusement granuleuse que je suis déjà en train de frictionner furieusement ma vulve.

Estie.

Une vaginite.

Ma médecin de famille m'a récemment recommandé de réduire la fréquence de mes relations

sexuelles, que c'était possiblement une des causes de ces fréquentes infections vaginales.

Mon pauvre sexe, dit « hypersensible », veut pas que j'aie trop de fun.

Je ne suis pas fragile pourtant, j'ai des gros os, c'est de famille. J'ai la peau épaisse et les membres hirsutes, de fait le poil me pousse partout, autour des mamelons et sous le menton, des poils noirs et drus que je pourrais presque utiliser comme cure-dents tellement ils sont raides.

Je ne suis pas fragile : j'ai les paumes complètement sèches, des lignes de mains très, trop visibles, une voyante aveugle pourrait lire mon avenir dedans. Avec l'ongle de mon gros orteil, je pourrais découper un steak. Mes sourcils sont une forêt noire où il ferait bon camper.

Mon corps se gère bien, il est efficace et dévoué à mon bien-être, en général. On se jase, tous les deux. Il se rebelle quand même contre mon désir apparemment insatiable.

Mon désir est un problème.

J'en veux toujours plus, parce que c'est fantastique de vieillir. Je ne me considère ni obsédée si je me masturbe à tous les jours, ni indécise si j'aime à la fois les femmes et les hommes. Ni folle si je capote sur l'effet d'un fouet sur un dos offert, ou saint-nitouche si j'aime pas la pénétration. Ni prétentieuse d'exiger le respect de mes collègues, ni ingrate de ne plus parler à mes parents. Ni peureuse de dire non à ce que je n'ai pas envie de faire, ni têteuse de demander la permission avant une caresse, ni voleuse lorsque je tombe amoureuse de la partenaire de quelqu'un d'autre. Ni trop sensible, ni trop complexe, ni trop intense, ni trop belle, ni trop laide, ni trop ouverte, ni trop fermée.

Gaëlle-15-ans dirait à Gaëlle-30-ans : *Tu t'aimes trop.*

Gaëlle-30-ans répondrait à Gaëlle-15-ans : *Ta yeule.*

Si seulement mon vagin m'aimait autant que je l'aime.

Le gros chat miaule à son tour, *ok, ok, je vais vous nourrir*, je sors de la salle de bains, la main sur la noune, j'avance en essayant d'éviter les félins, la tête baissée, fonce dans un obstacle à forme humaine qui attendait vraisemblablement que je libère les toilettes.

J'ai le nez dans son torse avant d'avoir pu voir son visage mais je sais à l'odeur que ce n'est personne de la Famille.

Benjamin hostie, qu'est-ce tu crisses là ?

Ok non j'ai pas dit ça, j'ai rien dit. Je lève la tête, je lui fais des yeux. De type « grands ».

Unfazed, il prend doucement mes épaules pour me décoller de sa poitrine, fait un pas de côté pour entrer dans la salle de bains et referme la porte.

Éloi, à 8 heures du matin

J'ai attendu qu'il soit parti avant de sortir de ma chambre. J'ai poussé ma porte quelques minutes après avoir entendu des intonations d'adieux, un *smack* mouillé, la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, des pas résonner dans le hall et descendre les escaliers.

Elle est assise à table, sa tasse *Ministry of Magic* à la main, un gros roman ouvert sur la table derrière son demi-bagel.

Elle a levé les yeux quand le plancher a craqué sous mes pieds nus.

Bon matin.

Non, pas vraiment. Mes oreilles fripées et moi on a passé une partie de la nuit à attendre les bruits, les bruits qui viendraient nécessairement de sa chambre, mais comme elle était dans *sa* chambre justement, la plus éloignée de toutes. Je n'ai rien entendu.

À vrai dire pendant deux heures j'ai eu l'impression que tous, toutes, nous étions immobiles, dans nos chambres respectives, les oreilles (lisses ou roses ou bouchées) collées sur les murs, à épier les bruits qui viendraient. Je me suis endormi quand j'ai entendu Camille aller se coucher, vraisemblablement le seul bruit que je parviendrais à entendre.

Je n'étais pas fâché de ne rien entendre, j'ai seulement réalisé que j'avais acquis une certaine régularité dans ma routine du soir : laisser la porte entrouverte pour que les chats puissent circuler, me déshabiller dans le noir, me glisser sous la catalogne et m'endormir au son des fessées.

Y'a du café, qu'elle me chuchote en prenant le bout de bagel dans son assiette.

Yé.

Je *bee-line* jusqu'au percolateur.

J'ai un léger mal de cœur, ce n'est probablement pas une bonne idée de prendre un café.

(Tu dis ça comme si ça allait t'arrêter.)

Je remarque le long corps de Gaëlle, affalé sur le divan, enroulé dans son *Snuggie* : ça explique pourquoi Alice chuchote. Pourtant, elle était couchée à 10 heures hier.

(Faut pas chercher à comprendre.)

Tu as bien dormi ?

Je ne dors jamais bien, elle le sait, elle me le demande tous les matins, sans exception. Et je réponds toujours « bof ».

Bof.

Je m'assois à table. La tasse de café me brûle les paumes quand j'essaie de la saisir à deux mains.

L'anse est trop petite. Je souffle dessus. (Le café, pas l'anse.)

Je m'excuse pour hier.

Elle s'excuse de m'avoir embrassé ou d'avoir ramené un intrus chez nous ? Laquelle des deux situations a fait en sorte que j'ai mal dormi ?

T'étais saoule.

C'pas une raison.

Bah, quand même.

Je suis peut-être trop gentil de l'excuser, mais c'est pas comme si j'avais haïs ça.

T'étais assis à côté de Simon.

J'en étais conscient, oui.

Elle a compris, déjà, que je l'utilise au moins un peu (elle, pas lui) pour m'en rapprocher (de lui, pas d'elle). Je suis confus à son sujet, je me l'admets à peine, alors de là à en parler à voix haute, « bof » x2.

J'ai envie de dire : *toi, qu'est-ce que tu lui trouves ?*

Tous les jours, j'endure comme il se déplace bruyamment, je l'entends se laver vigoureusement, je le vois ranger ses affaires et les nôtres si soigneusement, je grince sous son rire tellement strident, l'attrape en train de s'accoutrer machinalement, le fixe quand il mâche ouvertement. Tous les jours je finis par me retrouver devant le classement alphabétique de ses livres. Les stores du salon baissés à exactement mi-fenêtre. Le tuyau de la balayeuse impeccablement enroulé.

Il m'énerve.

Gaëlle, un midi où nous étions tous les deux à la maison pour dîner, avait cru bon prendre le temps de m'expliquer que Simon est un *tsundere*. Un mot-valise japonais : *hautain et désagréable au premier abord* – « tsunstun » – *mais très affectueux quand on réussit à s'en approcher* – « deredere ».

Je n'ai jamais demandé à avoir autant d'attention. C'est lourd.

I don't know what I'm doing and I'm not sure I care. Je n'ai pas dit ça à voix haute.

Alice retourne à son roman, je fixe le mur. Un chat – le gros – grimpe sur mes genoux. Gaëlle, toujours étendue sur le divan, émet un bourdonnement louche.

Je ne vous ai pas entendus.

Elle me regarde à nouveau, le front plissé.

Je t'entends avec les filles, mais je t'ai pas entendue avec lui.

Et alors ?

C'était étrange. J'ai l'habitude, à c't'heure.

Ses yeux rapetissent, elle me sonde, comme elle aime tellement le faire.

Je ne te comprends pas.

Y'a rien à comprendre.

Alice, à 8 heures et quart du matin

C'est fait maintenant, le test est passé et j'ai réussi avec brio, mais j'aimerais mieux changer de programme, celui-ci ne me convient pas du tout. Coucher chez lui est infiniment mieux que de le ramener chez nous.

En plus, le mois dernier quand je suis partie de chez lui à 3 heures du matin, j'ai eu une épiphanie: je n'avais jamais réalisé que mon char servirait aussi à me donner l'opportunité de revenir chez nous en pleine nuit, *post-booty call*. Jadis, une femme qui n'avait pas d'auto pour visiter son amant était obligée d'attendre, de jouer celle qui dépend de lui, ses désirs et son horaire. Et même s'il habite assez près pour qu'elle retourne chez elle à pied, combien de femmes se risqueraient à marcher même juste un kilomètre, seule, au milieu de la nuit ?

Mon auto et ma libido imprévisible font bon ménage.

Je l'aime bien, Benjamin, mais pas assez pour que je le réinvite à dormir chez nous. J'aurais voulu le mettre dehors après la troisième baise semi-satisfaisante mais il s'était déjà endormi. Les *peeps* sont probablement traumatisés, mais au moins j'aurai fait le test une fois, bon. Pour voir.

J'aurais un peu aimé déjeuner seule. Mais si j'étais allée manger dans ma chambre, Gaëlle serait venue me demander si tout va bien, ou Simon serait venu se coller en ronronnant.

Mais même si je viens de dire à Éloi que je m'excuse de l'avoir embrassé, c'est quand même *weird*. Je suis mal à l'aise même si j'ai envie de le toucher. Si j'étirais mon pied je pourrais lui toucher le mollet. Le genou peut-être. Les cuisses, le dessus, le dedans si je suis un peu folle.

Je pourrais lui dire « j'ai mal aux jambes, je peux les allonger ? » et juste les poser là, sur sa chaise, entre ses jambes s'il les écarte.

J'ai de la misère à ne pas toucher.

Tout le temps.

It's my thing.

J'ai déjà pu toucher Éloi et c'est d'autant plus terrible. Maintenant je m'approche et il se recroqueville.

Souvent je me demande comment Émilie a pu se rapprocher de lui en cette ère post-Messenger. Moi, je n'ai pas eu à me demander s'il m'aimait en cherchant des signes de « son mollet frôle-t-il le mien *on purpose?* » au cinéma. Ou de « est-ce qu'il invite toutes ses chums de filles à aller prendre une bière le samedi? »

Nanon.

16-year-old-me c'était « Je t'aime » par e-mail avant de partir pour deux semaines dans le Maine avec mes parents, exprès pour faire durer l'angoisse, la possibilité qu'un *me too* existe dans les interwebs.

J'étais en amour avec quelqu'un que je n'avais jamais vu ; mon corps ne faisait pas partie de cet amour-là, sauf que ça a changé vite, très vite après qu'enfin on se soit vus, touchés, embrassés, caressés, baisés, j'arrivais pu à m'en passer et j'en parlais, j'en parlais ! Tellement que je me faisais traiter d'obsédée par mes « amies ».

(Oh école secondaire, qu'est-ce que tu connais au désir.)

En rétrospective je me fiais quand même à mon corps, pour savoir que ce que je ressentais c'était de l'amour. D'abord, la règle absolue : *tu dois perdre ta virginité avec quelqu'un que tu aimes*, puis la question logique : *comment on fait pour savoir qu'on est en amour ?* et la réponse, toujours, *tu vas le savoir quand ça va t'arriver*. Quand ça finit par t'arriver tu penses que le monde s'écroule dans ton ventre et tu te dis, *je le sais, enfin !* mais ce n'est pas toi qui sait, c'est ton corps.

Ton corps le sait plus que toi.

Des fois il le sait même si le *subject of your affection* est un *hostie de taouin*. Ce qu'on ne te dit pas – ce qu'on a oublié de te dire – c'est que tu peux aussi demander son avis à ta tête.

Parce que le *pit* dans ton ventre ? C'est pas la sagesse même, honnêtement.

Pour la jalousie c'est pareil. Ton corps te consulte pas s'il se sent menacé. Quand il pense que quelqu'un d'autre va prendre sa place. Il va te faire vomir tes trippes avant de te laisser céder.

Mais qu'est-ce que ton corps sait exactement ? Que tu as peur ? *What else is new ?*

Mon corps a une mémoire, aussi, comme si j'avais besoin d'encore plus de *reminders*. Mes lèvres sur celles d'Éloi, hier, 15 ans après notre premier baiser et c'était pareil, ma main sur sa joue, pareille, ses cheveux gras qui effleurent le bout de mes doigts, pareils.

Puis je suis allée rejoindre Benjamin pour me frotter contre lui. Ça, ce n'était pas pareil.

Éloi ?

Il sirote son café très très fort en levant les yeux vers moi, pour m'agacer ou pour me faire sourire, ou les deux.

J'aimerais ça t'embrasser encore.

Il dépose sa tasse, regarde au fond. D'où je suis, je n'arrive pas à voir s'il reste encore du café.

J'ai mal au ventre.

Je pense pas que ce soit une bonne idée.

Simon, à 8 heures et demi du matin.

Je veux juste du café, dérangez-vous pas pour moi, surtout.

Fallait que je fasse quelque chose, je ne les ai pas entendus je les ai juste vus et je savais pourtant qu'ils allaient se frencher devant tout le monde.

Entrer en trombe dans la cuisine et prendre ma voix la plus passive-agressive était clairement la solution.

Je marche jusqu'à l'armoire, l'ouvre, prend une tasse, referme la porte un peu trop vite, un peu trop *rough*, les tasses *shakent* sur leur tablette. Celle que j'ai dans les mains, je la tiens tellement fermement que j'ai l'impression d'avoir un poing américain entre les doigts, je devrais me mettre au-dessus de l'évier pour verser le café, je tremble un peu.

Ils ont arrêté de parler, se sentent probablement opprimés, les pauvres petits.

Mes pieds collent à la céramique lustrée en me rendant jusqu'au frigo pour prendre le lait, leurs regards pèsent sur moi et c'est à peine si je m'empêche de marcher plus fort, qu'ils l'endurent, ma présence, que je la pousse au fond de leurs gorges, ils aiment beaucoup trop ça de toute façon.

Camille sort de sa chambre avec une face d'enterrement – ce n'est pas elle que je voulais déranger, dommage collatéral – et s'avance.

Gaëlle ?

Gaëlle lève la tête – qu'est-ce qu'elle fait couchée sur le divan ? – et sourit à sa douce, qui la rejoint et s'applique à couvrir son visage de bruyants becs baveux.

Je m'assois au bout de la table, les tourtereaux de chaque côté de moi, dos à Gaëlle et à Camille ; j'entends quand même leur bécotage.

Alice se penche vers moi.

Chéri, peux-tu te calmer s'il te plaît ? Benjamin est parti.

Benjamin, voyons donc, il ne me fait pas un pli cet énergumène, il n'a même pas de bacc.

Je sais pourtant que ce n'est pas le premier matin qu'ils déjeunent ensemble, mais d'habitude je suis parti, je suis *out the door* avant qu'un seul des Autres ne se traîne jusqu'à la douche.

C'est indécent. Ils sont indécents de s'exposer comme ça, de *flaunter* leur amour léché comme si l'espace leur appartenait, comme si personne n'était dans l'obligation de les endurer.

Je ne parle pas des femmes qui se *frenchent* derrière moi.

J'ai envie d'un bol de céréales, les *Special K* au bas de l'étagère, ceux que personne ne mange parce qu'on ne mange que ce qu'on voit du premier coup d'œil, dans un garde-manger. Mais si je me lève pour aller chercher 1) les céréales et 2) le lait, je me retrouverai à leur faire dos, et perdrai le peu de contrôle que j'ai repris en m'asseyant entre eux.

Je ne peux plus les laisser seuls.

Alice me regarde encore. Je n'ai pas répondu à son commentaire sur son amant sous-gradué.

Elle me touche l'épaule, la flatte un peu. Autrement dit : un *There, there* de la plus haute condescendance.

J'enroule mes doigts délicatement autour de son poignet, le soulève de mon épaule et le remet sur la table.

Elle renchérit :

Les autres ne t'ont jamais fait réagir comme ça, c'est quoi le problème ?

Pauvre petite, elle ne comprend rien. Les tourterelles nous observent à présent, elles jugent ma conduite impolie, voire merdique. Même Éloi a compris que c'est lui le problème, il se cale dans sa chaise – tant mieux si tu te sens mal, très cher, parce que c'est tout ce que tu mérites.

Je prends une longue gorgée de café. Je n'ai rien à lui dire.

Je ne sais pas à quoi il a pensé de me toucher le mollet avec son pied nu à ce moment précis, quand j'ai encore la bouche pleine – la fois avec le vin ce n'était pas suffisant pour satisfaire son désir de m'humilier. Je ne m'étouffe pas, heureusement, je ne fais que me cogner violemment le genou sous la table, il est toujours complètement impassible, y'a juste Alice qui me regarde à présent comme si j'étais absolument dérangé, dérangé dans le sens de fou, pas dans le sens d'incommodé parce que ça se voit que je suis incommodé mais à savoir si je suis fou –

Est-ce qu'il m'a touché pour me dire quelque chose. Est-ce que c'était accidentel. Je ne le connais pas assez pour l'interpréter. Je ne le lis pas bien. Je ne fais pas d'analyses littéraires des gens, moi. Si je demandais à Alice de m'aider – *il m'a touché qu'est-ce que ça veut dire ?* – elle le ferait peut-être mais alors elle saurait que j'essaie de l'interpréter, donc que je m'intéresse à ce qu'il fait, donc que ce qu'il fait m'intéresse.

Mes mains tremblent visiblement même si je leur ordonne d'arrêter. Ses orteils froids se collent à nouveau sur moi, sur mon pied cette fois, ils s'y déposent résolument et je comprends qu'il le fait exprès mais ça n'explique pas pourquoi. Il finit son café bruyamment, Alice le dévisage à présent, elle le chicane avec ses yeux comme si le son agressant allait me pousser à saisir les bords de la table pour la renverser.

On ne perdrait pas grand-chose : ils ont fini de manger et cette vaisselle est affreuse.

Je n'ai pas entendu Camille se lever et pourtant ses lèvres sont pourtant collées sur mon oreille gauche, tout à coup, et ses ongles trop longs tambourinent sur le dossier de ma chaise.

Viens t'en babe, on va aller faire un p'tit tour dans ma chambre.

Ce qu'elle crut bon lui rappeler

La chambre de Camille et de Gaëlle.

Entre Camille (robe de chambre en polar vert forêt), qui pousse Simon (t-shirt de coton bleu pâle, pantalons de flanelle grise) à l'intérieur de la pièce.

Il se traîne les pieds jusqu'à une des deux chaises d'ordinateur devant les bureaux au fond de la pièce. Il s'y échoue lourdement, agrippe les deux accoudoirs et ferme les yeux en inspirant très fort.

Camille s'assoit sur la seconde chaise, et tournoie sur elle-même en regardant le plafond.

CAMILLE *soupire, résignée*
Tell me.

SIMON *fait l'effarouché*
Boarf.

Camille arrête de tournoyer sur la chaise, remonte ses jambes et les entourent de ses bras, la tête appuyée entre les deux genoux.

CAMILLE
On peut jouer aux devinettes toute la journée si tu veux.

SIMON
J'ai pas envie d'en parler.

CAMILLE
Moi non plus, ça tombe bien hein ?

Simon soupire.

CAMILLE
Envoye, dis-moi. Je t'ai pas extirpé de là pour rien.

SIMON
T'aurais pas dû.

CAMILLE
T'allais mettre le feu à la nappe. Je l'aime moi, cette nappe-là.

SIMON
Faut pas les laisser seuls.

CAMILLE

C'est des adultes, tu sais. Autonomes et tout.

SIMON

Je ne lui fais pas confiance.

CAMILLE *sincèrement confuse*

À Alice ?

SIMON

À Éloi, voyons donc !

CAMILLE

Quoi, c'est supposé être évident ?

SIMON

Ça l'est.

CAMILLE

Pourquoi tu lui fais pas confiance ?

SIMON

Il lui a déjà fait mal.

CAMILLE

C'est elle qui l'a quitté, non ?

SIMON

Et pourquoi, d'après toi ?

CAMILLE

J'y ai jamais demandé. Elle t'a raconté ?

SIMON

Non, mais pourquoi elle l'aurait quitté s'il lui avait pas fait mal ?

CAMILLE

Elle l'a invité à habiter ici, non ?

SIMON

Peut-être qu'elle a un syndrome de Stockholm pas réglé, j'sais pas moi.

CAMILLE *cligne des yeux plusieurs fois*

Tu ne fais absolument aucun sens en ce moment

SIMON
Comment ça ?

CAMILLE
Toi elle t'a-tu quitté parce que tu lui avais fait mal ?

SIMON
C'est pas pareil.

CAMILLE
Oh sure, c'est pas pareil, toi t'es spécial.

SIMON
Tu comprends pas.

CAMILLE
Explique-moi donc, pour le *fun*.

Silence.

Simon fulmine longuement, les yeux fermés. Camille tournoie sur place jusqu'à ce qu'il parle à nouveau.

SIMON *tout bas, presque en chuchotant.*
C'est qu'il me fait penser à moi. Mais. En mieux.

CAMILLE *s'arrête de tourner.*
En quoi ?

SIMON
En mieux !

CAMILLE
Non je veux dire, en quoi tu trouves qu'il est mieux ?

SIMON
Il est plus... *shapé*, mettons.

CAMILLE, *moqueuse*
Ha!

SIMON, *piteux*
Quoi ? C'est vrai !

CAMILLE
Même si c'était vrai, je ne vois pas en quoi c'est mieux.

SIMON

Ça nuit pas en tout cas.

CAMILLE

C'est n'importe quoi ton affaire.

Silence.

CAMILLE

Va falloir que tu m'expliques le rapport entre son corps d'Apollon et toi qui est « inquiet ».

SIMON

Si y'est mieux que moi pis qu'elle peut l'avoir, LUI, pourquoi est-ce qu'elle me voudrait encore ?

CAMILLE

Y'est pas mieux que toi. C'est juste un autre *dude*.

SIMON

Ça aide pas, on s'entend.

CAMILLE

Je pense qu'on s'entend pas pentoute.

SIMON

C'pas de ma faute si tu comprends pas.

CAMILLE

Je comprends pas, non, mais t'entends-tu? As-tu 12 ans tout à coup ? Es-tu en train de me dire que tu te sens menacé par Éloi parce que c'est un gars?

Silence durant lequel Simon fixe le plancher.

SIMON

Un peu.

CAMILLE *roule des yeux*

Ayoye.

SIMON

Tu vois vraiment pas le rapport, hein ?

CAMILLE

Je vois pas, non.

L'expression de Camille et sa posture changent tranquillement de « triste et lourde » à « rigide et tendue ». Elle semble vouloir s'éloigner de Simon.

SIMON

Les gars avec qui elle couche d'habitude, c'est juste des amis. Elle a juste eu des amoureuses depuis qu'on est revenus ensemble. Mais à lui, elle s'attache.

CAMILLE

So ? Qu'est-ce que ça change ?

Simon hausse les épaules.

CAMILLE

Je pense pas que ça change quoi que ce soit, Simon.

SIMON

Je suis mal à l'aise.

CAMILLE *se propulse vers l'arrière, les bras en l'air comme si elle criait « Eureka ! »*
Ahhh, bien sûr ! Donc Alice a rien à voir là-dedans.

SIMON

Alice a tout à voir là-dedans.

CAMILLE

Lui et toi *though*. *You're two different people.*

SIMON

J'ai besoin d'elle.

CAMILLE

Ouais ok, moi aussi. *What's your point ?*

SIMON

Il va finir par me remplacer.

Camille secoue la tête.

CAMILLE

Ayoye.

SIMON

Arrête de dire ça. Tu le sais pas.

CAMILLE

Je le sais en hostie, en fait.

SIMON

Ah ouin ?

CAMILLE

Je le sais parce que même si elle l'aime – ben oui elle l'aime, arrête de me regarder comme si tu le savais pas, tout le monde le sait sauf lui – même si elle l'aime pis que ça fait mal à ton petit orgueil de grand homme, c'est ça que tu voulais, cher : accepter que tu ne peux pas être *tout* pour ta douce parce que ça vous a déjà détruit une fois, tout comme tu sais qu'elle, même dans toute son *hostie* de splendeur, elle peut pas être tout pour toi parce que t'es gros de même, t'es immense, le paquebot dans la chambre à coucher c'est *toi* pis c'est pas parce que *toi* tu baisses juste avec elle en ce moment que ça veut dire que t'as besoin de personne d'autre !

Silence.

SIMON

Tu penses que tu sais toute.

Silence.

CAMILLE

Je sais juste ce dont on veut bien m'informer.

SIMON

Savoir et comprendre c'est infiniment différent.

CAMILLE

C'est pas parce que tu philosophes plus que moi que t'es le plus *wise*.

Silence.

SIMON *renfermé, tendu*

Si tu m'écoutais au lieu de capoter parce que je fais une différence – oh non pardon je discrimine, je m'EXPOSE en tant que monstre sexiste, je te dis que j'ai peur et tout ce que tu retiens c'est que les filles ça me fait pas un pli mais les gars ça me terrifie ?

CAMILLE *inspirant brusquement*

... Mais réalises-tu ce que t'es en train de dire ? « Ah, Camille, les filles c'est pas menaçant voyons, c'est moi le chum, le primaire, *literally no vagina can measure up to the power of my penis !* »

SIMON

C'est pas. Ce que. Je suis. En train. *De dire.*

CAMILLE

C'est peut-être pas ça que tu veux dire mais c'est ce que tu dis. Alice a trois partenaires : Gaëlle, toi pis moi. Où est-ce que t'as vu qu'elle t'aime plus qu'elle n'aime Gaëlle ? Plus qu'elle ne m'aime moi ? Ou alors t'as juste pensé *out of the blue* qu'elle aime plus Éloi qu'elle ne t'aime toi ?

Je savais que t'avais tout un égo, mais là t'as décidé de juste oblitérer tout ce qui n'est pas toi ? C'est-tu parce que tu l'aimes *mieux que moi* ?

Silence.

CAMILLE

Penses-tu qu'il va la faire jouir plus fort ? Que sa conversation est plus intelligente ?

Penses-tu que ça ne nous inquiète pas de la voir se pâmer sur lui comme si c'était la première fois qu'elle tombait en amour ? Que c'est *agréable* de savoir qu'elle est éclaboussée de *new relationship energy* pis que même si elle nous aime, on est du vieux stock ?

Penses-tu que si y'avait juste des filles dans sa vie elle te *chercherait* ? Ou qu'elle le chercherait lui ? Qu'il lui manquerait un hostie de phallus dans sa vie ?

Silence.

CAMILLE

Tu chignes parce qu'Éloi est peut-être ce que tu imagines qu'Alice a toujours voulu, mais tu oublies que tu l'as déjà voulue toute pour toi pis qu'elle a tout à fait été capable de crisser son camp. Gaëlle l'a aimée en *estie* avant que tu reviennes les supplier de te laisser une autre chance. Elle avait pas besoin de te donner une deuxième chance.

Simon se prend la tête.

CAMILLE

Ton pénis est peut-être plus gros que le mien, Simon, mais ça te donne pas le droit d'imposer à qui que ce soit ta place de mâle.

Famille pas-choisie

Le père, Camille et la sainte grand-mère

Yves a appelé – je sais pas où il a trouvé mon numéro – pour m’annoncer que grand-maman était morte. Il parlé pendant dix minutes de « planification funéraire », d’« appels à faire », de « morgue » et de « coroner ». Elle est morte dans sa maison, seule, d’une cause encore inconnue :

Elle était pas malade, c’est juste arrivé. Tu t’en viens quand ?

Je n’ai presque rien entendu de ce qu’il radotait – ma grand-mère vient de mourir, peux-tu me laisser digérer 30 secondes – jusqu’à ce qu’il dise ça : *Tu t’en viens quand ?*

Je ne réponds rien, je radote moi-même à présent mais dans ma tête : [est-ce que je suis obligée] [qui d’autre va être là] [est-ce que je peux amener ma Famille à moi pour affronter l’Autre Famille] [est-ce qu’y neige assez pour que ça se justifie, que j’y aille pas]

6 ans et demi que je ne l’ai pas vu.

On est le 24 février 2015. J’étais rendue à : ça ne fait plus mal de penser à lui.

Chez Yves il n’y avait rien pour une fille, je veux dire, pour une fille qu’on veut construire en fille. Ce qu’on construisait chez lui c’était des hommes. Des *vrais gars*. Le salon sentait (et sent probablement toujours) le chalet en bois rond, un endroit perturbant où, peu importe où tu décides de t’asseoir, les yeux des chevreuils empaillés te suivent. Dans la cuisine, tout était optimisé pour un travail domestique efficace, donc le plus court possible : couteaux affilés, planches à découper

vissées dans le comptoir. Au sous-sol, la chasse s'organisait partout : fusils au mur, carreaux d'arbalètes en boîtes, crochets à lièvres au plafond.

L'air dans sa maison aurait dû sentir le succès – le nôtre, pour pallier ses échecs – mais il était vicié, chargé de regrets parce que circulant dans une maison jugée trop petite, trop loin, pas à la hauteur de ses ambitions.

J'aurais pu faire médecin !

Ça sentait l'humidité mais ça n'aurait pas dû. Ce n'était pas l'air qu'il voulait, ni celui qu'il nous fallait. Il nous l'imposait sans doute pour qu'on le filtre, il aurait fallu l'inspirer loin dans nos poumons et le garder jusqu'à ce qu'on puisse l'expirer dans une maison imbibée de luxe, voire dans un bureau au décor faramineux où, comme une corne d'abondance, le salaire permettrait des voyages de chasse deux fois par année à Anticosti.

Chez Yves il y avait l'espoir que nous remplissions nos poches d'argent et de masculinité.

J'ai échoué aux deux.

Rapidement je décompte dans ma tête les risques d'engueulades si j'emmène ma petite famille chez lui. Il ne connaît même pas Gaëlle, il a déjà vu Alice une fois je pense, mais c'est les gars qui poseront problème, je l'imagine déjà me traîner dans un coin pour me harceler de questions – *est-ce que tu couches avec eux, c'est-tu des tapettes, tu m'avais dit que t'aimais les femmes* – non Yves, oui Yves, oui Yves – *arrête de m'appeler Yves, j'suis ton père hostie, j'veux le meilleur pour toi mon gars pis si tu te tiens avec des fifs* –

Mon père, le bigot des années 50.

Il aime ça, avoir la tête dans le sable. Surtout en ce qui me concerne.

Pour Yves, être assigné garçon à la naissance et vouloir se réassigner en fille plus tard, c'est être homosexuel, mais une coche plus *fucké*. Même après des heures d'explications patientes, de dépliants e-mailés et dispersés à travers la maison, je suis toujours son gars gravement broché à foin.

Je devrais me mettre un *name-tag*, pour voir.



Grand-maman était plus avant-gardiste que son fils. Elle cachait les robes de princesse sous l'escalier, justifiant mes préférences à mon propre frère de la manière la plus hétéronormée possible : *si toi tu fais le prince, faut bien que quelqu'un fasse la princesse, pis ça s'ra pas moi certain !*

Doux Jésus, Mamie.

Tu n'aurais pas pu rester un peu plus longtemps ?

Tu n'aurais pas pu m'avertir ?

Tu n'aurais pas convaincre ton « p'tit » que moi, *moi* je sais ce qui est mieux pour *moi* ?

Quand j'ai fini par décoller le combiné de mon oreille je me suis mise à pleurer. J'ai chigné le plus fort possible pour que quelqu'un vienne me serrer contre lui, ou elle, ou les deux.

Alice est entrée dans ma chambre en panique. J'ai hoqueté que Mamie était morte, elle m'a prise dans ses bras et m'a bercée pendant ce qui m'a semblé des heures. Quand j'ai arrêté de sangloter elle m'a posé des questions tout doucement, *où dois-tu aller, de quoi as-tu besoin, qui veux-tu qui t'accompagne, qu'est-ce que tu veux mettre ?*

Faut que j'aille chez mon père, j'ai besoin d'un lift, je veux que tout le monde soit là, je n'ai pas qu'un *support system*, j'en ai 4, c'est tout le monde ou personne mais qu'est-ce que je vais mettre ?

Qu'est-ce que je vais mettre.

La mère de Gaëlle n'est pas morte

Je suis une mauvaise personne.

Non, c'est pas ça, ça peut pas être ça, *right ? Right*, parce que je fais les meilleurs tartes aux pommes de l'univers, et qu'une tarte aux pommes c'est de la gentillesse avec du beurre.

Je nous avais concocté une lasagne pour souper, le genre de repas qu'on fait juste pour les grandes occasions : c'est tellement long à monter ces esties affaires-là. Une chance que c'est fucking bon. J'me servais une 3^e portion quand Camille a dit « Faut que j'aille chez mon père ».

Non, c'est pas ça qu'elle a dit, elle m'a impliquée là-dedans.

Elle m'a dit « Viens avec moi. Chez Yves ».

NON.

Je ne pouvais pas dire non, et en bonne *coward* je l'ai fait mais indirectement, j'ai bégaiillé un *euuh quand ?* complètement inutile, je me suis entendue me moquer de moi-même dans ma tête *elle y va làlà pis elle a besoin de toi mais t'es ben qu'trop pissou.*

J'ai jamais été aussi consciente de mes yeux dans la graisse de bine. Je ne regardais nulle part.

J'aime même pas ça, les bines.

Elle va encore pleurer et qu'est-ce que je suis censée faire ?

Je n'ai jamais été en deuil et je sais pas ce que je suis supposée dire. Maude m'a déjà raconté que quand elle était au secondaire, la grand-mère de sa meilleure amie était morte. Un prof lui avait demandé *Étiez-vous proches ?* et elle lui avait donné une claque dans la face avant de sortir la classe. C'était une histoire notable parce que la fille avait même pas été renvoyée. *Apparemment tu get away with anything quand tu fais pitié.*

Je n'avais jamais entendu parler de la mamie de Camille avant hier. Je ne comprends pas pourquoi elle a de la peine mais je ne peux apparemment pas lui demander, je pourrais me ramasser une claque. C'est pas que je n'aime pas les claques, mais j'aime mieux en donner, en recevoir c'est moins *nice*. Sauf que cette claque-ci ce serait une *fail* claque, une claque de la part d'une Camille en criss, pas une Camille *horny*.

Elle est partie avec Alice, en fin de compte, pour aller voir son père. Elle voulait pas risquer d'amener les gars. Ils viendront aux funérailles, c'est tout.

Camille a ben vu que j'étais pas capable – trop pissou, tel que mentionné précédemment – mais finalement c'est Alice qui a dit que ce serait plus facile de me laisser ici, que je pourrais faire du ménage pendant leur absence. J'ai bondi sur l'occasion : *je vais faire la vaisselle, ça va être toute beau quand tu vas revenir, tu vas voir.*

Avant de fermer la porte elle a dit *tu laveras les draps.*

D'ailleurs je devrais aller les mettre dans la sècheuse mais il me reste encore une pile de vaisselle à gérer. L'eau au fond de l'évier est dégueulasse – le genre qui laisse un cerne de graisse tout autour du *stainless*. J'ai essayé de le vider, il est bouché. L'eau s'écoule un peu, quand je mets ma main au fond je sens un petit tourbillon mais c'est insuffisant, avec le robinet qui crache l'eau

chaude qui, elle, est pas dégueulasse mais *fucking* brûlante. J'ai la flemme d'ajuster la température.

J'aurais aimé ça connaître ma grand-môman. Peut-être que je comprendrais mieux ce que Camille attend de moi.

La plus vieille personne dans mon entourage c'est ma mère, 70 ans, célibataire endurcie. La plus belle p'tite vieille de Saint-Eustache.

Ah non c'est vrai, elle est pu célibataire, elle a rencontré un monsieur, *ben charmant pis ben d'mon goût, tu vas voir*. Pas si endurcie que ça, ma maman.

Elle dit toujours qu'on se voit pas assez – j'ai même pas de permis, c'est Camille ou Alice qui conduisent ici – mais 3-4 visites par année c'est ben assez, la banlieue qui se prend pour une ville c'est pas pour moi. J'ai pas l'intention de retourner dans mon patelin de sitôt.

Sauf si j'avais des enfants.

C'est loin, Saint-Eustache ; peut-être que Maman viendrait habiter ici à la place.

À VRAI DIRE j'ai pas vraiment envie d'avoir des enfants. On a déjà une grosse famille : sept si on compte les chats, calvince. Y'a du poil d'humains pis de chats partout.

On est tous *potty-trained*.

On avait pu de papier parchemin pis y'a du biscuit collé après la plaque, je vais la faire tremper et la laver demain matin, au pire je me ferai chicaner, au mieux personne dira rien mais depuis que Camille est en deuil, personne chiale. Je sais pu ce qui est censé me pousser à faire du ménage.

Si j'ai des enfants dans 5 ans – un plan relativement réaliste – Maman aura 75 ans.

C'est l'âge qu'avait la mère de Papa quand elle est morte.

J'arrive même pas à dealer avec l'idée que nos chats meurent un jour, *let alone* que ma mère.

Est-ce que rendue là c'est mieux de ne pas prendre le risque d'avoir des enfants si je suis pour n'avoir pas de maman.

Une maman pour s'occuper de moi.

Simon et le bébé qui n'a qu'un père

Si je tombais enceinte –

Ça commence mal comme discussion, j'ai envie de l'arrêter, de plaquer ma bouche sur la sienne pour la faire taire –

est-ce que tu voudrais faire un test de paternité ?

Ça n'a pas de sens, ce qu'elle dit. Paternité, ça insinue qu'il y aurait la possibilité qu'elle tombe enceinte d'un autre *homme* alors que dans les faits, comme elle ne voit plus Benjamin, elle pourrait être enceinte de moi ou de Camille, et c'est tout.

Donc paternité ça marche pas. *CQFD*.

Elle arrange mon nœud papillon en laine à motif *argyle*, celui qui est implaçable dans le sens de : impossible à placer. J'étoufferai bientôt, quand elle le serrera, mais son corps si près du mien m'accorde à tout le moins le loisir d'humer son parfum, le vieux *Vanilla Fields* qu'elle ne met plus que pour les grandes occasions. Elle est penchée sur moi, penchée sur le nœud papillon et j'arrive à voir sa brassière ; elle porte la noire qui s'attache devant. La charnière presse la peau, qui s'incurve un peu. Elle se plaindra ce soir, en l'enlevant, de la rougeur entre ses seins.

J'inspire une *whiff* de parfum avant de répondre à sa question.

Ça se verrait, à la longue, il est de qui.

J'imagine, mais ta mère voudra rien savoir si elle n'est pas sûre qu'il est de toi.

Elle endurera le mystère, qu'est-ce que tu veux que je te dise.

Et s'il est de toi elle va vouloir le faire baptiser.

On a déjà eu cette discussion, Alice. Personne de plus, dans cette Famille, ne va se faire asperger d'eau au nom de Dieu. On dealera avec ma mère si tu tombes enceinte, pas avant.

Mais je suis curieuse ! Je voudrais tellement voir sa face quand tu vas lui dire que ce n'est peut-être pas le tien ET qu'il sera pas baptisé !

Elle fait une grimace en ajustant de plus belle le tissu inflexible sous le col de ma chemise.

Regarde-toi dans le miroir là, dis-moi ce que t'en penses.

Quand je me retourne vers le miroir, Éloi apparaît derrière moi, dans le cadre de porte.

Gaëlle est prête. Vous venez ?

Il doit m'avoir contaminé parce qu'une mauvaise blague me vient à l'esprit ; or, référencer le verbe *venir* avec un sous-entendu vulgaire, ce n'est pas moi.

Comme tous les miroirs de la maison, celui-ci est trop bas et je dois me pencher pour me voir et terminer l'ajustement du nœud-papillon. Alice est sortie, et Éloi est disparu aussi vite qu'il est *venu*.

Héhé.

Je pose mes paumes fermement sur la commode sous le miroir, comme si ça allait m'aider à rester debout.

J'envisage de me donner une claque sur une joue pour me ressaisir, me trouve ridicule et finis par m'asseoir sur le lit.

Maintenant qu'il sait ce que c'est, de coucher avec un gars, il faut recommencer la logistique comme s'il venait d'emménager, sauf que cette fois, la procédure est moins claire.

Ça n'est arrivé qu'une fois, après tout.

Dois-je *define the relationship* après cette unique fois, si je suis déjà amoureux ? Je suis ridicule. Je croyais être tendu parce que j'étais jaloux, puis à cause de mon désir. Mais je suis toujours aussi crispé. Mon stress n'est redescendu que pendant les trois secondes de mon éjaculation, le temps que mon cerveau enregistre l'image de mon sperme mouillant son ventre.

Même essayer de le regarder ça me fait baisser la tête. Autrement dit, je ne le vois pas souvent.

Avant de coucher avec lui j'étais obsédé par l'idée qu'il soit mieux que moi et que, par conséquent, en toute logique, il ne veule pas de moi. Maintenant, c'est fait, il me voulait assez pour que ça se passe, ou à tout le moins, il était assez curieux pour passer par-dessus mon

insipidité au moins une fois. Une fois n'est pas coutume. Qu'il me le dise maintenant, s'il ne veut pas recommencer. Qu'il me donne raison.

J'aime ça, avoir raison.

Je n'aime pas quand il n'y a personne pour m'assurer que c'est le cas.

Il faudra sans doute que je conduise, même si je ne sais pas où est la coop funéraire, Alice est une bien piètre co-pilote mais elle sera en mode *damage control* devant la peine incommensurable de Camille.

Tant pis, on se perdra dans les dédales douteux de l'Est sherbrookoïse.

Ce qu'ils ne se dirent pas

La cuisine.

Tout près de la porte d'entrée, Gaëlle refait la tresse de Camille. Toutes les deux ont déjà leurs manteaux et leurs bottes.

Éloi s'approche d'elles pour prendre son manteau sur la patère. Il l'enfile, puis contourne le duo pour aller mettre ses espadrilles.

Quand il s'accroupit pour les attacher, Camille se met à pleurer.

Il n'y a pas de lien entre ces deux événements.

Gaëlle prend Camille dans ses bras, lui frotte le dos.

Éloi se relève, visiblement mal à l'aise.

Il pose sa main sur l'épaule de Camille.

Elle arrête de pleurer.

Silence.

Alice a peur des autres familles

J'ai rêvé que la grand-mère de Camille se levait de son cercueil pendant les funérailles pour nous pointer du doigt et dire que les pécheurs n'ont pas leur place dans la maison de Dieu.

Ça résume à peu près la situation.

Il n'y a pas eu de contestations. Quand une personne en deuil te demande d'aller quelque part, tu y vas, même si tu sais que ta présence présente des risques de malaises. Donc on y va en groupe, en Famille, et l'idée même de devoir répondre à la question *Comment tu connais Vincent ?* me donne envie de vomir. Parce que Vincent s'appelle Camille. Parce que je ne sais pas si « comment je la connais » c'est quelque chose qui se dit.

Et de répondre *On est colocs* ça ne résume pas l'affaire, vraiment.

Donc là, je nous *stalle* un peu. Je sais qu'ils sont prêts, qu'ils m'attendent, je vais juste m'asseoir sur mon lit un tout petit moment pour flatter le Gros, en restant juste assez loin de lui pour que ses poils ne s'accrochent pas à ma robe noire.

Je ne leur ai pas dit, à mes « colocs », que j'étais inquiète, parce que je ne le fais jamais de toute façon et ils finissent par le savoir quand même. Chaque fois.

Je risque d'exploser dans l'auto, de dire à Camille que je ne peux pas, que je ne suis pas prête à m'exposer, à nous exposer de cette manière, dans ce lieu proscrit, devant des gens ennuyants et un corps mort trop parfumé. Si je me mets à hurler RÉALISEZ-VOUS QU'ON VA SE FAIRE LAPIDER ce sera peut-être suffisant pour les faire revirer de bord. C'est sans doute une manière

complètement inappropriée de lui dire *allo je suis inquiète*, mais honnêtement je ne vois pas comment je pourrais faire autrement.

Voici une liste non-exhaustive des choses qu'on pourrait se faire dire :

C'tu comme une secte ?

Ah vous êtes dans une commune.

Tu veux dire : polygamie ?

Est-ce que vous dormez tous dans le même lit ?

Faites-vous comme des orgies ?

Vous êtes CINQ ? J'ai de la misère à en garder un seul !

Qu'est-ce que vous allez dire à vos enfants ?

et le classique *spinoff* :

COMMENT TU SAIS C'EST QUI LE PÈRE ?

Je peux pas juste répondre *Tiens c'est drôle on en parlait justement avant de s'en venir !*

Si on arrive en retard et qu'on repart avant la fin, peut-être que personne ne nous parlera. Ça serait idéal.

Y'a des raisons pourquoi ça se fait pas. Pourquoi ça se passe pas. Pourquoi je l'ai même pas dit à mes propres parents, même si techniquement c'est moi qui ai parti le bal, que ça fait des années et qu'apparemment je convertis des nouveaux fidèles à ma secte avec une relative facilité. Il y a quelque chose de traditionnel dans ma famille, pourtant. On est juste cinq : c'est trois fois moins que le nombre d'enfants qu'a eus ma grand-mère !

C'est pas le premier événement familial auquel on fait face, bien sûr. Mais jusqu'ici, on les a évitées comme des championnes, ou alors on a joué le jeu des couplages (Gaëlle et Camille) (Simon et moi). On pratique nos excuses lorsque possibles : le Noël à tempête de neige, la fête de la sœur en même temps que la formation obligatoire, *Je ne fête pas Pâques, tu sais bien !* au téléphone. Sinon, on se fait demander à quand le mariage. À quand la maison. À quand les enfants.

Dans l'idéal, personne n'entre ici et nous n'allons nulle part.

Bientôt, Simon va se rendre compte que je nous retarde par exprès. C'est Gaëlle qui va être envoyée pour venir me chercher, ma *no bullshit girl*.

Quand j'étais petite, pour me sauver des hurlements des petits, j'allais dans le garde-robe à linge d'hiver/linge d'été. Je pouvais déplacer les boîtes de manière à me cacher derrière : si on ouvrait la porte, on ne voyait qu'elles. Je lisais avec une lampe de poche. Je m'endormais.

Quand maman a découvert ma cachette, je me suis mise à brailler; elle était tellement fâchée d'avoir été dupée si facilement par sa p'tite qu'elle m'a donné une claque, la paume directement sur la joue. J'ai arrêté de pleurer. Elle a eu l'air horrifié, et n'a d'ailleurs jamais recommencé.

Si j'ouvre la fenêtre tout grand et que je me cache sous le lit, ils vont penser que je me suis sauvée. Ils ne croiront pas à ma couardise, et pourtant.

Ça marcherait si on n'était pas au 5^e.

Si Gaëlle entre au moment où je me faufile sous le lit, elle me dira sans doute ce que j'ai besoin d'entendre (*QUESS TU FAIS CRISS ON ATTEND APRÈS TOÉ*) et je la suivrai en pleurant, parce que j'ai peur comme à 9 ans et demi d'avoir une claque.

Ma robe sera recouverte de poils si je me couche sous le lit, *anyway*.

Faut que j'y aille.

Une claque collective ça doit faire vraiment mal.

La catalogue grand-paternelle d'Éloi

J'aurais dû laver mon couvre-lit mais je sais pas comment. Y'a pas d'étiquette dessus.

Un, deux, trois, quatre. Quatre têtes dans le salon. Je m'exclus. Le silence est complètement réussi.

Je pense qu'on attend que Camille dise quelque chose.

C'est rendu rare qu'on soit là les cinq, y'a que moi qui passe tout mon temps ici, les autres travaillent des heures de fou et il manque toujours quelqu'un au souper. Je suis au bord de dire que la mort est rassembleuse, le genre de chose que Josélito dirait, mais non-ironiquement.

Quand j'habitais avec Émilie, on avait une couette tellement laide, mauve et or à texture satinée et de la ratine qui s'effilochait sur les côtés. Si on l'avait lavée à la machine, elle serait ressortie en lambeaux. On l'avait choisie ensemble. Je sais pas à quoi j'avais pensé.

Le genre de choix de couvre-lit qu'on fait quand on essaie d'émuler la royauté version *kitsch* et qu'on fait l'erreur d'entrer au *Linen Chest* avec des rêves d'ascension sociale.

On avait de l'argent à dépenser, apparemment.

Celui que j'ai amené au 5^e appartenait à mon grand-père, une catalogue multicolore fabriquée avec des vieux t-shirts trop troués pour être portés. Je ne sais pas ce qui est advenu du métier à tisser qui l'a vu naître, si quelqu'un en a hérité ou si quelqu'un sait même encore s'en servir.

D'après Simon, à un *spot* en particulier, la catalogue sent la pisser de chat ; je sais pas si c'est parce que ça fait longtemps que je l'ai, mais je n'avais pas remarqué. Je ne mets pas souvent ma face direct dedans, non plus. Faut dire. Je ne suis pas un *sniffeur*. (Ou en tout cas, pas encore.)

Sur cette couette-ci il n'y a pas d'étiquette parce que c'est une catalogue-maison.

Je n'ai pas lavé mes draps non plus depuis longtemps, des acariens c'est pas la fin du monde, et je prends ma douche tous les jours. Je ne sue pas tant que ça en dormant. S'il n'était pas venu dormir dans mon lit je n'y aurais pas pensé, mais il fallait qu'il commente la chose.

(Pourtant, ce qui reste maintenant c'est une odeur de baise, pas de sueur.)

Je devrais laver ma catalogue pour qu'elle arrête de sentir la baise.

(Ou en tout cas, qu'elle arrête de te donner une érection quand tu t'y glisses.)

Je vais demander à Camille comment la laver.

(Demain. Là il est trop tard.)

Sur le tapis au milieu du salon, les chats s'entre-lavent. Leur niveau d'adorabilité atteint des sommets, et nous donne une excuse pour prolonger le silence. Camille les fixe intensément depuis qu'on s'est assis, je m'en étonne, son *attention span* est généralement fixé à 4 secondes. Je la trouve belle, en jupe ; c'est étrange de la voir avec du mascara.

Simon a mis plus de maquillage qu'elle, au moins ; le contraire m'aurait complètement déstabilisé.

La journée s'est passée étonnamment bien, et vite. On a *skippé* le souper au St-Hubert après. Elle n'avait pas envie d'y aller, et qu'est-ce qu'on aurait commandé là, de toute façon ? La moitié de la Famille mange pas de viande.

J'ai faim, d'ailleurs.

J'ai reçu la catalogue de mon grand-père quand on est revenus des funérailles de ma grand-mère le 12 décembre 2002, y neigeait à plein ciel et on n'avait pas de pneus d'hiver. Ma mère faisait une syncope chaque fois que mon père *driftait* un peu en tournant. Josette avait amené la catalogue pour Henriette mais Henriette était pas là, Papa l'a ramenée chez nous et on l'a rangée dans une boîte au fond du garde-robe de stock d'hiver, parce qu'il pouvait pas la sentir.

Maintenant c'est Simon qui peut pas la sentir. J'aimerais mieux ne pas associer ces deux personnes.

Combien de temps on peut rester en silence comme ça ? Je ne me plains pas, mais j'ai envie d'aller me coucher – évidemment Simon choisit cet instant précis pour enrouler sa main autour de mon avant-bras comme si j'allais me sauver. Il est assis droit sur le divan, même si tous les coussins sont de leur bord, à lui et à Alice.

On est bien, là. Je suis fatigué mais bien. Combien de temps on va rester comme ça ?

Mon lit c'est peut-être le plus grand de l'appartement, mais pas assez grand pour cinq. Faudra que quelqu'un propose autre chose.

L'arrangement temporaire (reprise)

Alice ne pose pas de questions

Tu as dit que tu allais partir et on n'a pas dit grand-chose en retour.

Tu n'as rien annoncé, pas dit *J'ai quelque chose à vous dire*, non, simplement entre deux bouchées de chili tu as dit *J'ai eu la job à Ville-Marie. Je pars vendredi.*

Ville-Marie, région administrative de l'Abitibi-Témiscamingue, P.Q.

Y a-t-il même du WiFi à Ville-Marie ? Je vous le demande.

Tu as dit que tu allais partir et Gaëlle a hoché la tête en te souriant. Tu ne l'a regardée qu'elle, pendant un petit moment, probable que tu savais qu'elle réagirait le moins, pas qu'elle ne se soit pas attachée à toi, mais on sait tous les deux qu'elle a plus de facilité à *laisser aller*. Tu la « regardais » comme tu nous regarde toujours, c'est à dire en regardant d'abord son assiette, puis le mur, puis son front, peut-être ses yeux pendant un quart de seconde ; mais cette fois, un peu comme quand tu es fâché et que tu évites complètement les yeux, tu étais fixé sur un point du visage de Gaëlle, tu regardais sa joue en passant au-travers.

Elle souriait encore quand Camille a presque crié :

Ça paye-tu au moins ?

Tu t'es tourné vers elle en passant ta main dans tes cheveux, dans un espoir de les enlever de devant tes lunettes, mais sans grand succès.

Vingt-cinq de l'heure.

On a tous soupiré admirativement.

J'ai pris la main de Simon, sa pauvre petite main qui s'était crispée violemment sur sa cuisse. Il n'a pas bougé ou presque, n'a peut-être même pas senti mes doigts s'enrouler autour des siens. Tu t'es tourné vers moi mais je t'ai évité, je pense que tu cherchais à savoir si Simon était *correct* et je n'avais pas envie d'être ton intermédiaire.

Te demandes-tu comment *moi* je vais ?

L'affaire avec Simon c'est que quand quelque chose change, il boude pendant trois jours avant d'arriver à verbaliser son malaise/sa frustration/sa tristesse. C'est long, trois jours, mais c'est systématique : dès qu'il prend son air renfrogné et qu'il se met à répondre en monosyllabes, le questionner avant qu'une période de 72 heures se soit écoulée ça ne servira à rien.

Donc je lui ai pris la main et j'ai commencé le décompte dans ma tête : 71 heures, 59 minutes, 56 secondes.

Je ne sais pas ce qui m'a pris ensuite.

Tu vas habiter où ?

Je sais pas.

Tu vas y aller comment ?

Je sais pas.

Tu vas rester là combien de temps ?

Je sais pas.

Tu vas y aller seul ?

Je sais pas.

J'en avais d'autres, des questions, plein d'autres, mais ma voix aurait craqué, je voulais pas. J'ai pincé les lèvres très fort et baissé la tête parce que les larmes me montaient aux yeux et je ne voulais pas que tu en aies conscience, je ne savais pas si tu avais de la peine, toi aussi, parce que tu ne montrais rien, tu n'avais jamais montré quoi que ce soit hormis ta façon de juste rester là et de nous faire savoir que tu étais bien. Tu ne ronronnes même pas, il faut le deviner et c'est tout.

Mais j'avais besoin que tu me parles.

Tu es content ?

Je sais pas.

C'est pas les bonnes questions que je pose. Je pourrais faire une liste exhaustive des questions pertinentes qui n'existent pas ouvertement :

Voulais-tu vraiment déménager avec nous ?

Penses-tu que je t'aie forcé à rester aussi longtemps ?

Es-tu, étais-tu bien avec nous ?

Préfèrerais-tu rester ?

Est-ce que tu m'aimes ? Est-ce que tu nous aimes ?

Et si je te dis que je t'aime, qu'est-ce que ça te fait ?

Et si on te dit qu'on t'aime, qu'est-ce que ça te fait ?

Gaëlle n'a plus faim

Tu fais les choses à l'envers, p'tit chou. Le temps pour partir c'est avant l'hiver, avec les oiseaux, vers le sud. Là les tulipes ont fané mais les pommiers sont pas encore en fleurs. Ton *timing* est terrible.

T'as mis la table, *that's it*. T'attends qu'on mette la bouffe dessus. Mais là j'ai pu faim.

Je souris peut-être en te regardant, c'est mon genre. C'est pas parce que je m'en fous, t'sais. Quand y'a un malaise, soit je souris, soit je me mets à cuisiner furieusement, mais on est déjà en train de manger, je pourrais faire un dessert mais il n'y a plus de lait ni d'œufs, qu'est-ce que j'suis supposée faire avec ça. Avec pas ça.

Scoop : les autres pensaient que tu resterais. Tes « c'est temporaire » c'était de la *bullshit* dans leurs jolies têtes. Ils s'imaginent ce qu'ils voudraient que tu dises, y faut bien, tu parles pas. Si tu parlais on aurait pas besoin de te donner un texte, quelque chose pour nous rappeler que t'es pas juste beau pis drôle. T'as des sentiments. J'imagine.

Je sais pas comment on fait pour s'attacher à quelqu'un comme toi, mais c'est fait, qu'est-ce tu veux. J'ai pas fait d'efforts particuliers pour, ou pour pas. J'étais juste là en même temps que toi, j'étais là avec mes biscuits pis mes chats, ça n'en prenait pas plus.

Tu dis toujours que t'es difficile et que t'haïs tout le monde mais ça peut pas être vrai, sinon tu nous ne aimerais pas, nous.

Mais tu le dis pas, tu dirais pas *Je vous aime*. Tu dirais même pas *Je suis végétarien* ce serait trop *d'investissement* pour toi.

Qui est-ce qui va faire la vaisselle quand je fais la cuisine, à c't'heure ?

Je savais pas que j'avais besoin d'un sbire, estie, avant d'en avoir un.

T'as amené le silence avec toi, il s'est faufilé jusqu'ici dans tes sacs de poubelle remplis de vêtements défraîchis, mais il ne s'était pas vraiment installé jusqu'à ce que le deuil de Camille lui fasse d'la place. Vu qu'il a eu de l'espace pour s'épandre, il se ramène plus facilement, là. Comme maintenant. Le silence. Il est pas tranquille. Il est lourd.

Avant toi, j'aurais essayé de le remplir. Je m'habitue, et personne a l'air de penser qu'il y a quoi que ce soit à ajouter.

Est-ce que c'est ça que t'es venu m'apprendre, choupinot ? C'est ça que tu me laisses en héritage ?

Hé, ho, excuse-moi, t'es pas (encore) mort, pis moi je parle comme si je n'allais plus jamais pouvoir te regarder dans le blanc des yeux.

C'est loin comment, Ville-Marie ?

J'ai brisé le silence. Pas pu m'en empêcher.

De Sherbrooke ? 9 heures si t'arrêtes pas.

Camille n'a pas eu de préavertissement

Je savais même pas que t'avais eu une entrevue à Ville-Marie. Quand t'as dit que tu y allais pour la fin de semaine, je pensais que c'était pour aller voir ta grand-mère à toi, que mon deuil t'avais rendu nostalgique.

Ça te tentait pas de me le dire, c'est pourtant simple, *j'ai une entrevue*, tiens, même moi j'suis capable de formuler cette phrase-là. Je suis peut-être pas assez importante, on couche pas ensemble et on n'a pas de *kick* l'un sur l'autre, donc tu me dois rien, on a rien à se dire. Pourtant, c'est à moi que tu parles. C'est moi qui te pose les bonnes questions. Si on était en cinquième année tu m'appelleras ta meilleure amie.

I'm not a coloc, not yet a lover.

Je pensais pas que t'étais le genre de personne à retourner dans son patelin. Si je te disais que le Témiscamingue c'est trop petit pour toi, ça n'aurait pas beaucoup de sens, géographiquement parlant. Je me demande juste si tu y trouveras d'autres gens comme toi. Ben, pas physiquement là, je me doute bien que tu y trouveras d'autres CisHommes Blancs Hétérosexuels de Descendance Catholique. Je voulais dire : des gens comme nous.

Mais. Te considères-tu comme bisexuel maintenant ? Pansexuel ? Est-ce que ça a de l'importance pour toi ? Est-ce que tu aurais peur que je vienne te visiter si je ne suis pas encore débarrassée de toute ma barbe ?

On s'est pas fait tirer de roches à la coop funéraire, mais qu'est-ce que je connais au Témiscamingue, moi.

Tes yeux fixés sur Gaëlle me font peur. Ça a déjà été dit que je ne suis pas jalouse, mais tu cherches ton salut dans son regard, comme si tu savais qu'en faisant acquitter ta faute par ses beaux yeux, tous vont te pardonner et tu n'auras plus à souffrir, n'est-ce pas ?

Arrête. Mets tes culottes.

C'était pas assez de me faire endurer leur *buzz* de début de relation. Non, fallait que tu me *dompes* sur les bras les dépressions qui suivront inévitablement ton départ. Je regrette de t'avoir encouragé à t'en rapprocher, tu vas me les avoir gâchés pour les 6 prochains mois.

Ça pouvait pas bien se passer.

Cette allocution ne me concerne pas. On a tous arrêté de parler pour te laisser de la place – tu en prends déjà pas ben ben, c'est le minimum – sauf que tu n'ajouteras rien qui soit pertinent. Ce que tu pourrais dire de pertinent, ça ne se dit pas. Genre :

Je vous avais dit que c'était temporaire.

Je n'avais pas envie de rester à Sherbrooke, c'est pour ça que j'ai cherché si loin.

Je ne pense pas revenir même quand j'aurai des vacances.

Je suis désolé.

En fait ça serait pertinent que tu dises *je suis désolé* mais je pense que ça me donnerait envie de te sacrer une claque.

J'ai chaud j'ai tellement chaud, Éloi. Verse-moi ton verre d'eau sur la tête. On était supposé s'entraider dans cet appartement de débiles, t'étais sensé m'apporter un peu de répit, aider à créer une ambiance paisible, les choses que personne d'autre ne peut faire parce que ÉMOTIONS.

Toi et moi on est l'indifférence. Celle qui donne un break. On aime calmement, le savais-tu ?

Je t'aime calmement.

Simon est laissé pour mort

Depuis que t'es revenu de ton entrevue, il y a sept jours exactement, je rêve de me glisser derrière toi quand t'es à ton bureau, de t'arracher tes écouteurs, de prendre ton ordinateur et de le pitcher par la fenêtre.

Je jouirais d'entendre le *fade-out* des cris de zombies dans tes *speakers* jusqu'à ce qu'il pogne le parvis.

Tant de violence gratuite.

J'ai eu beau te demander chaque *fucking* jour *Tu vas faire quoi si t'as la job ?* tu étais incapable de me répondre, non, il fallait que tu tues les morts-vivants dans ton écran d'abord, alors tu t'attelais à la tâche avec tout l'acharnement que je te connais. Que nous te connaissons.

AH ! J'AI COMPRIS.

C'est moi qui est *left 4 dead!*

(Drôle. Très drôle.)

Assis en face de moi, entourés que nous sommes de nos amours et du nôtre, comme tous les soirs, à tous les soupers, tu ne me regardes pas dans les yeux.

Tu as dit, lundi matin, que j'avais grincé des dents pendant la nuit. J'avais rêvé de zombies. J'ai rêvé que tu t'en allais avec eux pour les étudier dans leur habitat naturel, comme Jane Goodall avec les chimpanzés... ou Diane Fossey avec les gorilles, je ne sais plus trop. En fait je n'ai jamais su. Vous traversiez le Québec à pied, en râlant (fallait bien que tu les imites pour être considéré comme un des leurs), et tu les installais dans le parc national d'Opémican, au sud de Ville-Marie, pour les convertir aux cerveaux de chevreuils. Tu criais *BRAIIINS* pour les amener dans la bonne direction. Tu mélangeais du cerveau d'humain à leur moulée de cervidés.

Hm. T'as sûrement dû me parler de ce parc-là à un moment-donné parce que sinon je vois pas comment il serait arrivé dans mon rêve, ou pourquoi j'aurais rêvé à quoi que ce soit qui se situe autour de Ville-Marie.

Me parles-tu ? Je ne t'entends pas, les braillements des zombies résonnent dans ma tête.

J'ai googlé Ville-Marie, cet après-midi-là.

Elle borde le lac Témiscamingue, près de l'Ontario.

Le toponyme algonquin de la ville est Wikwedo

Le recensement de 2006 y dénombre 2 696 habitants.

Elle est la municipalité la plus peuplée du Témiscamingue.

Wow. Ça en prend pas gros, au Témiscamingue, pour être considéré comme peuplé.

J'ai souvent pensé qu'on était trop nombreux par pied carré, ici. Toi, tu as investi un petit bout d'espace ; tu ne l'as pas vraiment occupé. Tu n'as pas parlé de repeindre ta chambre. Tu n'as rien accroché sur les murs. Le rideau était déjà là. *Il est laid mais il est opaque. Pis ça coûte cher, des rideaux.*

Si nous avions fini par partager une chambre, je t'aurais rendu fou avec mes TOCs décoratifs et ménagers. J'aurais aimé ça. J'aurais installé des stores que j'aurais ouverts quand tu dors encore pour t'éblouir. Je t'aurais suivi dans la chambre pendant que tu te déshabilles pour ramasser les vêtements dans ton sillon.

Je pense que tu ne sais pas dans quoi tu t'es embarqué quand on est devenus amis, ni quand on est devenus amants mais –

je n'arrive pas à mettre le doigt sur quand on est devenu *quelque chose*, alors je n'aurais pas pu t'avertir.

Je m'étonne que tu sois resté si longtemps entre ces murs, les tiens, les nôtres.

Je dors dans tes bras toutes les nuits et tu me donnes encore mal au cœur, dix mois de nausées de proximité, c'est peut-être pour ça que tu t'en vas, pour nous épargner. Ou juste m'épargner, moi.

Je ne sais pas comment t'aimer sans me faire mal. Je suis rendu vraiment bon là-dedans, même.

Je ne sais faire que ça.

Je me suis dit, il n'y a pas si longtemps, que si je ne t'avouais pas mon amour, je pourrais te garder pour moi en ne t'informant de rien et t'aimer encore plus longtemps, t'admirer plus longtemps, te laisser tout l'espace que tu veux et ne rien t'imposer et alors ce serait l'amour comme dans les romans, comme dans les romans qu'affectionne tellement Alice, *featuring* monogamie, bonheur et beaucoup d'enfants.

Peut-être que c'est le meilleur genre d'amour, l'amour monogame, puisqu'il est partout.

(Je suis si drôle. *A fucking riot.*)

Tu détestes quand les gens te regardent, qu'ils te voient, et là je te fixe, mon amour, je te fixe pour t'étaler partout, je t'étends sur la place publique qu'est notre cuisine comme si c'était tes funérailles ou ton mariage, mais comme tu te noies dans ton déni, c'est comme si le couvercle de ton cercueil restait fermé, personne ne sait que c'est toi alors tu es *safe*, pour l'instant.

On est *safe* tous les deux, et tout le monde autour de nous est *safe* aussi. On a juste à laisser ça comme ça.

Je devrais peut-être être triste, mais je ne le suis pas, je ne suis même pas en train de m'apitoyer, tu vois ? Vous voyez ?

Mais non, même toi tu penses que j'essaie de créer du *future drama* en gardant tout ça couvert, en ne te disant pas *exactement* ce que je ressens.

À c't'heure, peux-tu me dire comment faire pour que tu restes toujours.

Éloi ne met pas de pain sur la table

Vous avais-je bien dit que c'était temporaire ou je me le suis dit juste à moi-même ? Parce que oui je m'attendais à ce que vous réagissiez de manière *weird*, mais j'attendais pas un silence absolu. On entendrait des criquets, on verrait passer du *tumbleweed*. Mais c'est le son des griffes des chats sur le plancher flottant qui l'emporte.

Ah, tiens, je voulais pas penser à ça.

Les chats.

M'en voudrez-vous d'avoir cherché une job aux quatre coins du Québec, de n'avoir rien trouvé et d'avoir décidé d'user de mes contacts familiaux ? Probablement pas, vous connaissant. Vous serez heureuses, heureux pour moi, après la déception initiale.

Il n'y a rien ici pour moi, à part vous. Et le polyamour, ben, ça ne met pas du pain sur la table.

Je vous entends vous objecter : *On aurait pu te faire vivre !*

Vos voix mêmes s'entremêlent dans ma tête. Je ne vous distingue plus, ça devrait m'inquiéter. Pourtant vous ne faites pas une seule et même personne. Vous savez ce que vous voulez, c'est tout.

Quant à ce que moi je veux, j'aurais peut-être dû rendre ça plus clair, mais je ne m'étends pas sur mes propres sentiments, vous le savez déjà.

Je veux me rendre utile. C'est important.

La première fois qu'on a soupé toutes, tous ensemble, vous formiez un bloc fermé. Comme j'étais tout à fait fermé aussi, on a pu fonctionner comme ça un long moment, c'était parfait, ça aurait pu rester parfait. Oui, vous avez voulu m'aimer, et j'ai fini par vous aimer aussi, tant mieux, wow, on est en symbiose pis toute. Mais c'est pas parfait. Vous vous êtes mis à risque. Je ne m'inclus pas, je ne m'incluerai pas, je vais me refermer à nouveau parce que vous avez besoin de compagnie et moi, je ne suis pas du monde.

Je n'ai pas envie que vous me demandiez si je vais revenir bientôt, si mon départ signifie que je vous laisse derrière. Ce n'est qu'une séparation physique, après tout. Suis-je une personne qui entretient mal ses relations : oui. Voudrais-je vous entretenir : ben, c'est vraiment un verbe de merde, « entretenir ». Vous verrez quand j'en aurai trouvé un meilleur.

Vos yeux trahissent vos projections dans le futur. Je ferais mieux de partir tout de suite. Ce serait bien, beaucoup mieux si je pouvais faire ça. On dira : il est parti comme une patate douce dans le chili. *Copyright moé, avril 2015.*

Dans un instant je me lèverai pour rincer mon assiette et retourner dans ma chambre. Vous me suivrez des yeux, impatientes, impatient que je sois loin pour échanger *who knows what* à mon sujet (votre sujet, notre sujet).

Vous vous demanderez si je vais revenir éventuellement.

On n'en saura rien.

Ce qu'ils déménagèrent

Les patchs de gazon devant le bloc-appartement.
Les chênes de chaque côté de l'allée ont des bourgeons.
Il mouillasse ; météo d'avril.

Camille sort du bloc en poussant la porte avec son pied. Elle porte une grosse boîte jusqu'à la *Volks* d'Éloi, stationnée devant, où Simon s'affaire à remettre en place (pour la 3^e fois en 30 minutes) les boîtes qui avaient été chargées n'importe comment dans l'auto.

Gaëlle est couchée sur le capot de l'auto, son dos sur le pare-brise, les yeux fermés. S'il faisait soleil, on croirait qu'elle se fait bronzer.

SIMON à *Camille, qui s'avance vers lui*
Y'a pu de place !

GAËLLE *se tournant vers eux*
You told her 3 boxes ago.

CAMILLE
Les crinqués en haut font dire de les laisser dans l'allée, on va les mettre sur les bancs juste avant qu'il parte.

SIMON
Y pleut, tsé.

GAËLLE *le visage vers le ciel, les yeux refermés.*
Paraît-il.

CAMILLE
Je leur ai dit, mais c'pas moi qui décide.

Simon soupire.

Camille dépose sa boîte sur le trottoir et regarde le travail de Tetris à demi-achevé.

Elle prend une des boîtes qu'il a remis à la rue et la pose sur une pile dans l'auto.

Simon lui jette un regard noir, remet la boîte par terre, en sélectionne une autre (plus petite) et l'installe sur la pile.

Camille soupire, ouvre la porte arrière côté passager et s'assoit sur la banquette.

Silence.

Simon termine son jeu de boîtes et rejoint Camille dans l'auto, s'installant lui aussi sur la banquette arrière.

Gaëlle se lève tranquillement, s'étire. Elle saute par terre, puis s'installe derrière le volant.

Silence.

Camille masse doucement les épaules de Gaëlle. Simon regarde dehors.

La pluie s'intensifie.

GAËLLE
On devrait juste crisser notre camp.

CAMILLE
Avec son stock ?

GAËLLE
Why not ?

CAMILLE
Son linge est vraiment laid.

SIMON
Pas tant que ça.

Elles se tournent vers lui et le fixent un instant, figées.

Silence.

Les vitres s'embuent.
Camille recommence à masser Gaëlle. Simon regarde à nouveau dehors.

SIMON
Ils sont là.

Alice et Éloi courent vers l'auto avec chacun un sac de poubelles plein dans leurs bras. Alice ouvre la porte arrière, lance son sac sur les cuisses des passagers et s'assoit à côté de Camille. Éloi s'assoit devant.

Ils referment leurs portes en même temps.

Silence.

ELOI *regardant vers l'avant*
Fait que vous v'nez ?

Silence.

GAËLLE *geignant*
C'est loin.

ELOI
Vous êtes entrés dans l'auto de votre plein gré.

CAMILLE
Il pleuvait.

Silence.

CAMILLE *tout bas.*
Il pleut.

Silence.

La pluie contre la carrosserie se fait de plus en plus assourdissante.

Simon étire son bras pour prendre la main d'Alice. Leurs mains reposent sur le sac de poubelle, le sac repose sur les cuisses de Camille, les cuisses de Camille reposent sur la banquette, l'arbre est dans ses feuilles, mari-lon, mari-lé.

SIMON
Je suis fatigué.

CAMILLE
T'as descendu genre 2 boîtes.

SIMON
J'en ai soulevées plein !

GAËLLE
Unnecessarily.

Un temps.

ALICE

J'aurais dû commander de la piz'.

GAËLLE

J'ai envie de falafels.

CAMILLE

Le *Beyrouth* est trop loin.

GAËLLE

Mais j'ai faim !

SIMON

On n'a pas le temps.

ÉLOI

Effectivement.

Silence.

ÉLOI

Vous irez quand j'va être parti.

Long silence.

GAËLLE

Tu oublies que c'est moi qui est dans le siège conducteur.

ÉLOI

T'as pas de permis, à ce que je sache ?

SIMON

Ça y est, c'est aujourd'hui qu'on meure.

GAËLLE

J'suis vraiment pas si pire que ça !

ALICE

C'est une manuelle, choupette.

Camille s'esclaffe.

GAËLLE faussement offusquée
Pfff....

Silence.

La pluie se calme.

ÉLOI
Faut que j'y aille.

GAËLLE
Ok.

Silence.

CAMILLE
Bon ben...

ALICE
Écris-nous quand tu vas être arrivé, ok ?

ÉLOI
J'va être correct, t'sais.

ALICE
Fais-le pareil.

Il soupire.

ÉLOI
Fine.

Silence.

GAËLLE
On se voit bientôt.

ÉLOI
Euh. Ouais.

Long silence.

La sœur d'Éloi, Ariane, klaxonne.

Éloi ouvre sa portière.

ÉLOI
Bye là.

Simon se met à pleurer.

Éloi se retourne pour regarder Alice, Camille et Simon.

CAMILLE
Group-hug ?

Simon sourit en reniflant.

Éloi soupire.

ÉLOI *souriant aussi*
Fine !

Ils et elles s'enlaçent, incluant les dossiers des sièges avants. Alice se penche vers chacune de leurs têtes pour leur donner des becs sur le front.

Éloi soupire à nouveau, fait un signe de tête à Gaëlle pour qu'ils échangent de siège. Elle et lui sortent de l'auto, en font le tour et se rassoient.

Silence.

Il met la clé dans le contact, sans la tourner.

ÉLOI
T'sais que vous êtes toujours assis dans mon char ?

RÉFLEXION SUR LA CRÉATION

À l'hiver 2012, quand j'ai décidé de faire du polyamour le thème de mon projet de mémoire, autant pour l'essai que pour la création, je me suis mise en quête de trouver et de lire le plus de romans possibles qui le mettait en scène. Or, avant même de construire ma bibliographie théorique et romanesque, j'avais déjà une bonne idée de ce que j'allais écrire dans la partie création, soit un roman par nouvelles avec plusieurs personnages habitant toutes et tous dans le même lieu, et partageant ressources, amour et sexe.

Pour mon corpus, j'ai choisi trois romans québécois, mais j'ai pris le temps de lire une pléthore de fictions de provenances diverses pour me faire une tête. Ces fictions, provenant de la France, du Québec, des États-Unis et de la Grande-Bretagne principalement, brossent un tableau du polyamour en utilisant divers types de voix narratives, soit un *je*, comme dans *Quatrième génération* de Wendy Delorme (2007), un *tu* comme dans *Tarquimpol* de Serge Lamothe (2007), ou un *il* comme dans *Politique* d'Adam Thirlwell (2003).

Rapidement s'est dessiné le constat suivant : bien qu'on puisse qualifier ces romans de novateurs par le thème abordé, le « temps de parole » accordé à chacune et chacun des partenaires des cellules amoureuses représentées est des plus inégal, même que dans la plupart des cas, on n'entend qu'une seule voix.

J'ai donc décidé, pour la partie création de ma maîtrise, de donner la voix à cinq personnages différents, cinq *je* qui alternent d'une section à l'autre. Je tenterai donc ici de décortiquer les enjeux de la polyphonie de ce projet.

On est utopiste ou on l'est pas

Avant d'écrire ces voix multiples dans mon roman, j'ai essayé deux formes : un *je*, celui de Camille, et un *il* en focalisation interne relatant une conversation entre Alice et Simon. Ma directrice de l'époque m'a dit préférer le *je* : c'est donc celui-là que j'ai peaufiné.

Même en sachant que j'étais contrainte à écrire un court roman, j'avais en tête à ce moment-là une grande saga de la vie quotidienne, où treize (!) personnages vivaient dans un immense manoir avec des mini-maisons tout autour, chaque habitant (ça fait plus sérieux que « colocataire ») possédant une des mini-maisons pour avoir une intimité totale, et où l'aile centrale servait d'aire commune (ce qui n'est pas sans rappeler les phalanstères imaginés par Charles Fourier!).

Je pensais à cette époque que plus j'avais de personnages, plus le roman serait représentatif des relations polyamoureuses. C'était, je le concède, assez naïf. Ce que je voulais écrire, en fait, c'était rien de moins qu'une utopie qui ferait en sorte que le monde entier voudrait devenir polyamoureux.

Je me suis vite rendue compte que je délirais un peu. Donc au lieu de les loger dans un château, je les ai installés dans un *bed and breakfast* de village qu'Alice aurait acheté toute seule, par désir d'indépendance.

Quelque part dans l'année 2013, j'ai changé de directrice. Quand j'ai annoncé à cette dernière que j'avais treize personnages, son visage a fait une magnifique expression que je qualifierais « d'étonnement incrédule ». Elle m'a convaincue (sans trop de difficultés) de faire passer mon nombre de personnages de treize à cinq. Elle a aussi soumis à mon attention le fait que la dimension économique est passée sous silence dans des romans se voulant pourtant réalistes, ce

qui tend à rendre difficile le maintien de la suspension volontaire d'incrédulité (*the willing suspension of disbelief*) des lectrices et lecteurs, selon l'expression de Coleridge.

À partir de là, j'ai commencé à importer cette expérience très spécifique dans le roman : un groupe de personnes très proches et sans grands moyens financiers peut décider que pour optimiser ses ressources, la mise en commun est une solution. Le loyer d'un appartement pourvu de 4 chambres à Sherbrooke peut coûter 900\$, chauffage et eau chaude comprise. Divisé par 5, cela revient à 180\$ par personne, ce qui est tout à fait réaliste : je les ai emménagés au 5^e étage d'un bloc, et j'ai trouvé mon titre.

J'ai écrit les 20 premières pages avec la structure suivante : une partie narrée par un narrateur externe, ensuite les *je* individuels d'Alice, d'Éloi, de Camille, de Simon, et de Gaëlle (pas nécessairement dans cet ordre) puis une « conversation » entre deux personnages qui prendrait la forme d'une scène de théâtre. Cette structure devait se répéter cinq fois, en phase avec les subjectivités impliquées.

J'avais décidé d'avoir un narrateur externe parce qu'en fait, mon engouement pour le roman *Politique* d'Adam Thirlwell et sa narration ironico-fabuleuse me donnait l'impression qu'un *commentary* extérieur était nécessaire pour insérer une touche d'humour dans le roman, ou pour mettre en perspective des enjeux sociopolitiques liés au modèle relationnel en question. C'est suite à l'intervention de ma lectrice bêta que j'ai éliminé mon narrateur externe, qui, selon elle, nuisait aux *je* des autres chapitres. J'ai aussi réalisé qu'en voulant faire entendre ma propre voix au-travers des leurs, je les infantilais. Comme si ces « je » ne pouvais pas exister sans l'accompagnement d'un parent-narrateur.

Ma lectrice bêta m'a aussi mentionné, plusieurs mois plus tard, ne pas voir en quoi la conversation sous forme dialoguée servait le texte, me forçant à creuser cette question. J'avais rédigé la première conversation entre Éloi et Camille parce que je voulais du dialogue, un chapitre entier de dialogue, et je ne voulais pas *hijacker* un des chapitres au *je* alors qu'il s'agissait en fait de, justement, illustrer ce qui se *dit* en-dehors de ce qui se *pense*. Créer un chapitre à part me semblait donc nécessaire. Mais la forme dramatique, elle, était (et est encore) surtout une lubie de l'auteure : j'insère du théâtre dans mon texte non seulement pour sortir des têtes de mes personnages, mais aussi parce qu'elle oblige la lectrice à imaginer une scène à propos de laquelle elle ne sait que le strict minimum, c'est à dire des paroles et un lieu. Et entre ces paroles et ce lieu, il y a une angoisse des deux personnages qui ne s'illustre pas dans les « je », qui ne s'incarne que dans ce qui est dit et ce qui est fait, ou n'est pas dit et ce qui n'est pas fait ou, encore mieux, ce que la lectrice souhaite qui se dise et se fasse, et qui n'arrive pas. Ainsi, les disdascalies sont le dernier lieu d'existence de mon narrateur externe. Ça, et les titres des chapitres.

La polyphonie comme revendication

J'en arrive à mon enjeu principal, la polyphonie. Je me rapporte ici à l'acception la plus simpliste du mot « polyphonie », soit « plusieurs voix », de la même façon que polyamour signifie « plusieurs amours ». J'ai fait le choix de multiplier les voix narratives précisément pour éviter l'effet de centre égotiste que les romans de mon corpus n'ont pas su à mon avis éviter, comme si le polyamour – ou la polygamie, tiens, si on parle de *Tarquimpol* – ne concernait qu'un seul sujet, autour duquel les autres partenaires se constituent en satellites. Au contraire, les soi engagés sont des autres pour chacun d'eux, en demeurant des soi pour eux-mêmes, ce qu'il me semblait important de traduire. J'ai aussi voulu traduire les sensibilités éthiques particulières aux cellules

composées de plusieurs partenaires, sans pour autant les rendre explicites, d'où la focalisation interne.

Je peux bien sûr admettre que la narration dite « simple » puisse parvenir à servir le récit amoureux, tant traditionnel que moderne. Je suis loin de croire, aussi, que la multiplication des voix est la seule manière d'arriver à une représentation juste du polyamour. Mais en quoi, au juste, le polyamour serait-il mieux exprimé par la polyphonie ? Comme nous l'avons vu, dans ses fondements mêmes, le polyamour déconstruit des codes amoureux mononormatifs. Parmi ceux-ci, j'ai retenu les aspects suivants : il permet à chacun des membres d'une cellule amoureuse de conserver son autonomie en n'étant plus considéré comme « appartenant » à une personne ; il nécessite qu'une communication ouverte et constante soit entretenue entre les partenaires pour que leurs ententes soient sans cesse négociées selon les changements de sentiments ou de situations, et que le consentement soit continu ; il reconnaît l'égalité des sexes dans les relations amoureuses, notamment par l'invalidation du mythe selon lequel il n'y a que les hommes qui ont du désir « indomptable » ; il revalorise d'autres formes de relations affectives que celles « amoureuses et sexuelles ». (À ce sujet, j'ai envie d'écrire « amoureusesetsexuelles » en un mot comme Sabine Prokhoris (2000) écrit « différencesdessexes », tellement les deux critères sont indissociables dans l'esprit de la monogamie traditionnelle).

Ainsi, en donnant un « temps de parole » égal à chaque partenaire, la forme de mon roman tend à s'approcher du fond par l'insistance mise sur ces quatre éléments polyamoureux en particulier puisque : chacune des voix maintient son autonomie et ne dépend pas de la prise de parole des autres ; les inconforts sentimentaux sont divulgués et tirés au clair continuellement ; le temps de parole égalitaire reflète l'équité sexuelle ; la mise en lumière des relations non-sexuelles

décentre le cadre au travers duquel nous entrevoyons habituellement les relations amoureuses dans les récits.

Parentalité auctoriale 101

La rédaction de ces fragments narratifs m'a fait découvrir une faiblesse majeure dans mon écriture, qui a aussi mené à ma plus grande « avancée » : j'ai nommé, bien sûr, ma tendance à entraver les voix de mes personnages avec ma propre voix, faisant en sorte que leurs voix supposément uniques et autonomes se trouvent à être entremêlées et uniformes, au-delà de certains traits de langage générationnels (le bilinguisme, par exemple). Je dis que ça a mené à ma plus grande avancée parce que la seule façon d'interrompre ma voix c'était en laissant toute la place aux leurs, en les réécrivant encore et encore jusqu'à ce que leur langage soit typé, leurs désirs, campés, et leurs objectifs, clairs.

Avec du recul, ce que je considère comme une percée importante aurait dû m'être évidente dès le départ, avec ce que je savais déjà à propos du polyamour. Étant donné qu'il s'agit d'un modèle amoureux qui implique nécessairement plus d'une personne, donc plus d'une voix, chaque personne d'une même cellule amoureuse est obligée de faire le bilan de son propre vécu, de son privilège, de ses peurs et de ses limites pour éviter de les projeter sur ses partenaires, et que les voix de chacun-e puissent être clairement entendues, comme j'ai dû moi-même le faire pour arriver à écrire ces cinq voix que je souhaite uniques. Évidemment, cette démarche d'introspection pourrait être reliée à bien d'autres circonstances, polyamoureuses ou non ; je pense toutefois que le polyamour et ses versions fictionnalisées ont le potentiel de mettre en lumière les pièges d'une habituelle incommunicabilité, inhérents aux relations humaines tout autant qu'à la création littéraire, apparemment.

Mais même si j'ai compris que la polyphonie était « nécessaire » ou « utile » ou « importante » dans la représentation polyamoureuse, ça ne la rend pas plus facile à écrire. Je m'inquiète encore de ce que mes personnages ne soient pas assez uniques. Ce qui a été moins ardu, puisque tout à fait intégré dans ma pensée, ça a été le plan politique de mon intrigue : le fait de faire tomber amoureux deux personnages masculins montre cette union comme un possible, à l'encontre des modèles représentés dans les romans étudiés.

Enfin, il a bien fallu que j'arrête d'écrire, à un moment. La finale a été une rude épreuve, parce que chargée d'émotions particulièrement difficiles à définir, donc à verbaliser. Je crois toutefois avoir réussi à désamorcer le cliché de fusion de l'amour romantique où les personnages se réunissent enfin; si le polyamour multiplie les alliances, il multiplie aussi les désalliances, où celles-ci perdent de leur qualité dramatique. Le départ d'Éloi ne se fait pas au dépend du bonheur des quatre partenaires qu'il laisse derrière. Et puis encore, Ville-Marie c'est encore au Québec : qu'en sera-t-il de la suite?

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

FORTIN, Arlette (2001), *C'est la faute au bonheur*, Montréal, VLB Éditeur, 206 p.

LAMOTHE, Serge (2007), *Tarquimpol*, Montréal, Éditions Alto, 227 p.

NESS, Clara (2005), *Ainsi font-elles toutes*, Montréal, Éditions XYZ, 126 p.

Corpus secondaire

DELORME, Wendy (2007), *Quatrième génération*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 329 p.

DESROCHERS, Jean-Simon (2009), *La canicule des pauvres*, Montréal, Éditions Les Herbes Rouges, 672 p.

THIRLWELL, Adam ([2003] 2004), *Politique*, traduit de l'anglais par Marc Cholodenko, Paris, coll. Points, Éditions de l'Olivier/Le Seuil, 284 p.

Livres de référence

ANAPOL, Deborah M., (1997), *Polyamory: The New Love Without Limits : Secrets of Sustainable Intimate Relationships*, San Rafael, CA, Intinet Resource Center, 180 p.

ANDERLINI-D'ONOFRIO, Serena (dir.) (2004), *Plural Loves : Designs for Bi and Poly Living*, Binghamton, NY, Harrington Park Press, 260 p.

ARMAND, E. (2009 [1934]), *La révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Zones », 190 p.

BAL, Mieke (2009 [1985]), *Narratology. An Introduction to the Theory of Narrative*, Toronto, University of Toronto Press, 264 p.

BARASH, David P. et Judith Eve LIPTON (2001), *The Myth of Monogamy : Fidelity and Infidelity in Animals and People*, New York, NY, Holt Paperbacks, 227 p.

BARKER, Meg (2005), « This is my Partner, and This is my . . . Partner's Partner : Constructing a Polyamorous Identity in a Monogamous World », *Journal of Constructivist Psychology*, p. 75 à 88.

BARKER, Meg (2013), *Rewriting the Rules : An Integrative Guide to Love, Sex and Relationships*, New York, NY, Routledge, 194 p.

BARKER, Meg et Darren LANGDRIDGE (déc. 2010), « Whatever happened to non-monogamies ? Critical reflections on recent theories », *Sexualities*, vol. 13, n° 2. p. 748–772.

BARKER, Meg et Darren LANDRIDGE (dir.) (2010), *Understanding Non-Monogamies*, New York, NY, Routledge, 324 p.

BEAUDOIN, Marie-Hélène (2010), *La représentation de l'infidélité dans le nouvel ordre amoureux : une étude de sept romans québécois contemporains*, mémoire de maîtrise, Université Concordia, département d'Études françaises, 108 p.

BENVENISTE, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 357 p.

BLAIS, Marie-Josée (2001), *Les voies de l'amour dans les best-sellers québécois contemporains : Proposition méthodologique d'un modèle du fonctionnement du code amoureux*, Thèse de doctorat, Université Laval, département des littératures, 254 p.

BOISCLAIR, Isabelle (2004), *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 391 p.

BOISCLAIR, Isabelle (2010), « Renouveau de l'imaginaire des sexes : contributions de la jeune littérature québécoise », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, PUL, coll. « Cultures québécoises », p. 357-371.

BOISCLAIR, Isabelle et Lori SAINT-MARTIN (2006), « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, n° 2, p. 5-27.

BOISCLAIR, Isabelle et Lori SAINT-MARTIN (2009), « Masculin/féminin chez les romanciers québécois contemporains : l'idée de Différence entre maintien et renouvellement », *Sites. Contemporary French & Francophone Studies*, vol. 13, n° 1, p. 45-54.

BOZON, Michel (2005), « Fourier, le *Nouveau Monde Amoureux* et mai 1968. Politique des passions, égalité des sexes et science sociale. », *CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 22, p. 123-149.

BOZON, MICHEL (2009), *Sociologie de la sexualité*, Paris, A. Colin, coll. « Domaines et approches », 126 p.

BROTMAN, Shari et Joseph J. LÉVY (dir.) (2008), *Intersections : cultures, sexualités et genres, Québec*, Presses de l'Université du Québec, coll. « Santé et société », 494 p.

BUTLER, Judith ([1990] 2005), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduit de l'anglais par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 281 p.

CALIFIA, Pat (2000 [1984]), « La Non-monogamie : amour des jeux et jeux amoureux », *Sexe et utopie*, Paris, Éditions La Musardine, coll. « L'attrape-corps », p. 97-107.

CAMILLE (2012), « Polyamour », *Sexe Libris : dictionnaire rock historique et politique du sexe*, Paris, Éditions Don Quichotte, coll. « DicoRock » p. 311-313.

CHAPMAN, Mim (2010), *What Does Polyamory Look Like ? Polydiverse Patterns of Loving and Living in Modern Polyamorous Relationships*, Bloomington, IN, iUniverse Inc., 128 p.

CHAUMIER, Serge (1999), *La Déliaison amoureuse : De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand Colin, 256 p.

CHAUMIER, Serge (2004), *L'amour fissionnel : le nouvel art d'aimer*, Paris, Éditions Fayard, 376 p.

COMBESSIE, Philippe (2013/3), « Quand une femme aime plusieurs hommes : le taire ou le dire? », *Ethnologie française*, Paris, vol. 43, p. 399-407.

COMBESSIE, Philippe et Sibylla MAYER (2013/3), « Une nouvelle économie des relations sexuelles? », *Ethnologie française*, Paris, vol. 43, p. 381-389.

COSTE, Florent, Paul COSTEY et Lucie TANGY (dir.) (2008/1), *Tracés, Revue de Sciences humaines : Consentir : domination, consentement et déni*, n°14, Lyon, ENS Editions, 350 p.

DE LAURETIS, Teresa (2010), « La technologie du genre », *Théorie queer et culture populaire, de Foucault à Cronenberg*, Paris, Éditions La Dispute, p. 37-94.

DERI, Jillian (2015), *Love's Refraction : Jealousy and Compersion in Queer Women's Polyamorous Relationships*, Toronto, University of Toronto Press, 168 p.

EASTON, Dossie et Janet W. HARDY (2009), *The Ethical Slut : A Practical Guide to Polyamory, Open Relationships and Other Adventures*, Berkeley, CA, Celestial Arts, 296 p.

FOSTER, Barbara, FOSTER, Michael et Letha HADADY (1997), *Three in Love : Ménages à trois from Ancient to Modern Times*, New York, NY, HarperCollins Publishing, 450 p.

FOUCAULT, Michel (1994 [1976]), *Histoire de la sexualité. Tome 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 248 p.

FRANK, Katherine et John DELAMATER (2010), « Deconstructing Monogamy : Boundaries, Identities, and Fluidities across Relationships » dans Meg Barker et Darren Landridge (dir), *Understanding Nonmonogamies*, New York, NY, Routledge, p. 9-20.

GAGNON, John (2008 [1991]), *Les scripts de la sexualité : essais sur les origines culturelles du désir*, traduit de l'anglais par Marie-Hélène Bourcier avec Alain Giami, Paris, Payot, 202 p.

GARBER, Marjorie (1997), *Vested Interests : Cross-dressing and Cultural Anxiety*, New York, NY, Routledge, 456 p.

GIAMI, Alain (1999), « Cent ans d'hétérosexualité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 128, no 1, p. 38-45.

GUILLAUMIN, Colette (1972), *L'Idéologie raciste : genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton, 247 p.

HARITAWORN, Jin, Chin-Ju LIN et Christian KLESSE (2006), « Poly/logue : A Critical Introduction to Polyamory », *Sexualities*, vol. 9 (5), London, SAGE Publications, p. 515-529.

KLESSE, Christian (2006), « Polyamory and its 'Others' : Contesting the Terms of Non-Monogamy », *Sexualities*, vol. 9 (5), London, SAGE Publications, p.566-583.

KLESSE, Christian (2007), *The Spectre of Promiscuity : Gay Male and Bisexual Non-monogamies and Polyamories*, Hampshire, Éditions Ashgate, 216 p.

KOLLONTAÏ, Alexandra (2001 [1913]), *Marxisme et révolution sexuelle*, textes choisis et présentés par Judith Stora-Sandor, traduits du russe par Claude Ligny, Lise Fontaine et Joëlle Yong, Paris, Éditions La Découverte, coll. « [Re]découverte », 286 p.

LANO, Ken et Claire PARRY (éd.) (1995), *Breaking the Barriers to Desire. New Approaches to Multiple Relationships*, Nottingham, Five Leaves Publications, 144 p.

LEDOUX-BEAUGRAND, Evelyne (2013), *Imaginaires de la filiation : Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, Éditions XYZ, 308 p.

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (1996), « La perception de l'Autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », *Tangence*, numéro 51, p. 51-66.

MARZANO, Michela (1970), *Je consens, donc je suis... : éthique de l'autonomie*, Paris, Presses Universitaires de France, 262 p.

MONNET, Corinne (1998), « À propos d'autonomie, d'amitié sexuelle et d'hétérosexualité », *Au-delà du personnel*, textes rassemblés par Corinne Monnet et Léo Vidal, Atelier de création libertaire, p. 179 à 215.

MUNSON, Marcia et Judith STELBOUM (dir.) (1999), *The Lesbian Polyamory Reader : Open Relationships, Non-Monogamy, and Casual Sex*, New York, Routledge, 242 p.

PAPILLON, Joëlle (2010), *Le désir et ses stratégies discursives dans les littératures française et québécoise au féminin, 1995-2005*, Doctorat en littérature, Université de Toronto, Département d'études françaises, 347 f.

PLUMMER, Ken (1995), *Telling Sexual Stories : Power, Change, and Social Worlds*, New York, NY, Routledge, 244 p.

« Polyamory », *The Oxford English Dictionary* (2006).

« Polyamory », *Encyclopedia of Gender of Polyamory* (2008), sous la direction de Jodi O'Brien, Danielle Antoinette Hidalgo & Kristen Barber, [En ligne], <http://www.sagepub.com/refbooks/Book226998> (page consultée le 11 nov. 2013)

RICH, Adrienne (1981), « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, Paris, n° 1, p. 15-43.

RITCHIE, Ani et Meg BARKER (2006), « 'There Aren't Words for What We Do or How We Feel So We Have To Make Them Up' : Constructing Polyamorous Languages in a Culture of Compulsory Monogamy », *Sexualities*, vol. 9 (5), London, SAGE Publications, p. 584-601.

ROBINSON, Victoria (1997), « My baby just cares for me : Feminism, heterosexuality and non-monogamy », *Journal of Gender Studies*, vol. 6, n° 2, p. 143-157.

RUBIN, Gayle S. (2010 [1984]), « Penser le sexe : Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », *Surveiller et jouir : Anthropologie politique du sexe*, Paris, Éditions Epel, 484 p.

RYAN, Christopher et Cacilda JETHÁ (2010), *Sex at Dawn*, New York, NY, Etats-Unis, Harper Collins Publishing, 400 p.

SAINT-MARTIN, Lori (2011), « Bastards, Legitimacy and New Families in Contemporary Québec Fiction », *The American Review of Canadian Studies*, vol. 41, issue 2, p. 125-137.

SALAÛN, Élise (2010), *Oser Éros*, Québec, Nota Bene, 398 p.

SAXEY, Esther (2010), « Non-Monogamy and Fiction » dans Meg Barker et Darren Landridge (dir), *Understanding Nonmonogamies*, New York, NY, Routledge, p. 23-33.

SHEFF, Elisabeth A. (2005), *Polyamorous Relationships : Exploring Community, Gender, Family, and Sexuality*, Thèse de doctorat, Université du Colorado, département de sociologie, 324 p.

SHEFF, Elisabeth A. (2005), « Polyamorous Women, Sexual Subjectivity and Power », *Journal of Contemporary Ethnography*, p. 251-283.

SHEFF, Elisabeth A. (2013), *The Polyamorists Next Door: Inside Multiple-Partner Relationships and Families*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield Publishers, 324 p.

SULEIMAN, Susan Rubin (1983), *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, coll. Écritures, Presses Universitaires de France, 320 p.

TERNAUX, Catherine (2012), *La polygamie, pourquoi pas ?*, Paris, Grasset, 137 p.

WARNER, Michael (2005), *Publics and Counterpublics*, Brooklyn, NY, Zone Books, 334 p.

Sites webs et articles en ligne.

ALT.POLYAMORY, *Usenet newsgroup alt.polyamory*, [En ligne], 2010, <http://www.polyamory.org/> (Page consultée le 21 octobre 2013)

BURLING, Stacey, « Experts in Philly describe mysteries of polyamory: when one lover isn't enough », *Philly.com*, 15 mai 2012, [En ligne], http://articles.philly.com/2012-05-15/news/31701756_1_compersion-polyamory-lesbian-couples (Page consultée le 22 mai 2012)

CANADIAN POLYAMORY ADVOCACY ASSOCIATION. *Canadian Polyamory Advocacy Association*, [En ligne], 2013, www.polyadvocacy.ca (Page consultée le 11 octobre 2013)

McCULLOUGH, Derek et David S. HALL, « Polyamory – What it is and what it isn't » *Electronic Journal of Human Sexuality*, Volume 6, Feb. 27, 2003, [En ligne], <http://www.ejhs.org/volume6/polyamory.htm> (Page consultée le 20 octobre 2013)

MELANNEN, *Love and marriage*, 2011, [En ligne], <http://melannen.dreamwidth.org/294088.html?format=light> (Page consultée le 3 octobre 2013)

POLYAMORY IN THE NEWS, « "Polyamory" enters the Oxford English Dictionary, and tracking the word's origins » *Poly in the media*, 2007, [En ligne], <http://polyinthemedia.blogspot.ca/2007/01/polyamory-enters-oxford-english.html> (Page consultée le 9 octobre 2013)

PIEPER, Marianne et Robin BAUER, « Call for papers: International conference on polyamory and mono-normativity », *University of Hamburg*, 2005, [En ligne; non-disponible]

POLYAMORY RESEARCHERS [s.d], *Yahoo Groups: PolyResearchers*, [En ligne], <http://groups.yahoo.com/neo/groups/PolyResearchers/info> (Page consultée le 12 février 2013)

POLYAMOUR-QUÉBEC.CA, *Association des polyamoureux du Québec*, [En ligne], [s.d], <http://www.polyamour-quebec.ca/> (Page consultée le 11 octobre 2013)

THE GODDESS OF JAVA, *The Polyamorous Misanthrope*, 2013, [En ligne], <http://www.polyamorousmisanthrope.com/> (Page consultée le 21 novembre 2012)

TRAHAN, Heather Anne, *The Rhetoric and Composition of Polyamory*, 2013, [En ligne], <http://rhetcomppolydiss.wordpress.com/> (Page consultée le 7 janvier 2013)

VEAUX, Franklin, *Glossary of poly terms*, [En ligne], [s.d.], <https://www.morethantwo.com/blog> (Page consultée le 2 novembre 2014)

Lois et statistiques

Tableau statistique : Mariages et taux de nuptialité, Québec, 1900-2012
<http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/mariages-divorces/501a.htm>

Loi sur le mariage civil, L.R.C. 2005, c. 33.

Émissions de radio et de télévision

VILLENEUVE, Jean-François, « Les polyamoureux et P-Y », Le retour de Radio X, CKYK 95,7 La Radio X du Saguenay, 7 juillet 2011, Émission de radio (50 minutes).

LEVASSEUR, Gilles, « Les polyamoureux au Québec », Maurais Live, CHOI 98,1 La Radio X de Québec, 25 janvier 2011, Émission de radio (24 minutes).

MARTINEAU, Richard, « Les polyamoureux », Les francs-tireurs, Montréal, Télé-Québec, 31 octobre 2012, Émission de télévision (20 minutes).